This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

UNS. 104 J. 1

TAYLOR INSTITUTION

DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA

UNS. 104 J. 1

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

MARCOMERIS

OU

LE BEAU TROUBADOUR

MARCOMERIS

OU

LE BEAU TROUBADOUR.

NOUVELLE DE CHEVALERIE.

SUIVI

DE CONTES EN VERS.

PAR J. L. MALLET.

À GENÈVE,

Chez J. J. PASCHOUD, Libraire.

De l'Imprimerie de LUC SESTIÉ.

1796.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
1958
LIBRARY

À

MON AMIE.*

AUTEUR de Zilia dont le pinceau si doux
Daigna de quelques fleurs embellir mon ouvrage,
Je mets mon livre à vos genoux,
Et ce n'est pas mon seul hommage.

---

* La Ce. BEAUFORT, Auteur du Roman pastoral de Zilia & de plusieurs charmantes fugitives, a été couronnée en 1790 à l'Académie des Jeux floraux, pour une Epitre de Sapho à Phaon.

PRÉFACE.

Quoique ce petit ouvrage soit entremêlé de vers & divisé en douze livres, on n'a point eu la prétention d'en faire un poëme, mais une nouvelle dans laquelle on a cherché à retracer les jeux, les vertus & les mœurs des tems héroïques de la Chevalerie.

Destiné à être inséré dans la Bibliothèque des Romans, cet opuscule n'est imprimé à part, que parce qu'on ne continue plus cet ouvrage périodique. (*)

(*) Ce petit ouvrage presque achevé il y a sept ans, ne paroit qu'aujourd'hui, parce que les idées politiques absorboient tous les esprits : mais peut-être en est-on enfin assez las, pour lire avec quelque intérêt un petit Roman absolument étranger à tout ce qui s'est passé depuis lors.

PEUT-ÊTRE trouvera-t-on ridicule qu'après DON-QUICHOTTE, cette inimitable satyre des romans de Chevalerie, on ose encore en offrir au public un nouveau ; mais peut-on craindre de s'égarer en suivant les traces de MM. de FLORIAN & de TRESSAN ?

MARCOMERIS.

NOUVELLE DE CHEVALERIE.

LIVRE PREMIER.

CHEVALERIE ! Héroïque chimère,
Toi qui joignois les myrtes aux lauriers,
Et déployois cette franchise austère,
Rare aujourd'hui, même chez les guerriers !
Tes mœurs pour voile avoient pris la décence,
Fils de l'estime à l'amitié sa sœur
L'amour heureux disputoit la constance,
L'amant n'étoit indiscret ni trompeur.
Il voyageoit avec sa damoiselle,
A ses côtés il couchoit dans les bois,
Et les soupçons respectoient cette belle,

Oh ! le bon-tems que le tems d'autrefois !
L'amante alors n'avoit aucun scrupule,
L'amant étoit tendre & respectueux;
Et le public confiant & crédule
Pour en médire étoit trop vertueux.
Des Chevaliers, amis & frères d'armes,
Versoient leur sang pour la cause des Rois,
Et des beautés dont ils séchoient les larmes,
La lance au poing, ils défendoient les droits:
Mais à leur tour partageant les allarmes,
Elles étoient l'ornement des tournois.
Même on prétend qu'on les voyoit par fois
A des guerriers disputer la victoire,
Mais dit-on vrai? je ne saurois le croire:
Amour les fait pour de plus doux exploits,
Et l'art de plaire est leur soin & leur gloire.
Preux Chevaliers! qui, soumis à leurs lois,
Vivrez toujours au temple de mémoire,
La veuve en vous trouvoit un défenseur,
Et l'orpheline avoit un second père;
Les malheureux voyoient en vous leur frère,
Les Rois un sage & le peuple un vengeur.
Vos jeux enfin, l'école du courage,
Loin d'enseigner à duper avec art,
Vos jeux montroient la vigueur du vieillard
Et déployoient les graces du bel âge:
Voilà les jeux, les vertus & les mœurs
Qu'en mes écrits j'aime à vous reproduire.
De plus savans vous instruiront, Lecteurs,
Plaire & toucher est le but où j'aspire.

La Grande-Brétagne & la Gaule, séparées par un bras de mer, n'avoient guère autrefois de communication entr'elles. Le premier de ces deux empires où les femmes ne sont point exclues du trône, le voyoit occupé par Adelinde après la mort d'Arthur-Pendragon son époux & en l'absence de son fils Arthur, qui jeune amoureux de la gloire, étoit allé à la quête des aventures, suivant l'usage de ces siècles falots où tous les Rois couroient le monde. L'autre empire, la Gaule, étoit gouverné par le Roi Marcomir. Son fils Marcoméris, devenu amoureux de la belle Astérie, fille d'Adelinde, & sœur d'Arthur, sur un portrait que le hasard avoit fait tomber en ses mains, Marcoméris avoit quitté la cour du Roi son père pour celle de Vindisilore, afin de s'assurer par lui-même si ce qu'on racontoit de la beauté d'Astérie, n'étoit point exagéré. Ayant traversé le détroit sur une petite barque de pêcheurs, il arrive seul & sans suite sur ces bords rians que la Tamise arrose & féconde. Déguisé en Troubadour, (ce Prince aimoit la musique) un luth suspendu à son épaule, il se présente à la porte du palais d'Adelinde, on l'introduit,

ses graces, sa beauté, sa jeunesse intéressent en sa faveur & fixent sur lui les yeux de la fière Astérie dont la beauté le surprend & l'éblouit lui-même, malgré l'idée avantageuse qu'il s'en étoit formé sur sa renommée & son portrait. C'étoit l'heure du repas, on le fait asseoir au festin & on le comble d'honneurs & de caresses. Au dessert on le prie de chanter, il accorde son luth & d'une voix touchante & majestueuse il raconte ainsi l'histoire du grand Alfred, le plus illustre des Rois d'Angleterre, & l'un des aïeux de la sage Adelinde.

Législateur, guerrier, poëte, amant,
Le front orné d'un brillant diadême,
Le grand Alfred fut aimé pour lui-même.
Bien peu de rois pourraient en dire autant !

Alfred voyant désoler ses campagnes
Par les Danois qu'avoit vomi le Nord,
Loin de son trône errant sur les montagnes,
Sous un nom feint, alloit braver le sort.

De-là, suivi de pâtres pour escortes,
Il s'élançoit comme un aigle en fureur;
De ces brigands attaquoit les cohortes,
Et dans ses bois rentroit toujours vainqueur.

Un jour au bras, blessé d'un coup de lance,
Il est porté dans un château voisin:
La belle Emma, fille du châtelain,
D'un air ému le visite & le pance.

Ces soins touchans gagnent le jeune roi;
Et quoiqu'Emma, cette beauté si fière,
Ne voye en lui qu'un guerrier ordinaire,
Du tendre amour elle subit la loi.

Le grand Alfred tenoit de la nature
Ces dons brillans qui forment les héros,
Courage, esprit, graces, talens, figure;
Il savoit vaincre & chanter ses travaux.

Dans ses regards faisant passer son ame,
Et pour ses feux demandant du retour,
Sur un théorbe avec des traits de flamme
L'amant d'Emma lui peignoit son amour.

A ses accens la belle Emma soupire,
Regarde Alfred, veut lui parler, rougit;
Un tendre aveu s'échappoit, il expire;
Elle se tait... mais son cœur la trahit.

Alfred guéri par les soins de sa mie,
La harpe en main, comme un Barde Ecossois,
Au camp Danois se glisse, observe, épie
Par où les siens pourront trouver accès.

Lorsque la nuit vient obscurcir la terre,
De ses sujets Alfred brise les fers,
Bat les Danois, les poursuit sur les mers,
Et de leur joug délivre l'Angleterre.

Le jeune roi s'empresse à partager
Avec Emma l'éclat de sa couronne.
La tendre Emma croit n'aimer qu'un berger,
Et ce berger la fait monter au trône.

Législateur, guerrier, poëte amant,
Le front orné d'un brillant diadême,
Le grand Alfred fut aimé pour lui-même;
Bien peu de rois pourroient en dire autant!

Il se tait, chacun applaudit, Astérie soupire, elle jette un regard sur le jeune & beau Troubadour, & semble lui dire : Que n'êtes vous un Prince déguisé comme Alfred, il ne vous seroit pas difficile de trouver une autre Emma! Retenu, festoyé à la cour d'Adelinde, quoiqu'inconnu de la belle Astérie, le beau Troubadour par ses graces, ses talens, ses soins, & son amour, cherche à triompher de la fierté de cette jeune Princesse; mais trop modeste pour oser lui déclarer sa flamme, il aime & n'ose le dire.

Un soir cependant, la nuit couvrant la

terre de son ombre, chacun dans les bras du repos cherchoit l'oubli de ses peines, & le délassement de ses fatigues : Astérie seule voyoit le sommeil fuir de ses paupières, & rouloit mille pensées dans son esprit, quand tout-à-coup elles sont interrompues par une voix dont les accens pénètrent jusqu'au fond de son cœur ; elle prête l'oreille, elle entend ces paroles :

J'aime Astérie ;
Comment lui découvrir ma foi ?
O vous, à qui je me confie,
Echo ! répétez-lui pour moi ;
J'aime Astérie.

L'écho répète « j'aime Astérie » & la Princesse applaudit à la timidité de son amant, & au moyen délicat dont il s'est servi pour lui découvrir son amour. Elle est émue, son cœur palpite. Est-ce le galant inconnu ? Est-ce un nouvel amant ? Curieuse, elle s'approche de la fenêtre, & à la clarté de la lune, elle reconnoit le Troubadour. Elle tremble d'être apperçue ; mais son amant ne la voit point, & ne soupçonne pas qu'elle soit derrière le rideau qui seul la dérobe à ses regards. Les

paroles qu'a chanté le Troubadour & son image causent de douces rêveries à la Princesse.

Le lendemain, jour désigné pour une course de bagues, à peine l'astre qui donne le jour & le mesure, est au tiers de sa course, qu'Asprandor, frère d'Adelinde, monté sur un superbe coursier, un bâton d'ivoire à la main, comme juge du camp, ouvre la lice au son des trompettes. Une foule de Chevaliers accourt, leurs armes éblouissent les yeux.

Le jeune Prince Troubadour se présente couvert de la plus simple armure ; son écu porte un croissant présage de sa gloire future ; nul panache n'ombrage sa tête, nul cimier n'embellit son casque, nulle pierrerie ne le décore ; & cependant le peuple à son aspect saisi d'admiration, garde le silence & lui fait place. Pourquoi le fils du grand Roi Marcomir paroît-il comme un Troubadour, un simple Damoisel à la cour de Vindisilore ? Une loi de l'empire des Francs vouloit que l'héritier du trône ne pût y monter qu'après avoir parcouru le monde en simple Chevalier. Cette loi, l'ouvrage d'un ancien sage, donnoit à connoître qu'un Roi n'est jamais plus

grand

grand que lorsqu'il a été formé à l'école de l'adversité ; & que descendu du trône & loin des flatteurs, il a étudié les hommes dans le grand livre du monde.

Deux Chevaliers, deux Rois Alaor & Ladamour, brilloient à la cour d'Adelinde. Mais l'inconnu paroît & fixe tous les regards ; chaque femme a pour lui les yeux d'une amante, chaque homme a ceux d'un rival.

Les courses commencent : Marcomeris, Ladamour, Alaor à la tête d'une foule de Chevaliers, font le tour de la lice. On tire au sort les devises, celle du Damoisel est la dernière. Le premier qui s'élance dans l'arène est Ladamour ; mais en vain vise-t-il de loin à la bague, sa lance l'effleure & la jette à terre. Alaor n'atteint que le clavier. Marcomeris plus adroit emporte la bague. La seconde & la troisième courses faites avec l'épée & le javelot lui sont aussi favorables : à la course de bagues succède le jeu des cannes ; les Chevaliers divisés en deux troupes s'attaquent avec des roseaux légers, qu'ils se jettent à la course : malgré les efforts réunis d'Alaor & de Ladamour, la victoire se déclare encore pour Marcomeris, il va en recevoir le prix ;

quand un Chevalier couvert d'armes noires, sans devise sur son écu, se présente & demande au vainqueur la permission de rompre une lance avec lui. Ce Chevalier, c'étoit Arthur, passant près de Vindisilore; arrivé trop tard pour la course de bagues, il vouloit du moins avoir l'honneur de jouter contre le vainqueur. Le Damoisel accepte le défi de l'inconnu, va le recevoir à la barrière, & court sur lui. Arthur, la lance en arrêt, vole à la rencontre de son adversaire; passant sous l'amphithéâtre, ce Chevalier toujours amoureux, toujours volage, reste immobile à la vue des attraits d'Eulalie, à laquelle il offrit jadis son hommage. Son adversaire croit qu'il s'est arrêté pour résister au choc; il continue sa course & dirigeant sa lance vers le défaut de l'armure d'Arthur, il lui fait vuider les arçons. Alors la honte s'empare d'Arthur; il rejoint son cheval, saute dessus, franchit la barrière, s'éloigne à toute bride de la lice, & sa retraite cache son nom & la honte de sa défaite.

Cependant les Chevaliers se retirent dans leurs tentes & s'y désarment; puis le vainqueur suivi de ses rivaux & d'un superbe

cortège, au milieu d'un peuple immense qui borde la haie depuis sa tente jusqu'au palais, & qui chante ses louanges & sa victoire, se rend en pompe à l'audience publique d'Adelinde, la Reine de la Grande Bretagne & la Princesse sa fille, au fond d'un sallon magnifique, entourées de leur cour & de leurs gardes, sur un trône d'or massif soutenu par des léopards enrichis de pierreries, reçoivent le vainqueur en triomphe. Astérie rougit en le voyant, & sa rougeur trahit sa défaite. Un bal termine la journée : le Damoisel s'y montre aussi galant qu'il est vaillant dans les combats, il danse avec Astérie, & ce ne sont pas seulement ses graces & sa légéreté qui fixent les yeux des spectateurs ; c'est l'expression, l'ame, la vie qui respirent dans sa danse : d'abord, jouant l'indifférence au milieu d'un cercle de femmes, Marcomeris paroît saisi d'admiration à la vue d'Astérie, à l'étonnement succède la curiosité, le desir, l'amour, une passion effrénée ; alors se peignent dans ses mouvemens, dans ses yeux, la crainte, l'espoir, le plaisir, l'inquiétude, la sécurité, la jalousie, tous les desirs & tous les tourmens de l'amour. Astérie, à qui Marcomeris

inspire tous ces sentimens, oubliant le bal & la cour ne voit que le beau Troubadour, & lui laisse lire dans ses yeux son triomphe.

Alors le Troubadour saisissant avec adresse l'instant où personne ne l'apperçoit, présente ses tablettes à la belle Astérie, elle y lit:

Lorsque deux rois qu'Astèrie a charmé,
De leurs Etats lui présentent l'hommage,
Je n'ai qu'un luth. . . . mais si je suis aimé,
C'est à ces rois d'envier mon partage.

Astérie sourit au beau Troubadour, & ce sourire le confirme dans son amoureux espoir.

Quand aux genoux de la beauté qu'il aime
Le Troubadour, en véritable amant,
Ne voit plus qu'elle & s'oublie un moment,
Quelques instans oublions-le nous-même.

✦✦✦✦✦

LIVRE SECOND.

Ah ! qu'un tendron, une jeune beauté
Sent dans son cœur le prix de l'existence,
Lorsqu'à seize ans, au sortir de l'enfance,
On l'introduit dans la société,
Qu'elle à la cour, que par-tout adorée,
En prose, en vers on chante ses appas,
Que d'un essaim de galans entourée,
Elle les voit suivre en tous lieux ses pas,
Et qu'à ses pieds est *celui qu'elle* adore,
C'est de ce jour que date son bonheur ;
Avant ce jour elle ignoroit encore
Qu'elle eût des sens & possédât un cœur.
Non moins heureux est ce fils de la gloire,
Ce damoisel qui, de simple écuyer,
Au champ de Mars, pour prix de sa victoire,
Se voit admis au rang de Chevalier.
Ainsi, Bayard, sur ce champ de batailles
Qui t'avait vu sans peur & sans effroi
De Marignan franchir tours & murailles,
Tu fus créé Chevalier par ton Roi,
Par ce François qui d'une vertu mâle,
Dans ce combat de géans, de héros,
Sur un canon sut trouver le repos
Qui sur les fleurs fuyoit Sardanapale!

Le Damoisel ayant gagné ses éperons par sa victoire, s'adresse à Asprandor : " Chevalier, lui dit-il, qui avez fait preuve de valeur & de courtoisie, daignez me conférer l'ordre de la Chevalerie. „

On amène aussitôt un cheval dont la blancheur égale celle de la neige ; ses crins noirs contrastent avec son manteau. Fier, il couvre son mors d'une écume plus blanche que lui-même ; impatient, il frappe la terre ; docile à la main qui le flatte, il cherche à captiver l'amitié de son nouveau maître & s'enorgueillit d'appartenir à ce héros. Auprès du coursier est un jeune chien blanc, Azor, chien favori d'Astérie, par sa posture humble & suppliante, par ses mouvemens, par ses caresses, semble demander au guerrier sa protection, son amitié, & lui jurer une fidélité à toute épreuve. Azor est le don d'Astérie, c'est la récompense de l'amour d'Albéris & le gage de sa fidélité.

Des écuyers armés, précédés des Dames de la cour, apportent au bruit des fanfares une armure complète & blanche comme le coursier. Asprandor pose trois fois l'épée sur le col du Damoisel agenouillé, & lui de-

mande son nom, " je n'ai point encore mérité d'en avoir, répond-il, mes desirs se bornent à m'en faire un. „ Asprandor le relève, l'embrasse, l'appelle du nom d'*Albéris*, lui présente l'épée & lui dit :

Je t'arme, Chevalier ; sers la gloire & l'amour,
Vaillant dans les combats, sois galant à la Cour ;
A tes Dieux, à tes Rois, à l'honneur sois fidèle,
Protège la beauté, mais ne sers qu'une Belle.

Une dame de la suite d'Astérie, met au Chevalier des éperons dorés, elle lui présente le casque, le bouclier, la lance, la cuirasse, les gants, le baudrier, & ceint la bonne épée flamboyante au côté d'Albéris ; tandis qu'elle incline sa tête pour le saluer, le portrait de la Princesse suspendu à son cou par une chaîne de perles, tombe à terre ; elle se baisse en vain pour le reprendre : Albéris a déjà relevé le portrait ; il se jette aux genoux d'Astérie : " Madame, permettez-moi d'en couvrir mon cœur, l'on ne m'arrachera l'un qu'avec l'autre „. Les yeux baignés de larmes, Astérie lui accorde sa demande : " ah ! dit Albéris, si vous ne me trouvez point indigne d'être votre Chevalier, permettez-moi d'in-

voquer votre nom dans les combats & de porter vos couleurs, & croyez que ma naissance ne me défend point de prétendre à cet honneur. „ Astérie ne peut proférer un seul mot; mais son écharpe qu'elle tenoit dans sa main, tombe dans celles d'Albéris & parle pour elle.

En vain l'amour tient-il Marcomeris enchaîné près d'Astérie, ce Prince sent qu'il doit s'arracher des lieux qu'elle embellit, & aller sous le nom d'Albéris, mériter par des exploits la main de la Princesse & le trône des Gaules; mais combattu par l'amour & par la gloire, peut-être même encore par la jalousie que lui inspire Ladamour, il va consulter Merlin, qui dans sa grotte au milieu des rochers, rendoit des oracles fameux à la cour de Vindisilore & dans le monde entier. Arrivé sous une voûte sonore où se plaçoient ceux qui avoient des questions à faire à l'enchanteur, il lui adresse les demandes & reçoit les réponses suivantes :

Faut-il que d'être heureux Albéris désespère ? ... *espère.*
Quel Dieu peut vaincre un cœur dompté par Ladamour ?
. . . *amour*
En Chevalier errant parcourrai-je la terre ? . . .*erre.*
Que puis-je encor rester dans ce charmant sejour ? ...
jour.

Mais Albéris, malgré l'oracle de Merlin, retenu par son amour, n'eût jamais pu se résoudre à s'éloigner de Vindisilore, si la jalousie, ce tourment des cœurs amoureux & sensibles, ne se fût emparé du sien.

Un soir, qu'il se promenoit sous le balcon de la Princesse, il voit paroître Ladamour, pour l'observer il se cache derrière une touffe de cytises, bientôt il le voit tirer un luth de dessous son manteau, y ajuster une sourdine, & l'entend chanter à demi-voix ces paroles :

Albéris aspire à vous plaire;
Alaor brigue votre choix;
Je ne suis pas moins téméraire,
Et, comme eux, je subis vos lois.
Si Ladamour par sa constance
Obtient de vous quelque retour,
Paroissez, & votre présence
Sera le signal de l'amour.

A peine a-t-il achevé, que la porte du balcon s'ouvre & qu'Albéris en voit sortir une femme, qu'à sa taille, à son port, à son ajustement, & sur-tout à sa ceinture bleue, ceinture qu'il lui donna la veille à la place de cette écharpe

qu'elle lui permit de porter, il ne peut méconnoître pour Astérie, & s'il en doutoit encore, le perroquet d'Astérie, sortant de sa cage, & se plaçant sur son épaule en prononçant plusieurs fois le mot de "Princesse" dissiperoit ses doutes.

Cependant Ladamour reprend son luth & voyant que le singe de la Princesse après lui avoir fait mille caresses, a jetté du haut du balcon l'échelle de cordes dont il se sert pour descendre dans le jardin & remonter dans l'appartement de la Princesse, Ladamour adresse encore le couplet suivant à la belle Astérie :

Tout dort, Madame, amour seul veille,
Votre amant est à vos genoux :
Près de nous envain tout sommeille,
Je crains l'oreille d'un jaloux.
Taisez-vous, je vous en conjure,
Mais si vous aimez Ladamour,
La chute de votre ceinture
Sera le signal de l'amour.

A ces mots, Astérie ayant témoigné par les gestes les plus expressifs, le combat que la pudeur & l'amour se livrent dans son cœur,

cédant à l'excès de sa passion délie sa ceinture, ce don & ce gage de l'amour d'Albéris, & la jette à Ladamour qui monte à l'instant par l'échelle, la tire à lui, tombe aux pieds d'Astérie, & disparoît avec elle, après avoir fermé la croisée.

Albéris furieux contre Ladamour, mais respectant en lui l'objet du choix d'Astérie, s'élance comme un trait hors du fatal jardin, saute sur son palefroi, & suivi du gentil & fidèle Azor, il quitte ces lieux abandonnant Astérie à l'amour, ses rivaux à la jalousie, & la cour d'Adelinde aux regrets; tandis que lui-même part, moins jaloux que honteux de la foiblesse de son amante qu'il ne peut cependant croire, quoiqu'il en ait été témoin.

Cependant Albéris met la bride sur le col d'Albâtre, qui, l'œil morne, l'oreille baissée, le col allongé, la tête penchée, annonce par sa démarche qu'il partage le regret qu'à son maître de quitter Vindisilore; & le petit Azor, les yeux battus & fixés sur Albâtre, marche lentement derrière, au lieu de courir à droite, à gauche devant le coursier. Tandis que le beau Troubadour laisse Albâtre errer

à l'aventure dans la forêt, tout entier à ses tristes pensées, il les exhale en ces mots:

Hélas! dois-je en croire mes yeux
Ou la vertu de mon amie? . . .
Non: par un rival odieux
Rose d'amour n'est point flétrie:
Mon cœur me dit, & je l'en crois,
Peut-on, sans s'avilir soi-même,
Sans ravaler son propre choix,
Peut-on soupçonner ce qu'on aime?

Un Chevalier preux & loyal,
Convaincu que sa douce amie
Trahit ses feux pour son rival
Pour elle encor se sacrifie:
Mais j'en ferois bien plus de cas,
Si, la jugeant d'après soi-même,
Pour elle il voloit au trépas,
Sans soupçonner l'objet qu'il aime.

Albâtre que les rêveries de son maître laissoient libre de suivre le chemin qui lui plaisoit, avoit repris celui de Vindisilore; déjà même appercevant de loin le faîte du palais, il hâtoit sa course, & le petit Azor qui couroit devant, avoit déjà mis le nez à la grille qui ferme le parc, & témoignoit par ses aboyemens, le plaisir de revoir son lieu

natal, lorsqu'un jeune & beau Chevalier couvert d'armes noires, passe près d'Albéris. Il entend prononcer le nom d'Astérie, il s'arrête devant Albéris & reconnoît en lui le vainqueur de la course de bagues & de la joûte. Albéris sent Albâtre arrêté, il sort de ses rêveries ; & voyant Azor faire des caresses à ce Chevalier, il le regarde. Frappé de sa ressemblance avec Astérie, il l'aborde, apprend que c'est le Prince Arthur, qui sous le nom de Nigaor, va courir les aventures & faire de nouvelles maîtresses. Il lui raconte ce qui lui est arrivé à la cour d'Adelinde, il lui confie sa passion pour Astérie, il ne lui cache que ses soupçons jaloux sur Ladamour; & ces deux Chevaliers se lient de la plus étroite amitié.

Tout en devisant, Albéris & Nigaor s'avancent au gré d'Albâtre & d'Ebène. Les coursiers par leurs hennissemens semblent partager l'amitié de leurs maîtres; & le petit Azor qui court en avant, s'arrête pour regarder Nigaor & plus souvent Albéris. Arrivés à un carrefour, ils se disent adieu à regret, se séparent suivant la coutume des Chevaliers errans, & chacun d'eux prend le chemin qui se présente

à lui, dans l'espoir de rencontrer des aventures & de rejoindre bientôt son ami.

La route est longue & mon Pégaze est las,
Accordons-lui le tems de prendre haleine;
Désaltéré dans l'onde d'Hippocrène,
Sans éperon il doublera le pas.

LIVRE TROISIÈME.

O l'heureux tems que celui des génies ;
Des enchanteurs & des magiciens !
A notre sort des sylphides unies
Dans le péril devenoient nos soutiens :
Veilloient sur nous, défendoient notre vie,
Et partageoient & nos maux & nos biens.
Ah ! que ne suis-je à ce tems de férie,
Siècle charmant, si digne des regrets
De tout mortel, & sur-tout d'un Poëte !
J'eusse aimé voir d'un seul coup de baguette
Une chaumière érigée en palais,
Où l'art, le goût surpassoient la richesse,
Des lieux déserts, transformés en cité ;
Le pâtre en Roi, la bergère en Princesse,
La vieille en jeune, & la laide en beauté :
Cette baguette en miracles fertile
Qui soumettoit l'univers à ses lois,
Quoiqu'à mes yeux mille fois plus utile
Qu'un sceptre d'or, triste emblême des Rois ;
Me plairoit moins que l'anneau d'Angélique,
Bijou charmant qui, grace à l'art magique,
Rendoit son maître invisible à nos yeux.
Si je l'avois, mortel ambitieux,

De la profonde & triste politique
Je n'irois point surprendre les secrets;
Mais chez Aminte, alors qu'elle est seulette,
Qu'entre deux draps elle met ses attraits,
J'assisterois le soir à sa toilette,
Dès le matin j'y volerois encor:
Qui sait? peut-être un jour ma douce amie,
Par le moment, & par son cœur trahie,
Me traiteroit comme un autre Médor.

Nigaor avoit suivi le chemin qui s'étoit présenté à lui sans rencontrer aucune aventure; mais enfin après avoir long-tems marché dans la forêt de Brocéliande, attiré par des cris, il arrive au pied d'une colline, il y voit une pauvre vieille près d'être égorgée par un géant; elle appelle le Chevalier à son secours, il y vole, arrête l'aggresseur, l'attaque & après un long combat, il le pourfend d'un coup de cimeterre. « Beau Chevalier, dit la vieille, que ne vous dois-je pas? Et quelle gloire ne venez-vous point d'acquérir en punissant mon ennemi, le géant Algafar! Mais un prix plus doux doit être le fruit de votre victoire : venez demain à ma chaumière, sur ce côteau, & vous ne

me trouverez point ingrate. » Elle dit, & s'éloigne à pas lents.

A peine le jour commence-t-il à luire, que Nigaor monte sur la colline : la matinée est belle, une rosée abondante a rafraîchi la terre, cette rosée éclairée par les rayons du soleil & arrondie sur les plantes, offre aux yeux de Nigaor un spectacle plus éclatant que si l'on eut rassemblé toutes les perles de l'Orient : les oiseaux perchés sur les arbres & voltigeant de branches en branches, semblent par leurs chants saluer l'aurore & chanter leurs amours. Le coq apprend au villageois délassé par le sommeil, qu'il est tems de se remettre à l'ouvrage. Le bœuf sort de son étable, plie sous le joug sa tête docile, & traînant la charrue d'un pas égal & lent, sillonne la terre. Le chien qui a gardé la métairie pendant la nuit, reprend tristement sa chaîne. Les fleurs dont la terre est émaillée, enchantent les yeux par l'éclat & la variété de leurs couleurs, elles flattent l'odorat par leur parfum, dans ces lieux toute l'année prodigue ce que le printems promet ailleurs.

Des jeunes filles d'une beauté ravissante entrent avec des jeunes garçons dans la

prairie, & l'une d'elles leur adresse en chantant les paroles suivantes :

A l'ombre de la coudrette
Venez jeunes damoiseaux,
Venez goûter sur l'herbette
La fraîcheur & le repos :
A cueillir gente fleurette
Aidez-nous dans nos travaux ;
Comme au bois gente fillette
Aide en secret un héros
A cueillir fleur d'amourette.

Lise au bois seulette
Désiroit Damon ;
Damon qui la guette
Lui porte un mouton.
« Robin sur l'herbette
» Te cherchoit en vain,
» Tiens ma bergerette
» Je te rends Robin.
» Baiser d'Amourette
» Doit être mon prix
» Un seul, dit Lisette ; »
Plus de vingt sont pris.

A l'ombre de la coudrette
Venez jeunes damoiseaux,
Venez goûter sur l'herbette
La fraîcheur & le repos :

A cueillir gente fleurette
Aidez-nous dans nos travaux,
Comme au bois gente fillette
Aide en secret un Héros
A cueillir fleur d'amourette.

A peine ces jeunes filles apperçoivent-elles Nigaor qu'elles viennent à lui : "beau Chevalier, lui disent-elles, vous cherchez la chaumière de la vieille, nous allons vous y conduire." L'une d'elles tient l'étrier, Nigaor descend de son palefroi. En vain ses yeux se tournent de tous côtés pour voir la chaumière, il n'apperçoit qu'un palais entouré de jardins. L'air retentit du chant du rossignol; un ruisseau se divise tantôt en un nombre infini de canaux, tantôt forme un lac, une cascade, une nappe d'eau ; par-tout sont des ponts, des rochers, des grottes, des berceaux de feuillage, des trônes de gazon, des théâtres de fleurs, des pavillons ornés de tableaux, de devises & de statues. Une cour se présente, cent écuyers bordent la haie, il passe au milieu d'eux, monte le perron & lit sur le frontispice du palais :

Dans ce palais, ouvrage de férie,
Un jour suffit pour voir combler vos vœux,

On vient, on aime, on plaît, on est heureux,
Un autre arrive.... & l'on vous congédie.

Nigaor entre au palais, les jeunes beautés le désarment ; elles le couvrent d'un manteau superbe. " Il est tems, lui disent-elles, de vous conduire vers celle que vous cherchez. „ Après lui avoir fait traverser divers appartemens, elles le font entrer dans un boudoir tapissé de glaces, qui par leurs inclinaisons répètent le beau visage d'une femme nonchalamment étendue sur un sopha. Dès qu'elle apperçoit Nigaor : " Chevalier, lui dit-elle, vous ne me reconnoissez pas ; je ne vous en sais point mauvais gré ; je suis la vieille à qui vous sauvâtes hier la vie, je suis fée de mon métier. L'empire des fées cesse pendant un jour chaque année. Hier, c'étoit mon jour fatal, j'étois vieille & laide. „ A peine est-elle assise avec Nigaor, qu'un concert se fait entendre. Le bal succède au concert & le souper au bal. On sort de table, la fée & le Chevalier passent dans un sallon dont l'ameublement est azuré comme le ciel, semé d'étoiles comme lui ; c'est en miniature la voûte éthérée. Des voix se font entendre de l'apparte-

ment voisin, elles charment l'ouïe, sans troubler la solitude de la fée & du guerrier. Lorsque ces voix chantent le cygne fuyant l'oiseau de Jupiter dans les bras de Léda; lorsqu'elles peignent par leurs accens, ce bel oiseau qui témoigne à sa bienfaitrice sa reconnoissance, alors oubliant Eulalie, l'ardent Nigaor ose.... & ce qu'il ose est pardonné. « Chevalier, dit Morgane, recevez cette ceinture magique: tant que vous la porterez, nulle beauté dont le cœur sera libre, ne vous résistera. Quittez vos armes noires & couvrez-vous de celles-ci, où vous voyez un papillon qui voltige; laissez le nom de Nigaor & reprenez celui d'Arthur. » Arthur se couvre de sa nouvelle armure, saute sur Ebène, oublie Albéris & court essayer le talisman de la Fée.

Il erre à l'aventure dans les campagnes, le matin il suit les bergères dans la prairie & les aide dans leurs travaux: lorsque la chaleur les amène sous l'ombrage, il accompagne leurs chants avec la flûte ou la musette, & mêle sa voix à leurs voix; mais lorsqu'elles quittent l'ouvrage & le soleil l'horison, que le blond Phœbus fait place à la lune argentée, que le rossignol cesse d'accuser de cruauté

sa compagne qui se rend à ses desirs, lorsque la nature se tait, que les bergères se retirent; Arthur reste avec celle que son cœur a choisi, & se croit encore au crepuscule lorsque l'aurore reparoît.

Pendant qu'Arthur vole de conquête en conquête, que devient le fidèle Albéris? Le chemin qu'il a pris en quittant Nigaor, la conduit au rivage. Il y voit un vaisseau prêt à mettre à la voile. Il s'embarque pour traverser le bras de mer qui sépare la Grande-Bretagne & les Gaules, le tems serein lui fait espérer une heureuse traversée. Le calme survient, l'air est brûlant, aucune agitation, aucun mouvement n'en tempèrent l'ardeur: les montagnes qui terminent l'horison sont chargées de nuages, des éclairs en sortent par torrens, ils inondent le ciel qu'ils sillonnent d'un pôle à l'autre: le tonnerre gronde dans le lointain. Les oiseaux effrayés de ce calme, précurseur de l'orage, cherchent à tire-d'aîle une retraite, & les animaux que la chaleur du jour a fait sortir de leur tanière, courent la rejoidre. Le passager du haut du navire, immobile au milieu des eaux, considère avec effroi la surface de la mer semblable à celle

d'une glace, & l'aspect des voiles qui ne sont pas même tendues, achève de jeter l'effroi dans son ame. Du côté de l'orient on voit se former un point noir à l'horison; ce point s'aggrandit à vue d'œil & couvre le ciel d'un voile épais. Le calme cesse; la mer bouillonne, mugit, se soulève, s'abaisse, offre tour-à-tour une montagne & un abîme. Les vents déchaînés luttent ensemble, tourbillonnent, sifflent dans les cordages, les rompent, brisent les mâts. Les éclairs sillonnent le ciel; le tonnerre gronde, & du milieu des nuages qui s'entrechoquent, la foudre part, tombe, éclate. Un bruit sourd sorti des flots se fait entendre; le trouble, l'agitation des ondes, annoncent au nautonnier effrayé que la terre tremble au fond des eaux; le pilote abandonne le gouvernail; le matelot pleure, gémit, implore le ciel, se désespère, attend avec effroi la mort. Intrépide au milieu du péril, le héros au moment où les vents engouffrés soulèvent le navire & le brisent avec fureur contre les écueils de la côte voisine, le héros saisit une hache, coupe le grand mât, le jette à la mer, s'élance dessus; & tandis que tous les matelots ont les flots

pour sépulture, Albéris est poussé sur une côte inconnue. A peine a-t-il gagné terre, que le ciel reprend sa splendeur & la mer sa tranquillité. Albéris voit les débris d'un vaisseau sur la plage, apperçoit un coursier sortir de ces débris & bondir dans la prairie ; le dextrier jette les yeux sur Albéris, reconnoît son maître, court à lui, dépose cette fierté dont il fait parade aux yeux de tout autre, baisse la tête & fléchit les genoux. Albéris le caresse & voyant Azor sortir du vaisseau naufragé, courir à ses pieds & lui témoigner le plaisir qu'il a de le revoir, il verse des larmes de joie.

C'est dans une des Hébrides, c'est dans une isle ornée par la grotte de Fingal que le beau Troubadour fut jetté par les flots & par la tempête : miracle de la nature, cette isle offre de toute part aux yeux du matelot surpris un double rang de colonnes de granit naturelles & colossales. Leur base semble reposer sur les flots de la mer, & leur chapiteau que s'élève à perte de vue soutient la couche de terre qui forme cette isle étonnante. Son aspect rappelle ces fameux jardins de Sémiramis élevés sur les combles de son pa-

lais, & qui paroissoient suspendus dans les airs. Il semble que la nature ait voulu montrer dans ces lieux combien même en se jouant elle surpasse les chef-d'œuvres de l'art. Plus élevé que les voûtes d'une église, le plafond intérieur de cette grotte est orné des plus belles stalactites qui réfléchissant la lumière du soleil, & multipliant à l'infini le disque de cet astre éclatant, font ressembler cet antre aux palais des rois illuminés pour un jour de fête. Dans cette grotte habita Fingal, dans cette grotte chanta son fils Ossian; aussi conserve-t-elle encore le nom de ces Héros Calédoniens, aussi leurs chants & leurs exploits sont-ils présens à la mémoire de l'habitant des Hébrides, comme aux jours de l'existence de ces deux grands hommes.

A peine Albéris est-il arrivé dans cette isle qu'un vieillard vénérable s'avance vers lui & lui offre l'hospitalité; mais en vain cherche-t-il à le retenir, Albéris veut partir pour l'Armorique malgré la nuit & la tempête. Alors le vieillard, descendu d'Ossian, prend une harpe & adresse au beau Troubadour ces paroles, tandis que le peuple fait un cercle autour d'eux, & se panche

en silence pour ne rien perdre des chants du Barde.

Arrête & vois l'orage au sommet des montagnes
De l'astre de la nuit nous cacher le flambeau;
Il s'avance à grands pas couvert d'un noir manteau,
Sur les aîles des vents il parcourt les campagnes;
L'éclair marche devant, le tonnerre le suit,
Et l'écho des vallons en prolonge le bruit.
Vois les cerfs inquiets auprès de leurs compagnes
Côte-à-côte couchés sur un rocher mousseux,
Le fan épouvsnté tremble à ce bruit affreux,
Et court en frémissant se cacher sous sa mère.
Dans ce halier épais vois le coq de bruyère
Qui soulève sa tête, & d'un œil curieux,
Regarde autour de lui: mais bientôt la tempête
Sous son aîle en tremblant lui fait plier la tête.
Le hibou hérissé se tapit dans le creux
D'un châtaigner antique & fendu par l'orage;
Le renard affamé de sang & de carnage,
Se blottit dans son trou, voit l'éclair & frémit.
Le chasseur allarmé saute à bas de son lit,
Il ranime son feu sous son toît solitaire,
Il entr'ouvre à moitié, d'une main téméraire,
Sa porte: mais frappé des terreurs de la nuit
Il la pousse aussitôt d'un geste involontaire,
Et carressant ses chiens, il cherche à se distraire.
L'orage cependant descend du haut des monts
Et le torrent grossi, pareil à la coignée,

Renverse les forêts, il entraîne les ponts,
Et détruit en un jour les travaux d'une année.
Comme le lac bondit agité par les vents!
Les vagues en fureur viennent battre ses flancs,
Et le frêle bateau dans ses grottes profondes
S'enfonce, & disparoît englouti par les ondes.
Entendez-vous ce cri? c'est le cri de la mort.
Mais quelle est cette femme assise sur le port,
Qu'à l'aide d'un rayon de la lune incertaine
Au pied d'un noir cyprès mon œil distingue à peine?
C'est une amante en pleurs. Sur les flots courroucés,
Sur les vents furieux ses beaux yeux sont fixés,
Ses cheveux sont épars, elle paroît pensive:
O fille désolée! oses-tu te flatter
De revoir ton amant voguer vers cette rive?
Contre l'onde en fureur hier tu le vis lutter,
Et ton sein aujourd'hui palpite sans contrainte,
Agité tour-à-tour par l'espoir & la crainte,
Tu ne sais point encor, malgré ton désespoir,
Hélas! & puisses-tu ne le jamais savoir
Que ton amant sans vie étendu sur l'arène,
Victime des Autans n'est plus qu'une ombre vaine. (*)

Ainsi chanta le Barde & chacun applaudit. Albéris cède à ses instances, il suspend son départ, & sensible à l'accueil du généreux

---

(*) Ce morceau est imité des poësies Erses.

vieillard & de ce peuple hospitalier, il attend sans impatience sur ces rivages que les vents devenus favorables lui ouvrent la mer & facilitent son passage dans l'Armorique.

Lecteur! tandis que le beau Troubadour
Est par les vents retenu sur ces côtes,
Reposons-nous dans cet heureux séjour;
Peut-on sitôt quitter de pareils hôtes?

LIVRE QUATRIÈME.

COMME autrefois on n'élit plus les rois,
Mon cher lecteur ! ce n'est point la naissance,
La renommée, heureux prix des exploits,
Bien moins encor le savoir, la prudence
Qui des sujets fixoient jadis le choix ;
Un bon poignet vous plaçoit sur le trône,
Et d'une énigme, en ce tems si fallot,
Si par hasard vous deviniez le mot,
Vous étiez sûr d'obtenir la couronne.
Œdipe ainsi, meurtrier de Laïus,
Monta dans Thèbe au trône de son père,
Et pour sa femme eut madame sa mère,
Et les Persans élurent Darius
Pour son cheval & non pour ses vertus.
Au rang des rois en vain Romule aspire,
En vain Romule a-t-il en sa faveur
Esprit, savoir, rang, sagesse, valeur,
Un vol d'oiseaux lui procure l'empire.
Mais aujourd'hui le plus ferme lutteur
Fût-ce Milon, Pollux, Alcide même
Au champ de Mars, dans l'espoir d'être roi,
Feroit en vain hennir son palefroi;

De mainte énigme, avec un art extrême,
Nouvel Œdipe il trouveroit le mot,
De Rome loin d'avoir le diadême
Il n'auroit pas le sceptre d'Ivetot.

Les vents étant redevenus favorables à Albéris, il prend congé du Barde dont il ne se sépare qu'à regret, & remontant sur son navire, il aborde bientôt aux rivages de la Petite-Bretagne ; il s'avance à pas lents sur Albâtre.

Il apperçoit un Chevalier à l'ombre d'un sycomore ; son casque est à ses pieds, un dragon sert de cimier à ce casque ; sur le pavois du Chevalier est un aigle éployé, « Jusqu'aux astres » est sa devise ; sa lance est près de son écu ; son coursier paît dans la prairie.

Le Chevalier se réveille à l'approche d'Albéris. « Le même sujet, dit-il, qui m'a guidé vers ces lieux, vous amène sans doute. Me permettrez-vous de vous accompagner à la capitale de la Petite-Bretagne ? » — « Je serai flatté, dit Albéris, de faire connoissance avec un Chevalier tel que vous ; mais, de grace, dites-moi qui vous êtes » — « Je m'appelle Astramadan, répond le Chevalier. Je ne suis

pas de haut lignage ; & cependant j'ose porter mes vœux jusqu'à la belle Alcidiane. Le roi de l'Armorique, Alismar son père, est sans héritier mâle. Il célèbre aujourd'hui des jeux à sa cour. C'est peu de céder son diadême au vainqueur, Alcidiane doit-être aussi sa récompense.. „ -- " Comment, dit Albéris, avez-vous fait connoissance avec elle ? „ — " Le voici, dit Astramadan ; „ & s'accompagnant du luth, il conte ainsi son histoire :

Alcidiane à la cour de son père,
M'a vu nourrir comme un enfant des rois :
J'étois son page & vivois sous ses lois,
Sans autre soin que le soin de lui plaire.

Là, chaque jour, j'admirois sa beauté,
J'étois heureux, je respirois près d'elle :
On l'appelloit à la cour *sage & belle*,
Et jamais nom ne fut mieux mérité.

Tu me trouvois, ô matinale aurore !
Tu me trouvois admirant ses beaux yeux ;
Soleil couchant ! tu m'y voyois encore ;
La seule nuit m'éloignoit de ces lieux.

Combien souffroit ce cœur tendre & fidelle
D'abandonner l'objet de son amour !
A ses attraits je rêvois jusqu'au jour,
Paroissoit-il ? je revolois vers elle.

Alcidiane aux échos d'alentour,
Seulette un jour contoit ainsi ses peines:
« Il est donc vrai que je connois l'amour,
„ Et qu'un sujet me fait porter ses chaînes!

„ J'ai dédaigné les vœux de tant de rois,
„ Et je soupire en secret pour un page!
„ Ah! si du moins, fameux par ses exploits,
„ De ses lauriers il m'eût offert l'hommage!

„ Peut-être un jour le superbe Alismar
„ Eut couronné mes feux & sa vaillance:
„ Mais j'aime un page! „ A ces mots elle part,
Son désespoir m'ôte toute espérance.

L'épais bandeau déployé sur mes yeux
S'échappe alors, & me laisse comprendre,
Qu'un inconnu, sans gloire & sans aïeux,
A la princesse en vain ose prétendre.

De son palais m'arrachant dès ce jour,
Dans les combats j'allai chercher la gloire:
Je la trouvai; j'enchaînai la victoire:
J'en suis peu vain, je la dois à l'amour.

Après avoir marché quelque tems, un cirque s'offre à la vue des deux Chevaliers; au centre est l'arène, un peuple immense est distribué sur des siéges circulaires élevés en amphithéâtre.

amphithéâtre. Le vieux roi arrive avec Alcidiane; la garde du prince ouvre la marche; au milieu d'elle est le monarque monté sur un char superbe; à ses côtés est l'homme qui pense pour lui, son premier ministre; à ses pieds sont ceux qui empêchent la vérité de parvenir jusqu'à son trône, ses courtisans; plus loin sont ceux qui le font craindre, ses guerriers. Des enfans vêtus en amours jonchent la terre de fleurs. La princesse est sur un char traîné par huit chevaux blancs, son manteau attaché sur l'épaule flotte au gré des zéphirs. Un brodequin lui sert de chaussure; ses femmes entourent son char qui s'avance lentement, afin que le peuple jouisse à son aise du plaisir de voir sa reine future. Alcidiane se place sur un trône de fleurs; celui du roi resplendit d'or & de pierreries; il est soutenu par un arbre qui tombe de vieillesse; mais un rejetton vigoureux offre au trône un nouvel appui.

Nos deux paladins s'avancent au pied de l'amphithéâtre, & saluent Alismar & la princesse. Azor, à l'exemple d'Albâtre, essaie de faire une courbette, & par mille gentillesses témoigne son respect au monarque & à sa

elle. Alcidiane apperçoit Azor, & craignant qu'il n'incommode son maître pendant les jeux, elle ordonne à un de ses pages de le lui amener. Azor, l'oreille basse, les yeux fixés sur son maître, se laisse entraîner vers l'amphithéâtre; dès qu'il y arrive, il se prosterne respectueusement aux pieds du roi & de la princesse. Alcidiane le prend sur ses genoux & le comble de caresses.

Le vieux roi du haut de son trône jettant les yeux sur les prétendans à la couronne, sur les amans d'Alcidiane, leur adresse ces paroles:

" Chevaliers! votre renommée qui vous a dévancé dans ma cour, me fait regretter de n'avoir pas autant de sceptres à vous offrir que vous êtes d'aspirans; mais, je n'ai besoin qne d'un successeur & d'un gendre, & le vainqueur des jeux obtiendra seul ce double titre. "

" Et vous, peuple! quelque soit le vainqueur, reconnoissez en lui votre maître. " Il dit, & les jeux commencent.

Le premier est la course à pied: l'on partage les prétendans en deux bandes égales; le sort met Astramadan à la tête de l'une,

Albéris commande l'autre. Les chevaliers qui composent ces deux bandes se provoquent tour-à-tour, & cherchent à se faire mutuellement prisonniers; leurs chefs volent à leur secours, mais vainement: bientôt tous les subalternes sont pris, il ne reste que les chefs. Astramadan même, en cherchant à délivrer le dernier des siens, tombe, est pris avec lui, & laisse l'honneur de la course à Albéris, qui présente la main à Astramadan honteux de sa chûte, & l'aidant à se relever, lui dit: " C'est vous chevalier dont l'agilité a mérité la victoire que je ne dois qu'à votre chûte. „

La course à cheval est plus difficile: un fossé situé au milieu de la lice, peut arrêter les coursiers hâletans, & une barrière placée près du but, semble offrir un obstacle insurmontable à des chevaux harrassés. Plus d'un cheval, par son refus de sauter le fossé, fait perdre l'espoir de la victoire à son cavalier, tandis que d'autres plus hardis que vigoureux, essaient en vain de le franchir. Albéris & Astramadan le dépassent; mais le cheval de ce dernier, fatigué de sa course & sur-tout du poids de son cavalier, ne peut franchir la barrière. Au moment où Astramadan fait de

vains efforts pour exciter son cheval à la passer; plus leste Albéris se jette à terre, soulage ainsi son dextrier, & franchissant la barrière en même tems que son coursier, il se retrouve en selle, & touche le but. Le peuple crie : « victoire à l'inconnu. »

C'est peu d'avoir été vainqueur dans les jeux d'adresse, il faut triompher par la force. Un char s'avance dans la lice. Le prix de la force doit être adjugé à celui dont le bras arrêtera le char, malgré les efforts de quatre coursiers. Vainement tous les chevaliers l'essayent; Astramadan voyant leurs efforts inutiles, croit en venir à bout en retenant le char de front : il se place entre les chevaux & le char, & déploie ses bras nerveux, mais plus forts que lui, les coursiers entraînent le char. Astramadan va devenir la victime de son audace, quand Albéris saisit le char par une roue, l'arrête & donne le tems à Astramadan de se tirer du péril où il se trouve. Le peuple crie de nouveau « victoire à l'inconnu. » Et Astramadan lui-même dit en soupirant à Albéris : « c'est vous, chevalier, qui posséderez Alcidiane. »

Azor, au lieu de rester couché sur les

genoux d'Alcidiane, debout les pieds sur la barrière, a toujours les yeux fixés sur son maître. Dans les momens critiques il veut franchir la barrière, courir au secours d'Albéris; Alcidiane a peine à le retenir; mais dès qu'il le voit vainqueur, il saute dans l'arène, & par ses ceresses, le premier il félicite Albéris de sa victoire.

Aux exercices du corps succèdent ceux de l'esprit. Le vieux roi propose aux prétendans cette question : quelle est la plus belle prérogative d'un roi ? L'un dit que c'est de commander à des millions de sujets, ce qui l'égale aux dieux dont il est l'image : un autre, que c'est l'indépendance dont on jouit sur le trône. Le tour d'Albéris venu : non, dit-il, la plus belle prérogative d'un roi n'est pas de commander, ce n'est là qu'une illusion de l'amour-propre. C'est bien moins encore l'indépendance ; un roi attaché à ses devoirs n'est qu'un esclave couronné. Mais la plus belle prérogative de la royauté, c'est le droit de faire grace.

Qu'est-ce, dit Alismar à Albéris, qu'est-ce qui forme les grands rois ? — L'adversité, répond Albéris; après cette réponse aucun

des prétendans n'ose en faire une autre. Quel est, dit encore le monarque, le crime ou le défaut qui a précipité le plus de rois du haut de leurs trônes? Tous s'écrient, c'est la tyrannie. Non, dit Albéris, c'est la foiblesse. Qu'est-ce, dit Alismar à Albéris, qui doit diriger un roi dans le choix de ses ministres? L'opinion publique, dit Albéris. Quel est enfin, dit Alismar, le meilleur des gouvernemens? L'un dit que c'est la monarchie, parce qu'elle est l'image d'une famille gouvernée par un père; un autre dit que c'est l'aristocratie, parce que les sages y délibèrent & que la multitude obéit. Un autre encore dit que c'est la démocratie, parce que ce n'est que là que la loi est l'expression de la volonté générale, & que les magistrats du peuple ont sa confiance. Interrogé à son tour, Albéris répond que la raison & l'expérience s'accordent à prouver que le meilleur gouvernement pour chaque nation, est celui sous lequel elle s'est maintenue long-tems & heureuse. Le roi & le peuple applaudissent, & jugent Albéris digne de la couronne & de la princesse.

L'amant d'Astérie s'avance avec Astramadan aux pieds d'Alcidiane; il fait signe qu'on

l'écoute, on prête silence, il parle : " Puissant monarque, fille des rois, peuple de l'Armorique, si j'étois libre de disposer de moi, je m'estimerois le plus heureux des mortels de succéder au généreux Alismar, de posséder Alcidiane & de régner sur la Petite-Bretagne. L'amour en décide autrement. Puisse Alcidiane m'accorder son estime, comme elle a mon admiration ! Bretons ! si j'ai combattu dans vos jeux, c'est pour mériter vos suffrages. Et vous, grand roi, si vous voulez choisir un successeur digne de vous, Astramadan mérite Alcidiane & le trône. Né parmi vous, il connoît vos mœurs & vos lois, comme vous connoissez sa prudence & sa valeur. Le hasard m'a donné sur lui la victoire ; demain, peut-être, je succomberois sous un adversaire moins redoutable. Je sais qu'Astramadan est né sujet ; mais des sujets tels que lui honorent un diadême. „

Quel est, dit le peuple, ce héros qui joint la sagesse de Minos à la valeur d'Alcide, qui sacrifie à son amante Alcidiane & un diadême ? C'est peu de vaincre un héros, il sait encore se vaincre lui-même & triompher de l'ambition. Heureux ce mortel ! plus heureux

encore les habitans de l'Armorique s'il daignoit accepter la couronne !

Le vieux roi pose le diadême sur la tête d'Astramadan, il le fait élever sur un bouclier, & le montre au peuple qui le reconnoît pour son chef; il lui donne sa fille; Alcidiane sourit en voyant son amant à ses pieds. Les deux époux veulent conduire leur bienfaiteur au palais pour lui rendre les honneurs qu'il mérite; mais Albéris, content d'avoir fait deux heureux, s'est déjà dérobé au témoignage de leur reconnoissance. Il erre à l'aventure dans les bruyères & les forêts, chacun de ses jours est marqué par quelque tort redressé, par quelque brigand puni, par quelque coutume barbare abolie, par quelque victoire; le gazon lui sert de lit, les fruits sauvages de nourriture, l'eau d'un ruisseau le désaltère. Cette vie dure n'est point nouvelle pour lui : élevé par les ordres de son père Marcomir, dans le fond d'un désert, pour l'éloigner de la flatterie & de la mollesse qui règnent dans les cours, un antre étoit sa demeure, une peau d'ours son vêtement; un arc, un carquois son armure; la course, le saut, la lutte, la nage, l'équitation ses plaisirs.

La chasse au cerf, aux ours, aux sangliers,
étoient les jeux de son enfance.

Dans les forêts laissons notre Héros,
L'amant fidèle aime la solitude ;
Pour confidens il n'a que les échos,
Cacher ses feux est sa plus douce étude.

LIVRE CINQUIÈME.

CONNOISSEZ-vous le Dormeur-éveillé,
Conte charmant, natif de l'Arabie,
Dont le héros, de gueux dépenaillé,
Devient en songe un soudan d'Assyrie,
Et qui du trône, objet de son envie,
A son réveil se trouve dépouillé ?
Quand je rêvois, comme rêvoit notre homme,
Je n'ai jamais désiré d'être roi ;
Je hais l'éclat, l'étiquète m'assomme,
Et je veux plaire, & non donner la loi.
D'un financier, loin d'envier le rôle,
Son or n'est point l'objet de mes souhaits :
Dans son palais coule en vain le Pactole,
Le seul Permesse a pour moi des attraits.
Qu'un Grand Visir, qui commande à baguette,
Soit envié par la foule des sots,
J'ai pour devise, au fond de ma retraite,
Moins de pouvoir avec plus de repos.
Qu'un Alexandre, en vrai foudre de guerre,
Traîne à la mort un monde de guerriers,
J'aime bien mieux, fertilisant la terre,
Planter des choux que cueillir des lauriers.

Mais Je voudrois, berger en Arcadie,
Avoir un chien, posséder un troupeau,
Et sur l'herbette avec ma douce amie,
A ses accords mêler mon chalumeau.
Palais des rois, noble & triste demeure,
Vous n'êtes point le temple des plaisirs;
Trésors, lauriers, objet de nos désirs,
Vous que l'on cherche à tout âge, à toute heure,
Ce n'est point vous qui donnez le bonheur!
Le bonheur est au fond de ma chaumière,
Quand dans mes bras je presse ma bergère,
Et que mon cœur sent palpiter son cœur.

Pendant qu'Albéris refuse une couronne & la main d'une belle princesse, Arthur après avoir passé la mer, traverse une vaste forêt : un site heureux, la beauté de la soirée & la fatigue l'engagent à s'arrêter un moment; il descend de cheval, délace son casque, s'assied, & cherche la douceur du sommeil, ou le charme des souvenirs. Déjà toutes ses conquêtes se retraçoient à sa pensée & embellissoient sa rêverie..... Et vous aussi, vous rêviez fidèle Albéris; mais que vos pensées étoient différentes; vous versiez des pleurs sur l'absence d'Astérie, & vous préfériez ces pleurs aux plaisirs du volage

Arthur! .. Un doux chalumeau vient interrompre la rêverie de ce dernier, & bientôt une voix tendre qui l'accompagne, chante ces paroles :

D'un sentiment aussi vif que sincère
Je te promets le fidèle retour ;
Cette amitié ne sera pas légère,
Mais, je le sens, mon cœur n'a point d'amour.

L'Amour se plaît au milieu des allarmes,
Et ses sujets se brouillent pour un rien ;
Ton départ seul a pu causer mes larmes,
Jamais mon cœur ne se plaignit du tien.

Ce chalumeau que ta voix rend si tendre,
De la plus belle excite le desir ;
Chloé craindroit, quand Lise veut l'entendre,
De tes succès tout mon cœur sait jouir.

A l'amitié je serai si sensible,
N'exige pas un plus tendre retour ;
Mais, tu le vois, ce sentiment paisible,
Est trop heureux pour être de l'amour.

Arthur déjà ému par le son de la voix, le fut bien davantage quand il apperçut à travers le feuillage une jeune bergère, dont la jeunesse formoit toute la parure, un bou-

quet déjà fanné ornoit un simple corset, des cheveux blonds s'échappoient d'un chapeau de paille, un ruban léger les relevoit foiblement. Déjà Arthur songe à la fée ou plutôt à sa ceinture, il apperçoit près de la bergère celui qui accompagnoit sa chanson, il est triste & lui répond avec douleur: " ah! Chloé, l'amitié ne suffit point à l'amour. Si tu ne m'aimes pas d'amour, je vais mourir; je serai si jaloux de tous les bergers, que je les croirai toujours plus heureux que moi, peut-être prendrai-je aussi mon parti, peut-être aurai-je un jour de l'amitié pour toi, & de l'amour pour Lise qui m'aime. „ Chloé se fâche d'une réponse qu'elle mérite, elle se lève avec dépit: " va, dit-elle en jettant son bouquet, je ne l'aime plus, va porter ce bouquet à Lise, je ne veux plus de tes fleurs, je ne veux plus rien de toi, je te défends de mener tes moutons dans le vallon où je conduis mes brebis, je ne veux plus aller sous tes ormeaux, je ne danserai plus avec toi les jours de fêtes, je ne te verrai que malgré moi. „ A ces mots, elle s'éloigne & le jeune berger n'ose la suivre. — Arthur la voit entrer dans une cabane & ne cherche

qu'un prétexte pour s'y introduire. Le desir est adroit & peu délicat sur les moyens de réussir. Une légère blessure reçue dans son dernier combat, intéressera pour lui des cœurs compatissans : il arrache la bandelette qui refermoit sa blessure & s'efforce d'y rappeler le sang. Content de son stratagème, il marche sur les traces de Chloé. A son empressement elle eut deviné que sa blessure n'étoit pas dangereuse, il arrive & frappe légèrement, une bergère ouvre : " Pardon, dit-il d'une voix languissante, une blessure qui s'est rouverte me force à m'arrêter, & à vous demander du secours. „ Toute la cabane est émue, Chloé pâlit en songeant qu'il souffre, elle cueille des herbes salutaires, sa main les presse & va les placer sur le bras du Chevalier ; il lui témoigne sa reconnoissance avec transport. Chloé rougit, Arthur s'applaudit de sa rougeur : ah belle Chloé ! que votre pitié est dangereuse, ne craignez-vous rien de ce Chevalier si sûr de ses succès, ne redoutez-vous point ses graces & sa ceinture magique ?.... Non, confiante comme l'innocence, pourriez-vous craindre un danger que vous ignorez ? Et n'avez-vous pas

dans le cœur un préservatif contre tous les enchantemens ? Ah ! que celle qui aime est loin de tout ce qui n'est pas l'objet aimé ! Plusieurs jours s'écoulèrent. Arthur étoit toujours dans la cabane, sa blessure se refermoit malgré lui, en vain arrachoit-il tous les appareils : il guérissoit, & chaque jour lui montroit Chloé plus touchante & plus sévère. A peine avoit-il pu lui dérober quelques fleurs, & presser une main qu'elle retiroit avec plus de vivacité que d'embarras, il la suivoit dans la prairie, s'asseyoit près d'elle sur la mousse, & sourioit en se disant tout bas : « Qui reconnoîtroit en moi ce Chevalier si fier dans les combats & si téméraire en amour ? » Amyntas en devenoit jaloux, & quand il les voyoit ensemble, il versoit des pleurs & s'éloignoit. Chloé s'en croyant abandonnée pensoit qu'il étoit auprès de Lise, & dans son dépit jaloux elle se promettoit de l'oublier. Alors elle écoutoit avec plus de complaisance le Chevalier, qui voyant plus de trouble dans ses yeux, plus de mélancolie dans ses traits, osoit se croire près d'être heureux. Un soir, il surprend Chloé versant des pleurs & traçant sur le

gazon un chiffre avec le fer de sa houlette. Il lit un *A* & ne doute point que ce ne soit le nom de l'heureux Arthur qu'elle trace, il ose lui adresser cette Romance :

(*) Tendres beautés qui jouez les cruelles,
Lorsqu'un amant fait palpiter vos cœurs ;
A ses desirs cessez d'être rebelles,
Le repentir suit de près les rigueurs.

Un jour le dieu d'une claire fontaine
Qui sort d'un tertre ombragé de roseaux,
Et dans son cours inonde au loin la plaine,
Ce dieu dormoit au milieu de ses eaux.
Quand tout-à-coup, un bruit sorti des ondes
De ces beaux lieux trouble le doux repos,
Le dieu quittant ses cavernes profondes,
Sèche sa tête & ses cheveux mouillés,
Entr'ouvre enfin ses humides paupières....
Alors paroît à ses regards troublés
Une beauté qui fuit dans les bruyères,
Dès qu'elle voit le dieu qui la poursuit.
Contre l'amour il n'est point de barrières,
Et vainement la Nayade s'enfuit.

Tendres beautés qui jouez les cruelles,
Lorsqu'un amant fait palpiter vos cœurs,
A ses désirs cessez d'être rebelles,
Le repentir suit de près les rigueurs.

(*) Cette Romance est imitée du Daphnis de Gessner.

Déjà

Déjà le fleuve est tout prêt à l'atteindre ;
De tant d'appas il se croit possesseur,
Lorsqu'il entend cette beauté se plaindre,
Prier l'amour de lui sauvèr l'honneur.
Ce vœu fatal, échappé de sa bouche,
A peine est-il parvenu jusqu'aux cieux,
Que pour punir son humeur trop farouche,
De cette belle, amour remplit les vœux.
« Viens, dit Églé, secourir ton amante,
» Qui ne vivra que pour te rendre heureux. »
En vain le fleuve entend sa voix mourante,
En vain il cherche à fléchir les destins ;
Il est trop tard, la belle pénitente
N'est qu'un lilas, ornement des jardins.

Tendres beautés qui jouez les cruelles,
Lorsqu'un amant fait palpiter vos cœurs,
A ses désirs cessez d'être rebelles,
Le repentir suit de près les rigueurs.

Chloé l'écoute, Arthur soupire & songeant à Amyntas qu'elle aime encore, quoiqu'elle le croie infidèle, elle répond au Chevalier :

Le brun Ismen adore Elvire,
La blonde Elvire adore Ismen ;
L'un & l'autre en secret soupire
Après le jour de leur hymen ;
Leur destin dépend d'une glace ;
De ce fragile Talisman,

E

Un souffle ternit la surface,
Et rend infidèle un amant.

Un jour près d'Ismen & d'Elvire,
Voltige un jeune tourtereau;
Le printems l'agite, il soupire;
Novice, il sent un feu nouveau:
Une tourterelle l'admire;
Il est si jeune, il est si beau;
Elle comprend ce qu'il désire,
Et rend heureux ce bel oiseau.

Elvire les voit & s'oublie....
Ses yeux tombent sur le miroir;
La glace magique est ternie,
Et la belle est au désespoir:
Hélas! elle est abandonnée,
L'infidèle a repris son cœur;
Plus d'Ismen, d'amour, d'hyménée,
Elvire a perdu le bonheur.

Elvire au fond de ce bocage,
Témoin de son fatal amour,
Regrette son amant volage,
Pleure sa faute chaque jour:
Bientôt cette amante succombe
Sous le poids de son triste sort,
Et fait écrire sur sa tombe:
« Ma foiblesse a causé ma mort. »

Arthur veut rassurer Chloé, mais ce n'est pas lui qu'elle redoute, puisque ce n'est pas lui qu'elle aime : caché derrière un saule, Amyntas a tout entendu, l'espoir l'abandonne, il cherche à le ranimer par le souvenir de ses beaux jours ; quelques fleurs flétries, un ruban gage d'amour, une corbeille échangée à la dernière vendange, reçoivent ses baisers & ses larmes. Il porte ses pas vers le bosquet où il a osé dire, "j'aime„ où il fut écouté, où la rougeur de Chloé n'annonça point sa colère ; il s'assied, repose sa tête sur sa main, & chante tristement ;

Arbres, témoins de mon bonheur,
Bocages frais, séjour paisible !
Servez d'asyle à ma douleur ;
Cachez un berger trop sensible :
Chloé ! je crus ton cœur constant ;
Tu me jurois amour sincère,
Pour en douter, comment donc faire ?
Mon cœur t'en juroit tout autant.

Dédaignant un simple berger,
Tu veux me fuir malgré mes larmes ;
Puisse Arthur ne pas me venger
En méprisant un jour tes charmes !
Ah ! s'il devenoit inconstant,

S'il abandonnoit sa bergère,
Reviens à moi, quoique légère,
Mon cœur n'en pourra faire autant.

Je ne m'occupois que de toi;
Présent, je t'offrois mon hommage;
Absent, j'emportois avec moi
Ton souvenir & ton image:
Je perds tout en un seul instant,
Puisque j'ai cessé de te plaire;
Pour m'en venger, comment donc faire,
Moi qui n'en saurois faire autant?

Chloé passoit près d'Amyntas avec le chevalier, elle avoit reconnu sa voix, & l'écoutoit malgré Arthur qui s'efforçoit de l'entraîner & craignoit un raccommodement. « Rien en amour, se disoit-il, n'est si dangereux que les querelles, on ne s'aime jamais tant, qu'après avoir craint de se perdre. » Chloé indécise, suit le chevalier malgré elle; elle voudroit essuyer les pleurs d'Amyntas; peut-être même le desir de le consoler l'emporte-t-il dans son cœur sur le plaisir de le trouver fidèle; elle rêve. Déjà la lune éclaire la campagne, il est l'heure de rentrer dans la cabane; elle se retire, mais les regrets de la bergère annonçent le bonheur prochain d'Amyntas.

Ah! que ne peut-il le deviner! Doux sommeil! suspens ses pleurs, toi, le seul ami de l'infortuné. Songes rians, peignez-lui le bonheur qui l'attend; & toi, impatient réveil, gardes-toi de l'arracher sitôt au plaisir dont il jouit, ou laisse-lui du moins l'espérance!

Arthur redoubloit de soins auprès de Chloé, mais elle l'écoutoit à peine. La jalousie excite les desirs. Il veut, pour dernière ressource, la conduire à la fontaine de l'amour, qui par magie rendoit amans tous ceux qui buvoient de ses eaux; impatient d'accomplir ce projet, il trouve que le jour tarde à paroître; déjà il se croit heureux & se propose d'abandonner l'objet charmant & simple qu'il est pressé de flétrir; enfin l'aurore annonce le jour; c'est la fête du village & de Chloé. Une foule de bergers & de bergères, couronnés de feuillage & parés de fleurs, viennent apporter des bouquets à Chloé. Belle comme le printems, Chloé paroît & cherche inutilement Amyntas. La fleur qu'il n'offre pas est reçue plutôt qu'acceptée, chaque don qu'on lui présente est un reproche qu'elle lui adresse. Elle suit ses compagnes sous l'ormeau, & se tenant

toutes par par la main elles dansent une ronde en chantant :

Jeux, ris, amours,
Fuyez les villes,
Quittez les cours
Pour nos asiles !

C'est loin des rois,
C'est dans nos bois,
C'est au village
Que, sans besoins,
Sans art, sans soins
Et sans nuage,
Coulent nos jours
Exempts d'orage.

Jeux, ris, amours,
Fuyez les villes,
Quittez les cours
Pour nos asiles !

Est-on charmé,
L'on plaît de même ;
Oui, dès qu'on aime
On est aimé ;
Et sans mystère,
Offrant ses vœux,
On est heureux
Dès qu'on sait plaire.

Jeux, ris, amours,
Fuyez les villes,
Quittez les cours
Pour nos asiles !

Chloé aimoit avec passion la danse, mais est-il un plaisir loin de ce qu'on aime? Ses belles couleurs s'effacent, sa démarche est incertaine, le premier pas la fatigue, mille jeux, enfans de l'innocence, succèdent à la danse, un repas frugal est servi sans apprêt sur le gason, la fatigue de la danse, la gaîeté le rend délicieux; chaque berger est près de sa bergère. ... Amyntas seul ne paroît point. Chloé ne manque pas de bergers. Mais... on chante, l'amitié, l'amour, le printems; chacun suivant ses goûts ou son cœur, chante ce qui lui plaît ou ce qu'il aime; Chloé chante ainsi à son tour:

D'amour je fuyois le danger,
Et j'aimois sans oser le dire.
J'affligeois un tendre berger,
Et je partageois son martyre.
Trompé par ma fausse rigueur,
Mon amant craignoit ma présence :
Il prenoit pour indifférence
Ce qui coûtoit tant à mon cœur.

Le voyant fuir loin de mes pas,
Je versois en secret des larmes;
Mon cœur le rappeloit tout bas,
De Lise je craignois les charmes:
J'osois l'accuser de froideur
Et le soupçonner d'inconstance;
Tout son crime étoit son absence,
Elle coûtoit tant à mon cœur!

Ah! que ne sait-il en ce jour
Que sa Chloé l'appelle & l'aime!
Le plus cruel tourment d'amour
Est d'affliger l'objet qu'on aime:
Qu'il vienne chercher le bonheur
Dans mon amour & ma constance,
Qu'il mette fin à son absence,
Elle coûte trop à mon cœur.

Chloé finissoit, lorsqu'Amyntas parut à ses yeux. Il écoutoit derrière un buisson, & n'osoit approcher; il avance cependant & Chloé rougit. "Je n'ai pas osé, lui dit-il, cueillir pour vous des fleurs, je croyois n'avoir plus le droit de vous en offrir, mais voici quelques violettes que j'ai reçu de vous, je vous les les donne, comme ce que j'ai de plus cher au monde. Je les reçois ainsi répond Chloé."

La danse recommence, Chloé a retrouvé

sa légéreté, ses graces. Amyntas danse avec elle. Ils frémissent quand leurs mains se rencontrent, & elles se rencontrent toujours. Le chevalier veut aussi se mêler à la danse, il invite Chloé qui n'ose le refuser, & qui jette sur Amyntas des regards inquiets; ce berger soupire, mais que devient-il quand il voit Chloé s'éloigner avec le chevalier ? En effet celui-ci l'entraîne & la conduit vers la source merveilleuse: à mesure qu'ils en approchent, Arthur est plus pressant & Chloé s'attendrit; déjà il lui a ravi un baiser, ils sont sur un lit de mousse, un soupir échappe à la bergère. « Où êtes-vous, Amyntas, s'écrie-t-elle? — » A tes pieds, répond le berger. » Elle se jette dans ses bras.

Amour m'arrête, amour détend ma lyre;
Il ne faut pas tout dire à ton lecteur,
S'écrie amour; tu peux faire sourire,
Mais garde-toi d'allarmer la pudeur.

TAYLOR INSTITUTION LIBRARY

LIVRE SIXIÈME.

C'EST à l'amour que l'on doit la folie ;
Aussi son chantre, admiré pour ses vers,
L'aimable Ovide, amoureux de Julie,
Meurt relégué dans le fond des déserts,
Lui que dans Rome on voyoit dans la joie,
Passer des jours filés d'or et de soie,
Quand ses accords enchantoient l'univers.
Voyez ce chef que la gloire seconde ;
Antoine a beau, pour l'empire du monde,
Se signaler & livrer maints combats
A son rival sur les mers de la Grèce,
Oubliant tout, gloire, empire, soldats,
Il ne fuit point, mais il suit sa maîtresse.
Ce Paladin, le soutien de la foi,
Ce chevalier, amoureux d'Angélique,
Abandonnant sa patrie & son roi,
Poursuit en vain, jusqu'au fond de l'Afrique,
Cette beauté qui se rend follement
Au beau Médor l'esclave d'Agramant.
Telle est d'amour la folie ordinaire :
Ah ! pour toujours, désertons ses autels ;
Mais l'intérêt, ce vil dieu de la terre,

Rend-il moins fous les malheureux mortels ?
C'est pis encor, jusqu'à sa dernière heure,
Il retient l'homme asservi sous ses lois. —
De sa folie, ah ! s'il n'a que le choix,
La plus aimable est encor la meilleure.

Plus humilié qu'affligé d'avoir rencontré une cruelle, Arthur voit bientôt son chagrin se dissiper à l'aspect d'une jeune beauté égarée dans une forêt ; son air novice enchante Arthur qui ne se piquoit pas de l'être. " Fille de l'innocence & de la beauté, lui dit-il en l'abordant, vous semblez ignorer les détours de cette forêt, je les connois, il m'est doux d'avoir quelque chose à vous apprendre ; mais vous paroissez lasse, asseyons - nous sur le gazon, & contez - moi comment vous vous êtes égarée en ces lieux. Alors la fausse novice lui conte avec toute la naïveté de l'innocence une histoire .... qui ne lui est point arrivée. Arthur agréablement trompé croit lui apprendre des choses qu'elle ignore, & l'adroite Finette paroît faire avec lui des découvertes nouvelles : mais voyant briller sur le sein du chevalier une ceinture enrichie de diamans, elle la délie & la cache avec adresse, puis

craignant que le chevalier ne s'en apperçoive, elle trouve un prétexte pour le quitter. „

Arthur s'éloigne & s'égare dans une forêt: surpris par la nuit & l'orage, pressé par la fatigue & la faim, il cherche vainement un asyle. Enfin à la lueur des éclairs il apperçoit un château; il hâte sa course, il arrive. Des jardins entourent un bâtiment superbe; des fossés les séparent de la campagne; un pont les y rejoint: au centre est un perron de marbre, la mosaïque représente un homme à cheval; on croit lire sur son visage l'ennui qu'il a d'être dans cette attitude, & la crainte, s'il en change, d'être précipité dans le fossé. L'illumination, la musique, tout donne bonne idée au chevalier de la politesse du châtelain. Fatigué, mouillé, mourant de faim & de soif, Arthur voudroit entrer dans ce château. Il sonne de la trompette suspendue à la porte. Le nain placé au sommet du donjon, fait resonner son cor. Le maître du château armé de toutes pièces paroît sur le pont. " Seigneur chevalier, dit-il, si vous voulez entrer chez moi, vous devez vous en ouvrir le passage les armes à la main. „ Arthur court à lui la lance en arrêt; il n'est point ébranlé de l'at-

teinte ; Athanaxare le pousse à l'extrémité du pont. Arthur honteux d'avoir perdu du terrain, lève son cimeterre ; Athanaxare voit le coup prêt à fondre sur sa tête, il rentre à toutes brídes dans son château. Arthur le suit : à peine est-il sur le perron, que le pont s'écroule avec fracas. Ebène effrayé s'arrête, Arthur reste immobile comme une statue équestre sur son piédestal : " Seigneur che-
„ valier, lui dit bien poliment le châtelain,
„ arrivez donc, je vous attends ; vous vous
„ arrètez en beau chemin, vous avez déjà
„ fait la moitié de la route ; mais, je le vois,
„ ajoute-t-il après un moment de silence, vous
„ ne voulez pas honorer ma chaumière de
„ votre présence. „ Alors lui souhaitant bien poliment le bon soir : " adieu donc, lui dit-il,
„ promenez - vous à la belle étoile, puisque
„ tel est votre goût. J'ai chez moi un cheva-
„ lier qui s'est montré moins difficile que
„ vous, puisqu'il ne dédaigne point de passer
„ la nuit sous mon humble toît. Je vous
„ quitte pour le rejoindre. „

Alors un essaim de jeunes beautés, du haut des balcons du château, tendent à l'envi

les bras au chevalier, & lui adressent d'un ton moqueur les paroles suivantes :

Beau Damoisel, quittez votre coursier,
Dans ce château c'est trop vous faire attendre.
Preux chevalier, jeune & brave guerrier,
Beau Damoisel, quittez votre coursier ;
Et dans nos bras, cueillant plus doux laurier,
A nos désirs daignez enfin vous rendre.
Beau Damoisel, quittez votre coursier,
Dans ce château c'est trop vous faire attendre.

Arthur ignore que ce Chevalier, qui, par son adresse, a triomphé d'Athanaxare, est Albéris ; il entend régner la gaîeté dans le château, & voit faire les apprêts d'un festin. La nuit parut un siècle à Arthur ; l'eau tomboit par torrens & suivoit la direction des vents conjurés avec la pluie. Au point du jour le pont remonte à la hauteur du perron, & le chevalier, peu satisfait de la civilité du châtelain, va poursuivre sa route, lorsque les portes du château s'ouvrent, & qu'il en voit sortir un chien que la préoccupation de son esprit l'empêche de reconnoître pour Azor. Il voit Athanaxare reconduire un chevalier couvert d'un manteau. Arthur à l'aspect d'Atha-

naxare court à lui, autant du moins que sa monture mouillée & récalcitrante lui permet de courir. Le chevalier se présente à la place d'Athanaxare, il évite la lance d'Arthur, & remarquant que la sangle de son adversaire n'est pas serrée, il la tourne au passage. Le cavalier tombe, Albéris prend congé d'Athanaxare; il appelle Azor qui est resté au-delà du pont pendant le combat & s'éloigne à grands pas du château, tandis qu'Arthur froissé de sa chûte, remonte en jurant sur Ebène.

Après avoir erré quelques jours dans les plaines des Gaules, au milieu d'une belle nuit d'été éclairée par la lune, Arthur, égaré de nouveau, rencontre un Druide déguisé, qui lui propose officieusement de lui servir de guide; il est attiré par lui dans une vaste forêt située près de Dreux, & qui a donné son nom aux Druides; formée par des chênes aussi antiques que le monde, cette forêt inspire une horreur religieuse, c'est le temple des Druides & de la Gaule entière. Là, dans un cirque immense, à la sixième lune de l'année, Marcomir roi des Gaules, à la tête de son peuple, tient ses grands jours, qui s'ouvrent par la cérémonie du guy, objet de l'adora-

tion des Gaulois; après quoi les trois ordres de l'Etat s'occupent des affaires publiques. Le monarque est sur un trône entouré des grands officiers de la couronne; à sa droite, sur un trône presqu'aussi élevé que celui du roi, est le grand Druide; tous les Druides vêtus d'une robe blanche, ceinte d'une bande de cuir doré, sont rangés du même côté; à la gauche du trône sont les nobles armés en chevaliers : en face du trône est le peuple. Au milieu du cirque est un antique chêne, sur lequel a cru le guy sacré, plante parasite qui s'élève sur le sommet des arbres, comme le lierre croît autour de leur tronc, & que les Gaulois regardent comme un remède à tous les maux. Le chef des Druides se lève de dessus son trône, il offre en ces termes, avec tous les Gaulois, son hommage à la lune :

Reine du ciel ! déesse du mystère !
Astre des nuits ! dont la douce lumière,
Favorable aux amans, utile au voyageur,
Du départ du soleil, vient consoler la terre;
Toi qui, sans nous brûler, nous guide & nous éclaire,
Prête-nous ta douce lueur !
De la nuit dissipe les ombres,
Et déchire les voiles sombres
Qui couvrent ces saints lieux d'horreur.

A

A tes genoux, vois ce peuple en silence,
Pour lui ma voix implore ta clémence;
Le grand Druide seul peut s'adresser aux dieux,
Et du ciel irrité désarmer la vengeance.
De vos Prêtres sacrés connoîssez la puisssance.
Ils sont les organes des cieux,
Des dieux les vivantes images:
Peuples! rendez-leur vos hommages,
Et vous, roi! tremblez devant eux.

Reine du ciel! déesse du mystère!
Astre des nuits! dont la douce lumière,
Favorable aux amans, utile au voyageur,
Du départ du soleil; vient consoler la terre;
Toi qui, sans nous brûler, nous guide & nous éclaire,
Prête-nous ta douce lueur,
De la nuit dissipe les ombres,
Et déchire les voiles sombres
Qui couvrent ces saints lieux d'horreur.

Suivi des Druides, des Eubages & des Vacerres, le grand prêtre s'avance au chant des Bardes vers le chêne, & avec une serpe d'or, il coupe le guy sacré que les Druides qui entourent l'arbre, reçoivent avec respect dans des tabliers de fin lin. Pendant qu'on cueille le guy, le peuple, les nobles, le roi même sont à genoux; le grande Druide

debout présente le guy au roi agenouillé, & les Druides subalternes vont l'offrir au peuple.

On va passer aux sacrifices, suivant l'usage de ces siècles humains & justes où l'on lavoit les pêchés d'un peuple coupable avec le sang d'une victime innocente; cette victime n'est pas choisie encore lorsqu'Arthur paroît à l'entrée du cirque avec son perfide conducteur. "Voilà, s'écrie le grand Druide, en s'adressant au peuple d'un ton d'inspiré, voilà la victime que les dieux même vous envoyent, saisissez-là." Les Druides s'avancent en foule, & avant qu'Arthur ait eu le tems de se mettre en défense, il est entouré, saisi, arraché de dessus son cheval, lié au pied du chêne sacré; un bucher est élevé, Arthur est placé dessus, le roi, les nobles veulent en vain s'opposer à cette violation barbare du droit d'hospitalité envers un malheureux étranger que le hasard semble conduire en ces lieux: les Druides l'emportent, & le peuple applaudit au sacrifice, & s'empresse autour de la victime pour être témoin d'un spectacle qui ne s'offre point à ses re-

gards aussi souvent qu'il le voudroit. Hélas! le sort d'Arthur est jetté, ces bras faits pour porter le sceptre sont couverts de chaînes & cette tête destinée au diadême, va tomber sous le glaive de la superstition : déjà le bandeau fatal est sur le front d'Arthur, & dérobe à ses yeux le fer du grand Druide, levé sur sa tête; quand un chevalier couvert d'armes éclatantes paroît tout-à-coup au milieu de l'assemblée; le sabre nud, le pot en tête, la visière baissée, armé de toutes pièces, monté sur un grand cheval de bataille. A son aspect, le peuple, les Druides même croyant appercevoir quelque chose de surnaturel dans le guerrier & dans son arrivée imprévue, sont saisis d'admiration & de respect, & le fer reste suspendu sur la tête de la victime.

"Arrête! crie de loin le guerrier au grand „ Druide, arrête, monstre barbare qui abuse „ du nom des dieux pour tromper un peu„ ple crédule. Ce n'est point par des sacrifices „ humains que les dieux, pères des hommes, „ veulent être honorés, & le sang n'est point „ l'offrande qui leur plaît. Misérable! n'est-

„ ce donc pas assez du sang que les rois „ versent dans les combats, pour défendre „ leurs possessions contre un voisin injuste „ & puissant, faut-il encore que les ministres „ de la religion leur en fassent répandre? „ Que dis-je! en répandent de leurs propres „ mains, eux qui devroient avoir en hor- „ reur son effusion & ne prêcher aux rois „ & aux peuples que la paix & l'humanité! „

En achevant ces mots, il saute à terre & délie la victime; les Druides étonnés restent immobiles, & malgré les cris de leur chef, qui leur ordonne de saisir le guerrier, ces lâches se dissipent à l'aspect du fer du héros, comme les nuages devant l'ouragan.

« Grand roi! dit le guerrier à Marcomir, „ en arrachant cette infortunée victime des „ mains de ses bourreaux, je n'ai fait que „ prévenir vos desirs & ceux de vos Che- „ valiers. Et vous, peuple généreux, qui „ annoncez par votre silence que vous ap- „ prouvez mon action, renoncez pour jamais „ à des sacrifices indignes d'une nation douce „ & humaine. „

Le roi, les nobles, le peuple applaudis-

sent, les Druides frémissent, le héros se retire & laisse Arthur sous la protection du roi. Arthur voit avec regret le départ du guerrier son libérateur; qu'il en auroit davantage, si le bandeau qui couvre encore son front ne l'empêchoit de reconnoître Albéris dans le généreux chevalier auquel il doit la vie!

Mais quoi! lecteur, déjà l'ennui vous presse;
Fermons le livre, & le verre à la main,
Buvons, trinquons, pour chasser la tristesse,
Notre récit se reprendra demain.

LIVRE SEPTIÈME.

Siècles heureux, où l'on vit sur leur lyre
Des Troubadours chanter les paladins,
De leur amour l'héroïque délire,
Et chez les Rois présider aux festins!
Ces Troubadours en faisoient tous les charmes,
Pour récompense on leur donnoit des armes,
Des vêtemens, de l'or & des coursiers:
La harpe en main, le front ceint de lauriers,
En vers heureux ils célébroient les belles,
Et rarement trouvoient-ils des cruelles....
Cède à mes vœux, charmant dieu des amours,
Et me ramène au tems des Troubadours.
Et vous, beautés, l'honneur de ma patrie
Et l'ornement de ce riche univers,
Belles à qui j'ai consacré ma vie,
Et dont toujours je porterai les fers;
En vrais héros de la chevalerie,
Si tant de fois j'ai défendu vos droits;
En Troubadour, tant de fois sur ma lyre,
Si j'ai chanté votre empire & vos lois;
Si plein du dieu qui m'embrâse & m'inspire

Je vous élève un temple en mes écrits,
Permettez-moi, dans mon tendre délire,
A vos genoux d'en reçevoir le prix !

Le roi des Gaules, Marcomir, après avoir tenu ses grands jours dans la forêt de Dreux, se retire avec sa cour dans sa capitale. Là, ce monarque entouré de ses paladins, de ses vassaux & d'un grand nombre de dames, tient cour plénière; on discute à loisir les moyens d'illustrer l'ordre de la chevalerie; là, l'on voit accourir de toute part les Troubadours, les jongleurs & les menestriers les plus fameux, qui par leurs vers, leurs contes & leurs chansons, font les plaisirs du monarque & l'ornement de sa cour.

Deux d'entr'eux, l'un Barde Calédonien, neveu d'Ossian, & descendu des montagnes glacées du nord de l'Ecosse, & l'autre Troubadour venu des rivages brûlans de la Méditerranée, se disputant le prix du chant & de la poësie, le Calédonien, après avoir préludé tristement sur sa harpe, raconte l'histoire suivante : —

LES AMIS RIVAUX. (*)

De deux amis, je veux conter l'histoire,
Je veux conter la mort de deux rivaux.
Parle pour moi, terre ouvre tes tombeaux
Et nous apprends leurs malheurs & leur gloire !

C'est tout couvert du sang de l'ennemi,
C'est en héros que le brave succombe.
Ciel ! quel trophée est gravé sur leur tombe !
Un double fer teint du sang d'un ami.

Oscar, Cathmor, vous étiez frères d'armes,
Votre amitié doubloit votre valeur,
Vous moissonniez ensemble au champ d'honneur,
L'amour rompit des nœuds si pleins de charmes.

Sous votre épée, on vit Harold périr,
Mais sur vos cœurs sa fille eut la victoire;
Chacun de vous l'aimoit comme la gloire,
Et prétendoit ou lui plaire ou mourir.

Le bel Oscar fut seul aimé de Laure,
Et pour Cathmor elle n'eut point d'amour :
Père de Laure ! Oscar t'ôta le jour,
Elle le sait, en gémit, & l'adore.

(*) Ce morceau est tiré d'Ossian.

« Ah! dit Cathmor, tu règnes sur son cœur,
» Toi seul Oscar, toi seul as su lui plaire,
» Verse mon sang, je ne suis plus ton frère,
» En m'immolant, deviens mon bienfaiteur. »

Il dit, se tait, attaque Oscar, s'enferre,
Et satisfait de terminer son sort,
Au même instant qu'il mesure la terre,
Ton sein, Oscar! reçoit aussi la mort.

Il expiroit lorsqu'accouroit sa Laure;
Elle frémit à cet aspect d'horreur,
Tire le fer de ce sein qu'elle adore,
Frappe le sien, chancelle, tombe & meurt.

De deux amis, telle est la fin tragique;
Ils ne sont plus. On lit sur leurs tombeaux
Ces mots, échos de la douleur publique.
« Pour être amis, ne soyez pas rivaux. »

A peine le Calédonien a-t-il fini sa lamentable romance que le Troubadour dissipe par la gaîeté de son prélude sur l'instrument favori de sa patrie, le galoubet, la tristesse répandue sur tous les visages, & commence la nouvelle suivante:

LE JALOUX PUNI. (*)

En Espagne étoit une belle
Femme d'un prince Arragonois,
Qui n'auroit soupiré pour elle ?
Jamais on ne vit tant d'attraits.
Gusmán réussit à lui plaire,
Près d'Elvire il fut sans rival ;
Au champ de Mars comme à Cythère,
Ce chevalier n'eut pas d'égal.

Vieux & jaloux jusqu'au délire,
Alphonse étoit l'époux d'Elvire,
Et traitoit Gusman de vassal :
Or, dès qu'un seigneur féodal
Lève l'étendard de la guerre,
Ses vassaux suivent sa bannière.
Cédant à ses soupçons jaloux,
Prétextant de vaines allarmes,
D'Elvire un jour le vieux époux,
Veut que Gusman prenne les armes
Et marche à sa suite aux combats.

Gusman doit braver le trépas
Loin de la beauté qu'il adore,

(*) Cette nouvelle est imitée du Troubadour Raymond Vidal.

Du devoir telles sont les lois :
L'amour parle plus haut encore,
Gusman n'écoute que sa voix.
D'un moribond jouant le rôle,
Il consulte un grave docteur,
Et sous ce prétexte frivole,
S'excuse auprès de son seigneur.

Dès que le jour vient à paroître,
Alphonse part avec fracas;
Mais à la nuit, notre vieux reitre,
Sans bruit retourne sur ses pas,
Vient en tapinois chez sa femme,
Contrefait la voix de l'amant,
Demande le prix de sa flamme,
Et croit la tromper finement.

La belle reconnoît son homme,
Elle crie à la trahison;
Et saisissant un gros bâton,
Elle lui fait maint horion;
Elle le frappe, elle l'assomme,
Et vous le laisse à demi-mort;
Puis, de sa chambre, Elvire sort;
Et tirant la porte sur elle,
Elle enferme son vieux jaloux,
Content, quoique roué de coups,
De voir sa moitié si fidelle.
Où va, croyez-vous, la donzelle?...
Chez Gusman l'amour la conduit.

Elle s'y rend à petit bruit ;
Et loin de s'y montrer cruelle,
Elle y met le tems à profit.

La belle quitte son asyle
Dès qu'elle voit poindre le jour ;
Et sortant des bras de l'amour,
Elle court ameuter la ville.
Armé de piques & de dards,
Le peuple accourt de toutes parts,
Mort ou vif veut avoir le traître
Qui souille le lit de son maître ;
Portes, clefs, serrures, verroux,
Tout cède & tombe sous ses coups ;
Alphonse alors se fait connoître ;
Il voit sa femme à ses genoux :

« Madame, dit-il, levez-vous ;
» Seul, j'ai commis une imprudence,
» Mais du moins mes transports jaloux
» M'ont bien prouvé votre innocence.
» Pardonnez cet injuste affront,
» De votre vertu sur son front
» Votre mari porte les marques,
» Et vous adorera toujours
» Jusqu'au tems fatal où les parques
» Couperont le fil de ses jours ».

« Monsieur, lui répond son épouse,
» Malgré vos absurdes transports,

„ Et malgré votre humeur jalouse,
„ Je veux bien oublier vos torts;
„ Mais n'oubliez jamais vous-même,
„ Que, quelqu'esprit qu'ait un jaloux,
„ Une femme, à l'objet qu'elle aime,
„ S'unit en dépit des verroux.
„ Ne luttez donc plus avec nous,
„ Monsieur, en fait de stratagême,
„ Et convenez, à mes genoux,
„ Malgré votre finesse extrême,
„ Que mon sexe est plus fin que vous. „

Le monarque enchanté du conte, quittant son manteau royal, en fait présent au Troubadour, tandis que la reine donne au Barde un superbe coursier & une brillante armure.

Marcomir, au milieu des festins, des bals, des carrousels qu'il donne chaque jour, se fait un honneur d'accorder l'hospitalité aux chevaliers attirés à sa cour par le desir de voir la belle Alzaïde. Logé dans le palais de Marcomir, présenté par lui à la reine & à la princesse sa fille, le léger Arthur voit dissiper son chagrin à l'aspect d'Alzaïde, fille de Marcomir & d'Eliane & sœur de son ami Marcoméris dont il ignore encore la naissance. Re-

venu des goûts passagers qui ont effleuré son cœur, Arthur amoureux d'Alzaïde, borne ses desirs à lui plaire. Il regrette son talisman; il est réduit à plaire à la princesse des Gaules par ses soins, par son amour, par sa constance.

Vous qui lisez les amoureux succès
De cet Arthur qui gâta la nature,
Ah! puissiez-vous retrouver sa ceinture!
Mais, comme lui, ne la perdez jamais.

Tandis qu'au milieu des fêtes & des plaisirs, le grand roi Marcomir tient cour plénière, la cour de Vindisilore est en proie au deuil & au chagrin.

On se rappelle la scène du balcon & les soupçons passagers qu'elle avoit fait naître dans le cœur du malheureux Albéris sur la foiblesse de son amante, foiblesse à laquelle il n'a pu croire, quoiqu'il en ait été témoin.

En effet, cette prétendue trahison n'étoit qu'un piège affreux tendu à l'amoureux Albéris & à la princesse son amante, par des rivaux jaloux, par Alaor & Ladamour, & par Arlan page de ce dernier. Arlan étoit aimé d'une

femme d'Astérie qu'à cause de sa ressemblance avec la jeune reine on appeloit reinette. Après le coucher de sa maîtresse, reinette par le conseil perfide d'Arlan, avoit mis les vêtemens d'Astérie & la fatale ceinture; mais elle n'avoit eu garde de parler, sa voix l'auroit trahie; elle étoit aussi aigre que celle d'Astérie étoit douce & mélodieuse, comment Albéris n'auroit-il pas été trompé par la ressemblance? Le singe & le perroquet de la princesse l'avoient bien été, quoiqu'ils fussent sur le balcon. Que dis-je! Asprandor & Adelinde, apostés près de-là par le perfide Alaor, avoient été trompés eux-mêmes, comme Albéris, par cette fatale ressemblance : mais au lieu que la vertu d'Astérie a triomphé de ses soupçons dans le cœur du loyal Albéris, plus crédules Asprandor & Adelinde étoient convaincus de la honte de la princesse,

Aussi, lorsqu'Alaor accusa devant toute la cour de Vindisilore la malheureuse Astérie d'avoir forfait à son honneur, le silence d'Asprandor, & les larmes d'Adelinde confirmèrent l'accusation d'Alaor, & aucun chevalier, selon l'antique usage qu'autorisoit la loi, n'osa

se présenter pour soutenir, par les armes, l'innocence de la princesse ; & combattre son accusateur.

En vain Ladamour, d'accord avec Alaor, fit-il semblant de relever le gant & d'accepter le défi, il ne put être reçu pour le défenseur d'Astérie, puisqu'il passoit pour l'objet de sa foiblesse.

Déjà l'infortunée princesse, après avoir langui dans un cachot en attendant le jour fatal, couverte d'un voile noir qui laissoit voir toute sa beauté, d'un voile sous lequel perçoit à la fois & la sérénité de l'innocence, & la honte de paroître en public comme coupable, soutenue par la fidelle Félicie, d'un pas lent & majestueux, avec une douleur courageuse, s'avançoit sur la place destinée au supplice, conduite par une horde de soldats féroces, vils exécuteurs d'un jugement injuste & barbare, & au milieu d'un peuple lâche & stupide qui l'œil morne entouroit, avec curiosité, l'échafaud pour voir sans doute si une princesse mourroit comme une autre femme. Déjà on lisoit sur un poteau :

Voici

Voici le jour horrible, épouvantable,
Le jour affreux où la fille des rois,
Sur l'échafaud, victime déplorable,
Va succomber sous le glaive des lois.

Déjà même le jour étoit sur son déclin, & le cruel Alaor ne voyant paroître aucun chevalier pour défendre Astérie, hâtoit le moment fatal.

Déjà trois fois l'air avoit retenti du bruit effrayant des trompettes, & trois fois le hérault avoit chanté la ballade suivante :

Fille des rois, jeune & belle Astérie,
A l'échafaud tu vas perdre la vie,
Si quelque preux, attendri par ton sort,
Ne te *recout* de cette horrible mort.

Se pourroit-il qu'une grande princesse,
Qu'une beauté, fille de tant de rois,
Sans défenseurs vit tomber sa jeunesse
A l'échafaud sous le glaive des lois ?
Nobles soutiens d'un sexe sans défense,
Volez guerriers, combattez en champ clos,
A l'échafaud arrachez l'innocence ;
Et vous serez mis au rang des héros.

Fille des rois, jeune & belle Astérie,
A l'échafaud tu vas perdre la vie,
Si quelque preux, attendri par ton sort,
Ne te *recout* de cette horrible mort.

Ah! si jamais la noire calomnie,
Qui dans les cours distille ses poisons,
Du grand Arthur eût attaqué la mie,
Et sur ses mœurs eût jeté des soupçons,
Que de guerriers, descendus dans l'arène,
Et demandant le combat en champ clos,
Auroient vengé leur jeune et belle reine,
L'auroient, vainqueurs, arrachée aux bourreaux.

Fille des rois, jeune & belle Astérie,
A l'échafaud tu vas perdre la vie,
Si quelque preux, attendri par ton sort,
Ne te *recout* de cette horrible mort.

Quoi! tout se tait! peuple pusillanime,
Qu'est devenu votre amour pour vos rois?
Votre courage eût sauvé la victime,
Mais à pleurer vous bornez vos exploits.
C'en est donc fait, & la belle Astérie
Va donc, ingrats, tomber aux échafauds
Comme un beau lys qu'on voit dans la prairie,
Au point du jour abattu par la faulx.

Déjà le malheureux Asprandor, obligé par la loi de donner le signal affreux du supplice, l'avoit fait, & la victime attachée au poteau fatal alloit être immolée, lorsqu'un grand bruit se fait tout-à-coup entendre sur la place; le peuple étonné se retourne, ouvre ses rangs épais, & l'on voit paroître un chevalier, visière baissée, couvert d'armes noires, sur lesquelles étoit encore étendu un crêpe funèbre. Ce chevalier étoit seul, sans écuyers, sans panache, sans écharpe, sans devise, dans un costume triste & lugubre, analogue à la cause qu'il venoit défendre.

L'inconnu ayant fait demander à la princesse la permission d'être son chevalier, & ayant reçu d'elle l'anneau, signe de son consentement, prend du champ, volte, court la lance en arrêt sur le perfide Alaor, qui méprise un ennemi qui ne veut pas se faire connoître, & cependant du premier coup de sa lance, l'inconnu perce Alaor d'outre en outre & le fait tomber de son cheval sans vie & sans mouvement aux pieds d'Asprandor & d'Astérie.

Aussitôt le peuple crédule & volage aussi aisément persuadé de l'innocence de la prin-

cesse par l'issue du combat, qu'il l'avoit été de son crime par l'accusation d'Alaor, porte en triomphe Astérie au palais d'Adelinde, où cette malheureuse mère se livroit au double désespoir de perdre sa fille, & de la voir périr sur un échafaud comme coupable.

Cependant le modeste & généreux chevalier, profitant de ce moment de trouble & de confusion, disparoît sans faire connoître son nom, & se dérobe à la reconnoissance de la princesse & de toute la cour de Vindisilore, tandis que Ladamour & son page Arlan, rassurés sur le secret de leur ruse infernale, par la mort subite de leur complice Alaor, s'empressent autour d'Asprandor, & le félicitent de l'issue du combat & de la justification d'Astérie.

Quel est donc ce chevalier inconnu, ce héros dont la valeur a puni le crime, a fait triompher l'innocence ?

Mon cher lecteur, vous le saurez un jour,
Mais aujourd'hui, contentez-vous d'apprendre
Que tout mortel, dont le cœur est né tendre,
A pour patron le dieu qu'on nomme amour.

LIVRE HUITIÈME

O Mes amis, que la métempsychose
Etoit un dogme aimable & séducteur !
Que les héros, par leur apothéose,
Des demi-dieux aient le triste bonheur ;
On les honore, & c'est bien quelque chose :
Mais dans la tombe, à quoi sert tant d'honneur ?
J'aime bien mieux qu'une métamorphose,
Sans me coucher sur la liste des morts,
Et sans m'ôter cette chère guenille
Dont je fais cas, & que l'on nomme corps,
Me change en pâtre, en moine, en femme, en fille,
En dindon même, oiseau de basse-cour,
Pourvu qu'en somme, heureuse volatille,
Je voie encor la lumière du jour.
Mais si l'auteur de ce plaisant systême,
Dans sa bonté, me laissoit, à moi-même,
L'honneur du choix de courir ou voler,
Chez les oiseaux, content de m'enrôler,
Des fiers lions, à la longue crinière,
J'envîrois peu les griffes & les dents :
Leur force est tout, elle en fait des tyrans,

Et les tyrans ont peu l'heur de me plaire.
Bien moins encor, sur les pas du serpent,
En longs replis, ramperois-je sous l'herbe;
Je ne suis point orgueilleux ni rampant,
Et je hais fort l'être vil & superbe:
Je n'ai d'ailleurs point encore oublié
Le tour affreux d'une certaine pomme
Avec laquelle on dit, d'un certain homme,
Que le serpent séduisit la moitié,
Dans certain lieu, bois ou jardin, n'importe,
Dont à leur nez on leur ferma la porte.
Je n'irois point, du cauteleux renard,
Fin quadrupède & rusé papelard,
Qui toujours feint & toujours se déguise,
Prendre la peau, j'aime trop la franchise.
Je prendrois bien la voix & les attraits
Du beau Phénix, d'immortelle mémoire,
Mais par malheur il n'exista jamais
Que dans la fable, & non point dans l'histoire.
Mais je voudrois du moins, à son défaut,
De ma Lesbie être l'heureux moineau;
Et béquetant cette beauté farouche,
Dans ses cheveux, voltigeant à loisir,
Avoir pour lit, au gré de mon desir,
Le jour son sein, la nuit.... la nuit sa couche.
Là, mollement étendu dans ses bras,
Dieux! je verrois...., que ne verrois-je pas!

Ainsi le moineau, compagnon fidèle de la tendre Astérie, cherche en vain par ses caresses multipliées à lui faire oublier l'absence du héros son amant. Quoiqu'Astérie ignore que ce soit Albéris qui ait été son défenseur contre le perfide Alaor, elle ne peut plus vivre loin de son amant; en vain une foule de chevaliers, vaincus par Albéris, mettent-ils chaque jour leurs armes aux pieds de la princesse; ces monumens de la gloire de son amant ne la dédommagent point de son absence : les jouissances de l'amour-propre valent-elles celles de l'amour ? Elle parcourt sans cesse les lieux qui le rappellent à son souvenir, elle se plaît sur-tout dans celui où il fut armé chevalier, & pour que ces beaux lieux soient un monument éternel de leur amour, elle y fait planter deux ormeaux, dont les branches entrelacées forment un berceau solitaire, mais dont les troncs sont séparés par un ruisseau, & l'on y lit l'inscription suivante : *Le penchant nous unit, le destin nous sépare.* C'est-là qu'elle passe tous les momens du jour qu'elle dérobe à la contrainte & à l'étiquette de la cour. Le soir

retirée dans son appartement & toute entière à ses pensées, elle verse des larmes sur l'absence du beau Troubadour, sur son départ subit & sur l'ignorance où elle est de sa naissance. Habile à faire parler la harpe, elle prend la sienne, elle exhale en ces mots sa douleur :

Viens, doux ami de la tendre Astérie,
Viens recevoir le prix de tes travaux !
Comment, sans toi, passer ma triste vie !
Ami, l'absence est le plus grand des maux.

Ils sont passés ces jours dignes d'envie,
Où, dans mes yeux, les tiens lisoient ton sort :
Ils sont passés : si tu ne veux ma mort,
Viens, doux ami de la tendre Astérie.

Ah ! ne cours plus, & par monts & par vaux ;
Assez d'exploits éternisent ta gloire,
Viens dans mes bras, ou plus douce victoire....
Viens recevoir le prix de tes travaux.

Te voir, t'aimer, fait ma plus douce envie ;
Je pense à toi tant que dure le jour :
Seule, la nuit, je rêve à mon amour,
Comment, sans toi, passer ma triste vie ?

Chacun me parle ici de tes travaux,
Aucun ne dit : « Ton doux ami s'avance. »
Ah ! pour deux cœurs qui sont d'intelligence,
Ami, l'absence est le plus grand des maux !

Viens, doux ami de la tendre Astérie,
Viens recevoir le prix de tes travaux !
Comment, sans toi, passer ma triste vie ?
Ami, l'absence est le plus grand des maux.

C'est ainsi que la tendre Astérie se plaignoit de la trop longue absence du beau Troubadour son amant : cependant, le bruit se répand sourdement à la cour de Vindisilore qu'Albéris jetté par la tempête sur les côtes de la Petite-Bretagne, a disputé la main d'Alcidiane & la couronne de l'Armorique. Ce bruit parvient aux oreilles d'Astérie, & dans son trouble, elle s'écrie :

Je suis trahie,
Une autre mie
A donc sa foi ;
Mais cette belle
L'aimera-t-elle
Autant que moi ?

De la figure,
Qu'elle ait le prix;
Ah! j'y souscris
Et sans murmure.
Mais qu'à son tour
L'enchanteresse
Au moins me laisse
Le prix d'amour!

Je suis trahie,
Une autre mie
A donc sa foi.
Mais cette belle
L'aimera-t-elle
Autant que moi?

Tandis que l'amour combattoit ainsi les soupçons jaloux dans le cœur d'Astérie: après avoir rempli du bruit de ses exploits la Gaule entière, Albéris entre dans une vallée vaste & fertile, dont l'aspect le saisit d'admiration; mais il est encore plus frappé de l'opulence qui règne parmi ses habitans. Ce ne sont que des cultivateurs ou des bergers; mais chacun d'eux à sa cabane, son pré, son champ, son

troupeau, un cheval pour porter à la ville voisine le superflu de ses denrées, & un chien fidèle, moins pour garder ses possessions que pour lui tenir compagnie dans ses courses & dans ses travaux. Là, chacun ne cultive que pour soi, celui qui recueille a semé, & la langue de ce peuple heureux & libre n'a pas même de mot pour exprimer la misère & la tyrannie. Là, le peuple choisit ses chefs, & le mérite, & non l'intrigue dirige son choix: là, il n'y a de maître que la loi, d'esclaves que ceux qui gouvernent, & ceux-ci ne reçoivent d'autre rétribution que l'honneur: là, l'on ne connoît point la mollesse, des lois sages proscrivent le faste des habits, des meubles, des festins, des palais, & le seul luxe des gens riches, c'est la bienfaisance. Au milieu de ce beau vallon est un lac, un fleuve y roule la majesté de ses ondes, & tel que l'or qui sort du creuset, pur & sans mêlange, le Rhône au sortir du Léman roule des ondes aussi pures que le crystal des montagnes voisines. Une colline borne ce beau lac: les bords du Léman sont couverts de cabanes de bergers, simples, mais propres, décorées avec goût,

& du haut desquelles on jouit de la vue la plus riche & la plus étendue. Des montagnes couvertes de neige aussi brillante que le diamant, lorsque le soleil darde ses rayons sur elle, terminent à l'orient ce superbe horison, tandis qu'on voit un torrent s'élancer avec fracas du haut des montagnes, & mêler au couchant ses eaux bourbeuses aux ondes limpides du fleuve épuré par le Léman. Dans la plaine qui s'étend entre le confluent & la colline, est une pélouze entourée de bancs de gason, qui forment une espèce de cirque, là sont les bergers & les bergères de ce canton fortuné, leur fraîcheur & leur beauté frappent Albéris : ce qui l'étonne sur-tout, c'est de voir conserver à ce peuple, dans un âge avancé, l'agilité, les forces & les graces de la jeunesse. Il demande la cause de ce phénomène à un vieillard vénérable, auprès duquel ce peuple, plein de respect pour les cheveux blancs, & d'égard pour les étrangers, a fait asseoir Albéris. « Tout ce que vous voyez ici de merveilleux, dit le vieillard à Albéris, est le fruit de l'éducation; notre jeunesse élevée en public par des maîtres habiles, offre

» l'image d'une République. Toutes les dis-
» tinctions de fortune & de rang sont con-
» fondues, & nos enfans dès le bas âge, for-
» ment ces liaisons qui ne finissent qu'avec
» la vie : l'exercice & la frugalité rendent
» leurs corps sains & robustes ; l'émulation,
» ce grand mobile des actions humaines, est
» l'ame de leurs succès ; pour l'exciter, un
» jour chaque année, ceux qui ont mérité
» des distinctions, vont en pompe les rece-
» voir aux yeux de la nation, des mains des
» pères de la patrie. »

Pourquoi, dit Albéris au vieillard, vois-je des drapeaux flotter au gré du vent dans la plaine ? Tout ici respire la paix, & quoique vos jeunes gens semblent nés pour la guerre, l'amour seul & les jeux paroissent les occuper aujourd'hui.

« Ces quatre drapeaux, dit le vieillard, réunissent tous nos jeunes bergers. Sous le blanc, vous voyez ceux qui n'ont pas encore atteint l'adolescence, ils sont vêtus de blanc, comme tous les autres bergers : symbole de leur âge, une guirlande de fleurs leur sert d'écharpe ; ils ne voient dans la victoire que

la gloire de vaincre. Vainqueurs, c'est leurs parens seuls qui les couronnent; ils ne sont point encore à l'âge où l'on palpite sous la main d'une amante, & l'imagination chez nous ne dévance jamais la nature. „

“ Ce drapeau rose couvre de son ombre ceux qui ont atteint l'adolescence : ils sont au printems de leurs jours; c'est le tems de la galanterie ; ce n'est pas encore celui de l'amour, leur guirlande est rose comme leur drapeau, comme leurs jours, comme leurs idées. Le vainqueur est couronné par la main d'une bergère à son choix; son cœur, ses yeux décident, sa bouche prononce, & le portrait de celle qu'il aime est le prix de sa victoire. „

“ Autour du drapeau bleu, se pressent ceux qui ont passé l'adolescence, jusqu'alors ils n'ont fait que semer, le tems de la récolte est venu : c'est la saison des plaisirs, c'est le tems de l'amour; leur guirlande est de myrtes & de lauriers, le vainqueur met ses palmes aux genoux de la beauté que son cœur a choisi, & l'amour précipite l'amante dans les bras de l'amant. Ce jour est celui de leur union, c'est le plus beau de leur vie. Ce

n'est point le portrait de son amante, c'est elle-même qui est le prix du vainqueur. „

« Les époux arborent le drapeau gris de lin. Voyez comme à la fraîcheur de la jeunesse, ils joignent la vigueur de l'âge mûr; ils portent une chaîne d'or en guise d'écharpe, leurs ames sont unies comme ces colombes sur leur drapeau, leur amour est aussi vif qu'au premier jour de leur hyménée. „

Ainsi parloit pendant les jeux le vieillard à Albéris, en vain lui propose-t-il de se mêler parmi les jeunes bergers, de prendre part à leurs jeux, & de disputer la victoire. En vain le peuple l'en presse :

« Non, non, répond Albéris au vieillard, „ votre âge ne vous permet pas d'être du „ nombre des combattans, & je ne veux pas „ me séparer de vous ; vos discours valent „ mieux que la gloire. „

« Et vous, peuple généreux, souffrez que „ je sois simple spectateur des jeux, & qu'un „ étranger né dans les cours des rois observe „ & admire en vous les loix & les mœurs „ d'un peuple libre. „

Bientôt le peuple proclame par ses cris le

vainqueur, il se met en marche ; le drapeau bleu flotte sur sa tête ; les trois autres drapeaux & tous les jeunes bergers le suivent. C'est des mains de sa bergère, c'est à ses genoux qu'il reçoit la couronne qu'elle lui pose sur la tête.

Aux jeux succède un repas national pris sous une feuillée, formée par d'antiques ormeaux, dont les branches entrelacées offrent l'heureux symbole de la réunion des cœurs ; là, les sénateurs confondus à table parmi les autres citoyens, offrent aux yeux des étrangers surpris, l'image d'un père adoré, assis au milieu de ses nombreux enfans ; là, le bonheur & la cordialité sont peints sur tous les visages ; la liberté, l'égalité régnent dans l'assemblée, le verre à la main l'on boit à la patrie, & l'on chante de mauvais vers qui paroissent excellens, parce que le cœur les a dictés.

La nuit venue, tout le peuple suit le vainqueur dans un sallon champêtre, élevé dans une isle que forme le Rhône en sortant du Léman. Ce sallon illuminé, ainsi que la foule innombrable de bateaux qui entourent l'isle, ramène

ramène la clarté du jour au milieu des ténèbres. Dans ce sallon les jeunes bergères se disputent le prix de la danse; celle qui l'a remporté obtient encore celui du chant, mariant sa voix à sa harpe, elle chante la romance suivante :

Ces lieux ont vu naître une belle,
Fille des rois de ce séjour;
Un guerrier soupira pour elle,
Il osa la prier d'amour:
En vain Léman est sans naissance,
Et Genève est du sang royal;
La fierté cède à la constance,
Tout rang en amour est égal.

Plus orgueilleux que la princesse,
Son père en vain lui dit ces mots:
« Ma fille, ennobli ta tendresse, —
» Mon père, j'adore un héros.
— » Il faut à tes pieds mettre un trône,
» Pour être digne de ton cœur. —
» C'est payer trop cher la couronne,
» Que la payer de mon bonheur ».

— « Une fille d'un rang vulgaire,
» De son cœur écoute la voix;

„ Mais le peuple en toi voit sa mère ;
„ Et l'héritière de ses rois. —
„ Quoi ! faut-il que je sois esclave,
„ Parce qu'un jour je dois régner ?
„ Léman est généreux & brave,
„ Genève veut le couronner „. —

« Ah ! c'en est trop, fille rebelle....
„ Soldats, qu'on la traine à la tour. „
Léman survient, il voit la belle
Qu'on mène vers l'affreux séjour. —
« Arrêtez, craignez ma colère,
— „ Cher Léman, retiens ton courroux,
„ J'obéis aux ordres d'un père,
„ Mais n'aurai que toi pour époux. „

Cependant un voisin perfide
Surprend l'orgueilleux Gondebaud : —
« Soldats ! prenez Léman pour guide,
„ De nos murs repoussez l'assaut :
„ Et toi Léman ! lorsque tes armes
„ Des frontières de mes états
„ Auront écarté les allarmes,
„ Tu verras ma fille en tes bras „.

Le même soir, quand la nuit sombre,
La nuit favorable à l'amour,

Couvre la terre de son ombre,
Léman vole au pied de la tour :
Le guerrier instruit la princesse
Du prix promis à sa valeur ;
A sa voix sa jeune maîtresse
Sent l'espoir renaître en son cœur.

Yvre d'amour, plein d'espérance,
Léman part & vole aux combats :
Tout fuit, tout cède à sa vaillance,
Devant lui marche le trépas :
Mais lorsqu'il vient couvert de gloire
Et des dépouilles des vaincus,
Le roi, pour prix de sa victoire,
Lui dit que sa fille n'est plus.

Léman ! cette fausse nouvelle
Te précipite dans les flots ;
Tu meurs, & d'un amant fidèle
Le nom reste encor à ces eaux :
Gondebaud, par sa perfidie,
Cause le trépas de Léman ;
Genève, Genève est en vie,
Et soupire après son amant.

Dans la tour, la belle enfermée,
Se croyoit rendue au bonheur ;

Et les yeux fixés sur l'armée,
Elle contemploit le vainqueur:
Quand victime de sa constance,
Le beau Léman vole à la mort,
Dans les flots Genève s'élance....
Le même instant finit leur sort.

De cette belle, dans cette isle,
On apperçoit encor la tour;
Près d'elle on bâtit une ville
En mémoire de leur amour.
Genève! à nos cœurs tu rappelles
De deux amans le sort affreux,
Comme eux, ami, soyons fidelles,
Mais sans être aussi malheureux.

En prononçant ces dernières paroles, la jeune fille regarde son amant, le peuple applaudit, les juges la couronnent; elle présente en rougissant le laurier à son amant, qui se jette à ses genoux, & évite à sa bouche un aveu: les deux couples vainqueurs se rendent au temple des dieux, & le peuple n'a qu'une voix pour demander au ciel leur bonheur.

Tels sont dans les jours de fêtes les jeux

& les plaisirs de ce peuple, le plus heureux, le plus libre des peuples, celui qui a le plus de respect pour les dieux & pour les mœurs, qui a l'amour le plus vif pour l'ordre, & pour la nature, & qui n'a d'autre défaut que d'être un peu trop avide de nouveautés.

Chaque bergère voyant Albéris, soupire de ce qu'il ne s'est point mis sur les rangs, & chaque berger s'applaudit de ne l'avoir pas eu pour rival. « Expliquez-moi de grace, dit Albéris au vieillard qui ne l'avoit point quitté, comment ce peuple est libre, après avoir eu jadis des rois. » — « Mon fils, dit le vieillard, » il est tard aujourd'hui, il faut que je me » retire; mais venez me voir demain & je » satisferai votre curiosité. Ma demeure n'est » pas loin d'ici, quand vous aurez marché » une heure, en suivant la direction du cou- » chant d'été, demandez l'hermitage du vieil- » lard de Ferney, & tout le monde vous » l'indiquera. »

Il faut savoir s'arrêter à propos,
Me dit tout bas le lecteur qui sommeille :
En vain, hélas! je fais la sourde oreille,
Je dors aussi, mes chants sont des pavots.

LIVRE NEUVIÈME.

J'ai célébré les murs qui m'ont vu naître,
Où l'homme est libre & jouit de ses droits;
Tandis qu'ailleurs on rampe aux pieds des rois,
Il fait les siens, n'a que la loi pour maître.
L'antique Rome a servi de berceau
A des brigands, nommés foudres de guerre;
A ma patrie, on doit Calvin, Rousseau,
Lecteur! laquelle a plus fait pour la terre? (*)
Bois de Ferney! je vous chante aujourd'hui,
Vous le séjour, la retraite d'un sage;
Fuyant les cours & leur superbe ennui,
Voltaire vint chanter sous votre ombrage.
A ses accords, comme à ceux d'Amphion,
J'ai vu ces lieux, qu'il choisit pour asyle,

(*) L'auteur n'a rien changé à l'éloge qu'il fait ici de Genève, malgré les excès commis en juillet 1794 parce qu'on aime sa patrie malgré ses défauts, comme ses amis malgré leurs torts.

Ces lieux déserts se transformer en ville;
Du fondateur elle porte le nom.
J'ai vu venir tous les grands de la terre,
Y rendre hommage au moderne Apollon,
Et chaque auteur accourir chez Voltaire,
Comme un dévôt vers le saint son patron.
Les potentats, que le monde révère,
Christiern, Gustave & la reine du Nord,
Bornoient tous trois leurs plaisirs à le lire;
Mais Frédéric le chanta sur sa lyre.
Ulysse seul pouvoit louer Nestor.
Tems à jamais présent à ma mémoire!
Mes yeux, Voltaire, ont entrevu ta gloire;
A tes côtés, dans les champs de Ferney,
Si j'ai passé le printems de ma vie,
Reçois ces vers, ces vers sont mon essai,
Protège-les, Ferney fut leur patrie.

Le lendemain, dès l'aube du jour, Albéris s'achemine vers la demeure du vieillard, elle ne ressembloit point à celle de ces hermites que la mysantropie, une dévotion mal-entendue, ou le desir de mettre à contribution la crédulité des hommes, font renoncer à la société de leurs semblables. Sa maison

n'étoit ni un palais, ni une chaumière, elle étoit propre, dans un joli site, au milieu d'une campagne saine & riante.

De hauts & vieux sapins, épargnés par le tems & par la coignée, & jettés comme au hasard au milieu de jeunes bosquets d'ormeaux, annonçoient le respect du maître de ces lieux pour l'âge & pour la nature, & des berceaux touffus indiquoient le séjour d'un philosophe aimant à méditer dans la solitude, tandis qu'un bois vaste & percé de nombreuses allées, offroit au promeneur des routes ombragées au milieu du jour.

Là, dans une isle formée par les sinuosités d'un ruisseau limpide, & couverte de peupliers, de saules pleureurs, d'ifs, de cyprès, & de toutes sortes d'arbres funèbres, s'élevoit un tombeau simple & majestueux, sur lequel étoient gravés ces mots :

Le tombeau d'un grand homme, à l'abri de l'envie,
Est le berceau de sa félicité,
Et le dernier jour de sa vie
Est le premier de l'immortalité.

C'est le tombeau du maître de ces lieux.

qui l'a élevé d'avance, afin de se familiariser avec l'idée de sa dernière heure, & de se préparer à la mort.

Le vieillard conduit Albéris sur une terrasse, d'où la vue s'étend au loin du côté de l'orient, plane sur ce lac argenté, auquel Léman donna son nom, & n'est terminée que par un rideau ceintré de montagnes élevées & verdoyantes, cultivées jusqu'à leur sommet, au milieu desquelles & dans le fond du tableau on apperçoit ces monceaux de glace éternelle, destinés par le Créateur à servir de glacière à l'univers. « Jeune étranger, lui dit le vieillard, » vous voyez d'ici l'Helvétie, elle est libre » comme Genève, après avoir été soumise à » des rois comme elle. A l'étonnement que » vous témoignez, je vous croirois né sur le » trône, car les rois ne pensent guères que » ces révolutions soient possibles : si j'ai » deviné votre secret, comptez sur ma discrétion, profitez de la leçon que le hasard » vous procure, & apprenez par l'exemple de » l'Helvétie, que la tyrannie conduit à la » liberté. »

Mais encore, dit Albéris, comment cette

révolution s'est-elle opérée ? " Le voici, répond le vieillard : le dernier souverain de l'Helvétie poussa le despotisme jusqu'au ridicule, il fit mettre son chapeau dans la place publique, & ordonna qu'on lui rendît les mêmes honneurs qu'à lui-même. Sur le refus que fit un de ses sujets de se soumettre à cet hommage, il fut condamné à mort, à moins que par une adresse inouïe, il n'abattît une pomme placée à la portée d'une flèche, sur la tête de son fils unique : le père sûr de son bras, tenta le coup & réussit. A qui destinois-tu cette seconde flèche, dit le tyran au père ? — A toi, si tu m'avois fais commettre un parricide. Cette réponse hardie servit de prélude aux projets généreux que forma ce père dans son ame ulcérée : bientôt le tyran n'est plus, & l'Helvétie est libre. „

Mon père, dit Albéris au vieillard, l'Helvétie n'offre-t-elle qu'un seul Etat ? Non, répond le solitaire, trop vaste pour ne former qu'une seule République, l'Helvétie est composée de plusieurs, unies entr'elles par une confédération générale ; les unes soumises à une administration paternelle, rappellent ces

familles patriarchales, où par leur sagesse & leurs vertus, les pères faisoient le bonheur de leurs enfans; les autres pareilles aux fourmillières où chaque individu s'occupe de la chose publique, sont des associations de frères où chacun gouverne l'Etat à son tour; mais dans toutes on lit à la tête de leur constitution ces mots: *Religion*, *mœurs*, *liberté*, pour prouver qu'il n'est point de constitution libre & durable sans religion & sans mœurs. Mais tous les magistrats portent ces mots gravés sur leur poitrine: *Propriété*, *sûreté*, *justice*, pour montrer que leur devoir est de rendre une justice impartiale, de procurer la sûreté personnelle & de maintenir les propriétés: mais on lit sur leurs drapeaux: *Union*, *indépendance.* Ennemi des nouveautés, l'Helvétien jouit en paix de son bonheur, & ne court point à la guerre civile dans l'espoir chimérique de perfectionner ses lois. Ami de la paix, jamais il ne descendit de ses montagnes pour envahir les possessions de ses voisins; mais il est invincible dans ses foyers, & les ossuaires élevés sur ses champs de bataille, semblent dire énergiquement aux peuples qui

menaceroient ses frontières : " voila le sort qui vous attend dans nos campagnes. „

" Comment, dit Albéris au vieillard, tandis que tous les courtisans d'un monarque cherchent à se supplanter, & ne sont contenus que par la présence de leur maître, tant de petits Etats qui n'ont point de centre commun, ont-ils conservé leur liberté ? „ — " Ils ont manqué de la perdre une fois par leur faute, dit le vieillard, je l'avoue à leur honte. „

La diète helvétique étoit assemblée pour recevoir deux nouveaux Etats dans la confédération, mais ce n'étoit plus une association de bergers unis pour la défense de leurs pâturages ; en entrant dans le monde politique, ils en avoient pris les passions ; l'avidité, l'ambition, la jalousie, des factions divisoient l'Helvétie, la ligue étoit prête à se rompre.

Non loin de la ville où se tenoit la diète, est un lieu que la nature a pris soin d'embellir, lieu sauvage, horrible pour le courtisan qui ne peut vivre avec lui-même, mais agreste & champêtre pour le solitaire. Là, un guerrier, après avoir quitté ses foyers dans sa jeunesse, pour chercher les hasards de la guerre,

blanchi dans les combats, finissoit ses jours dans la retraite. Là, sa vie se passoit dans la contemplation de la nature & de sa patrie. C'est-là qu'on venoit le consulter des pays d'alentour. Ce guerrier vénérable par son grand âge, par le souvenir de ses exploits, & de sa vie austère, ayant appris la dissolution prochaine du Corps Helvétique, part de son hermitage, arrive à la diète, & paroît tout-à-coup au milieu des députés assemblés sous un vaste portique. Sa tête ombragée de cheveux blancs, sa taille haute, sa démarche noble & majestueuse, sa réputation, sa vertu, les remplissent de respect pour lui; il s'assied & leur parle en ces termes:

« Le Dieu qui a béni vos armes & affranchi vos ancêtres, m'a fait connoître la vérité. » Ce ne sont point les nouveaux Etats qui » demandent à entrer dans la ligue que vous » devez craindre; mais la désunion du Corps » Helvétique, désunion causée par la perte » de ses mœurs. Rappellez donc parmi vous » les mœurs antiques qui vous ont rendu » respectables même à ceux qui n'ont pas » éprouvé la force de vos bras, ne craignez

» pas de multiplier les liens d'une confédé-
» ration, qui n'a pour but que la défense de
» la liberté. Recevez les deux nouveaux Etats
» dans la ligue. Restez unis, & faites - vous
» une loi de ne jamais conquérir les uns sur
» les autres ; c'est le seul moyen d'entretenir
» l'union parmi vous. »

Après avoir ainsi parlé, le solitaire se tut, l'assemblée lui applaudit par un murmure respectueux, l'union fut confirmée & les deux nouveaux Etats reçus dans la confédération.

Mon père, dit Albéris au vieillard, car le nom de fils que vous m'avez donné vous-même & vos leçons, m'enhardissent à vous appeller de ce nom : dites-moi pourquoi les campagnes de l'Helvétie, malgré l'aridité naturelle à un sol montueux, sont plus fertiles & mieux cultivées que les riches plaines de la Gaule. Dites-moi sur-tout pourquoi le cultivateur a l'air plus riche & plus content, pourquoi l'aisance règne dans son ménage & l'opulence sur sa personne, pourquoi il a plus d'enfans, & ces enfans sont plus sains, plus robustes, d'une stature plus élevée & d'une complexion plus forte que dans la Gaule? —

« Mon fils, pourquoi cet arbre qui s'étend en liberté dans ce verger, produit-il plus de branches & de fruits que celui qui adossé contre cette muraille, voit ses efforts arrêtés par elle ? Votre réponse à ma question servira de solution à la vôtre. Si vous devez régner, comme tout en vous l'annonce, souvenez-vous que la liberté est le mobile des grandes actions & de l'amour de la patrie; qu'il vaut mieux être le premier citoyen d'un petit Etat libre que le tyran d'un monde d'esclaves, & qu'il est plus sûr & plus flatteur de gouverner par la confiance, que par la crainte.»

Tel fut l'entretien du vieillard & d'Albéris. Albéris, après l'avoir quitté, se disoit, si je parviens au trône, voilà l'homme que j'appellerai auprès de moi, il me dira la vérité que mes courtisans me cacheront; mais quittera-t-il son hermitage, pour être premier esclave à ma cour ? Ah ! je n'aurai jamais d'esclaves, & l'aspect d'un peuple heureux & libre m'aura du moins appris que l'homme ressemble aux animaux sauvages qui dégénèrent dans les fers.

En sortant de la riche vallée qu'arrosent le

Rhône & le Léman, Albéris entre dans une autre plus étroite, mais aussi belle que la première, & qui, lorsque la canicule brûle la terre, sèche & jaunit les plantes de son souffle enflammé, offre aux yeux l'étonnant spectacle des glaces entremêlées à la verdure. On diroit que l'hiver & le printems qui régnent tour-à-tour sur le reste de la terre, ont uni leur empire dans cette vallée délicieuse pour le plaisir des voyageurs, que la curiosité de voir ce phénomène attire des bouts de l'univers. Un soir au fond de cette vallée, & près de la voûte de glaces, d'où s'échappe une rivière dont les ondes pures & limpides arrosent ce beau vallon, de cette voûte qui, frappée des rayons du soleil, ressemble au portail de diamans d'un palais de fée, Albéris au pied d'un arbre, rêve à la belle Astérie, les yeux fixés sur son portrait, lorsqu'un cortège nombreux paroît dans le lointain : à la tête est une dame voilée dont les riches vêtemens & le diadême annoncent une grande princesse : elle est montée sur une haquenée, douze écuyers & douze pages rangés sur deux files la suivent : au milieu d'eux sont douze damoiselles. La prin-

cesse arrive près d'Albéris. Deux écuyers descendent de leur monture & retiennent le palefroi de la princesse; elle descend, & se jettant aux genoux d'Albéris, qui veut en vain l'en empêcher: " Seigneur chevalier, lui dit-
„ elle en sanglottant, vous voyez à vos pieds
„ une malheureuse princesse, qui requiert un
„ don de vous: si vous êtes comme, on le dit,
„ le protecteur de la foiblesse & de l'inno-
„ cence, vous ne me refuserez pas la grace
„ que je vous demande. „ — " Je vous l'accorde, répond Albéris, honteux de voir une femme à ses pieds, je vous en donne ma parole de chevalier. „ En achevant ces mots, il lui présente la main & la relève. La princesse aussitôt saisit le portrait d'Astérie qu'Albéris tient encore, & lui dit: " Eh bien, seigneur chevalier, je vous demande ce portrait: " je l'ai promis, dit Albéris en soupirant, le voilà.„ La fausse princesse prend le portrait, remonte à cheval; puis, levant son voile, & se tournant vers le chevalier, & la foule de bergers que sa suite nombreuse & le desir de la connoître ont attiré dans ces lieux, elle leur dit je suis...

Mais quoi! lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à la troupe grossière
De ces bergers, qui, d'un air curieux,
Bouche béante, écoutent l'étrangère?
Ignorez-vous que le chantre fameux,
Du paladin, amoureux d'Angélique,
Toujours voltige & jamais ne se pique
De vous finir un conte commencé?
Suivons ses pas.... Mais, que dis-je? Insensé!
Je broncherois en marchant sur ses traces;
Voltaire seul peut imiter ses graces;
Revenons donc où je vous ai laissé!

“ Chevalier, dit la fausse princesse, reconnoissez Arlan, page de Ladamour. C'est par „ l'ordre d'Astérie que je vous enlève son „ portrait; elle s'est unie à mon maître; & si „ je ne vous en instruis qu'en partant, c'est „ que je redoutois votre courroux. „ En achevant ces mots, il pique des deux & laisse Albéris dans la douleur la plus profonde.

Il est bien dur, je l'avoue, à ma honte,
Dans les ennuis de laisser mon héros;
Mais j'ai sommeil, en vain je le surmonte,
Et comme vous j'ai besoin de repos.

LIVRE DIXIÈME.

POUR être heureux, dans cette courte vie,
Pour voir ses jours s'écouler sans langueur,
Il est très-sage, ainsi que vous, lecteur,
D'avoir maîtresse attrayante, accomplie.
Il est fort doux, le soir entre deux draps,
De la tenir, & de lui faire fête,
Et jusqu'au jour de rester dans ses bras.
J'approuve fort cette manière honnête,
Mon cher lecteur, d'égayer vos loisirs.
Mais comme enfin, de tout l'homme se lasse,
S'il ne sait pas varier ses plaisirs,
Et que le jour de la nuit prend la place,
Pour être heureux il me faut un ami,
Un ami sûr, qui partage mes peines.
J'en avois un : il est mort dans les chaînes.
Je ne puis plus être heureux qu'à demi.
A mes regrets, avant que je succombe,
Charmant auteur d'Estelle & de Numa,

Permets du moins, à celui qui t'aima,
De couronner de quelques fleurs ta tombe.
Seul, sans ami, dans ce grand désarroi,
En ces déserts, que le Léman arrose;
Mon Troubadour est plus heureux que moi.
Il a son chien : ... c'est encor quelque chose.

Azor voyant pleurer son maître, le caresse; Albéris le repousse sans le regarder, pour ne pas se distraire de ses ennuis; & le petit Azor qui craint que son chagrin ne soit à charge à son maître, va se cacher dans la forêt voisine. Le beau pénitent d'amour sortant de l'abattement où il étoit plongé, jette les yeux autour de lui, & ne voyant plus son fidèle brachet, s'écrie :

Un cœur sensible est un don bien funeste,
Un cœur sensible est un présent des dieux :
J'ai tout perdu.... le désespoir me reste,
L'homme est donc né pour être malheureux.

J'aime Astérie à l'égal de la gloire,
Je la croyois sensible à mon amour :
Je me trompois, un autre a la victoire,
Et ce rival est l'heureux Ladamour.

J'aimois Arthur; mais, par son inconstance,
Mes plus beaux jours sont livrés aux ennuis:
Son amitié doubloit mon existence.
Ingrat Arthur! je t'aime.... & tu me fuis.

J'aimois Azor, mais Azor me délaisse;
Las d'être libre, il va chercher des fers:
Tout m'abandonne, ami, brachet, maîtresse,
Je reste seul au sein de l'univers.

Il achève. Azor qui se tenoit blotti derrière un chêne, & qui n'osoit bouger, de peur que le bruit des feuilles sèches ne réveillât son maitre, le voit hors de ses rêveries, il accourt, & par ses caresses, il cherche à lui faire oublier ses malheurs. Albéris attendri, s'écrie:

Dans la nature, Azor seul m'est fidèle,
Mon cher Azor partage mes destins:
De ses pareils, Azor est le modèle,
Que ne peut-il en servir aux humains!

Cependant Arlan qui n'avoit dérobé le portrait que par les ordres de Ladamour, & pour faire croire à la belle Astérie qu'Albéris lui

étoit infidèle, Arlan arrive à Vindisilore. « Princesse, dit le traître en lui présentant son „ portrait, Albéris, époux de la belle Alci„ diane, héritière de l'Armorique, m'a chargé „ de vous rendre ce portrait. „ L'amante est comme l'avare, perd-elle de vue l'objet aimé, elle tremble, le soupçon le moins fondé, devient pour elle la certitude du malheur. Astérie appelle Félicie : « va, lui dit-elle, „ monte sur ton palefroi, vole sur les traces „ du perfide, & défends-lui de paroître devant „ moi. „ En vain Félicie veut-elle lui demander la raison de cet ordre cruel, un regard d'Astérie lui impose silence, elle part : après avoir traversé la mer & chevaulché dans les plaines des Gaules, elle rencontre le beau pénitent d'amour dans la vallée de douleur; le malheureux amant perd connoissance en recevant cet ordre funeste. Déjà Félicie s'est éloignée : Azor est seul auprès de son maître, effrayé de son immobilité, il jappe, tourne autour de lui pour le réveiller, le tire par son vêtement, par son armure, lui fait mille caresses, il sent Albéris déjà froid, il croit que son maître n'est plus, & le fidèle brachet en

proie à la douleur d'avoir perdu tout ce qu'il aime, se place sur le corps de son maître, fixe ses yeux sur les siens & expire.

Cependant le beau pénitent d'amour revient de son évanouissement, pousse un profond soupir, & dit : " Astérie! avez-vous pu me croire infidèle ? „ Il jette les yeux sur son cher Azor, il voit qu'il n'est plus : " qui m'aimera désormais ; s'écrie-t-il douloureusement? j'ai perdu le seul ami qui me restoit. „ Il lui creuse en pleurant une fosse avec son épée, dans le lieu même où sa fidélité lui coûta la vie; il couvre son corps de gazon, élève sur la fosse un autel à la fidélité, & y dessine un brachet, au-dessous duquel on lit :

Arrête-toi, passant, au pied de cet autel,
Où la tendre amitié, sous les regrets succombe :
Là, le fidèle Azor, par un destin cruel,
Crut suivre, & précéda son maître dans la tombe.

Albéris près de cet autel, construit une cabane en forme de tombeau, renonçant à la gloire, il quitte ses armes, & reprend le simple habit de Troubadour : Albâtre, le fidèle

Albâtre ne quitte point Albéris. Ce n'est plus ce coursier superbe à la crinière hérissée, au mors couvert d'écume, qui ne respiroit que pour les jeux & les combats; tranquille autour de la cabane, il paît humblement la prairie, & quoiqu'il n'ait d'autre entrave qui le retienne que son attachement pour son maître, il ne s'éloigne jamais de sa vue, prêt à voler au moindre signe de sa part. C'est dans ces lieux que le fidèle & malheureux Albéris veut terminer sa vie; là, chaque jour il répète ;

Plus ne verrai
Mon Astérie,
Plus n'entendrai
Sa voix chérie,
Plus je n'aurai
De douce amie,
Plus ne vivrai,
Que sert la vie
Sans une mie ?
Ah ! j'en mourrai !

Heureux rivage
Où j'abordai,

Où mon hommage
Lui présentai
Et l'adorai ;
Où son portrait
Fut mon partage,
Où lui jurai,
Tant doux servage,
Ne vous verrai.

C'est pour la vie,
Plus ne verrai
Mon Astérie,
Plus n'entendrai
Sa voix chérie,
Plus je n'aurai
De douce amie,
Plus ne vivrai,
Que sert la vie
Sans une mie ?
Ah ! j'en mourrai !

L'excès de sa douleur jette dans la démence le beau Troubadour, tantôt furieux il court les champs, poursuit, attaque les bêtes féroces, déracine les arbres ornés de son chiffre

& de celui d'Astérie, fait trembler tout devant lui, & rend la nature responsable de l'ordre barbare de l'objet qu'il aime. Tantôt sensible aux soins des bergers, qui touchés de son malheureux sort, cherchent à le distraire de ses ennuis, & à calmer sa fureur; il leur témoigne sa reconnoissance, & paroissant oublier ses chagrins, il prend part à leurs plaisirs & se mêle follement à leurs jeux; puis retombant dans la mélancolie, & tout entier à sa douleur, il passe les jours & les nuits sans prendre ni repos ni nourriture; étendu dans sa cabane & sur la place même qu'il occupoit quand il reçut l'ordre cruel de ne plus paroître devant Astérie; le regard sombre, les yeux ternes & tournés du côté par où il vit venir Félicie. Alors vainement les bergers cherchent à le tirer de sa profonde rêverie; loin de leur répondre, il ne voit, n'entend rien, & ne s'entretient qu'avec l'écho; dans sa folie il le prend pour un autre lui-même, amoureux, malheureux comme lui, & croit que l'écho partage ses chagrins, & se plaint d'Astérie. Bientôt son corps s'amaigrit, ses yeux s'enfoncent, son teint se flétrit, ses

joues se cavent : ce n'est plus cet Albéris, l'objet de l'étonnement d'un sexe & de l'admiration de l'autre, il périt. Tel un lys, l'ornement des jardins, élève sa tête au-dessus des autres fleurs, l'aquilon souffle, & ce lys battu par la tempête, n'offre plus qu'une tige desséchée & courbée par les autans.

Toujours en proie à la douleur que lui a causé l'inconstance de son amant, Astérie prend sa harpe, elle adresse ces paroles à celui qu'elle croit infidèle :

Quoi ! je ne pourrai plus te dire :
Mon doux ami, mon Albéris,
Une autre encor pour toi soupire ;
C'est une autre que tu chéris ;
Elle te tient sous son empire,
Et seule elle pourra te dire :
Mon doux ami, mon Albéris.

Amour, j'abjure ton empire,
J'abhorre à jamais Albéris,
Pour une autre Albéris soupire.
Autant je l'adorois jadis,
Autant d'horreur son nom m'inspire ;
Jamais on ne m'entendra dire :
Mon doux ami, mon Albéris.

Mais, si rentrant sous mon empire,
Tu m'aimois encore, Albéris;
Dieux! quel bonheur de me dédire,
D'oublier que tu me trahis;
Et dans un amoureux délire,
De pouvoir encor te redire:
Mon doux ami, mon Albéris.

C'est ainsi que tour-à-tour elle passe de de l'affliction à la fureur, de la fureur à l'amour. Les lieux où elle vit pour la première fois le beau Troubadour, celui où il fut armé chevalier, & où elle le choisit pour le sien, le berceau qu'elle y forma, n'est plus le but de ses promenades, il est l'objet de son aversion; elle fait dépouiller les ormeaux qui entrelaçoient leurs branches, & au lieu d'un berceau symbole d'union, on ne voit plus que deux troncs sans feuilles, sans rameaux & sans vie, qu'un torrent sépare. Dès que la nuit étend ses voiles sur la terre, cette amante jalouse prend des armes; la fureur lui donne des forces; elle monte sur une haquenée, & sans attendre le retour de Félicie, elle part, franchit les mers, ne respire que vengeance.

Cependant désespéré de la défense d'Astérie, le beau pénitent d'amour étoit toujours dans la démence, lorsqu'à la faveur de la nuit, il entend une voix qui ressemble à la voix d'Astérie, il prête l'oreille à ces paroles :

> C'est un perfide
> Qui me fuit, & que je chéris :
> Amour ! toi qui me sers de guide,
> Tu sais son nom, c'est.......

L'amante abusée va confier aux échos le nom de l'amant qui fait le malheur de sa vie, lorsqu'une troupe de bucherons arrive dans la forêt voisine, & la fait retentir de ses cris. Cet air qu'Albéris composa pour Astérie, & qu'il chanta devant sa fenêtre le jour qui précéda la course des bagues, cet air opère une révolution subite dans l'esprit d'Albéris, il recouvre la raison. A chaque parole Albéris a trouvé plus de ressemblance entre cette voix & celle d'Astérie. En vain repousse-t-il cette idée, elle le tourmente, l'agite ; & désolé qu'on ait interrompu la voix au moment où elle alloit éclaircir ses doutes, il saute sur Albâtre & parcourt la vallée.

L'aurore dissipant les ombres de la nuit, il entrevoit quelqu'un dormant sous un feuillage épais près d'un ruisseau, & lit sur l'écorce de l'un des myrtes qui forment ce bocage :

Myrthes touffus, consacrés à l'amour,
Ruisseau, témoin de ma douleur extrême,
A mon amant, dites tous deux un jour,
Que je le hais.... comme on hait quand on aime.

Frappé de ces vers, Albéris se flatte, espère, avance : il ne voit qu'un chevalier couvert d'armes jaunes. Il réveille l'écuyer pour savoir quel est ce guerrier dont l'air noble le prévient : " On l'appelle Albazar, dit l'écuyer „ en se frottant les yeux, il se rend à un „ tournoi que Marcomir, roi des Gaules, „ donne sous les murs de sa capitale. Alzaïde „ fille de Marcomir, est le prix du vain„ queur. „ En achevant ces mots l'écuyer se rendort. Le beau pénitent d'amour rentre dans la cabane qui doit lui servir de tombeau ; lorsqu'un enfant, tel qu'Adonis en bas âge, un carquois sur l'épaule, un arc, une flèche à la main, un bandeau sur les yeux,

paroît, lui ordonne de s'armer & de le suivre. Le héros obéit, monte sur Albâtre, suit l'aimable enfant. “ Où me conduis-tu, lui dit-il? „ — A la capitale des Gaules. — Ce mot remplit de joie le héros. “ Je veux, continue le guide, te servir d'écuyer au tournoi; je n'ai qu'un arc & des flèches; mais entre mes mains, ces foibles armes triomphent de l'univers. „

Il a raison, convenez-en, lecteurs,
A cet enfant, tout doit un nouvel être :
Ses traits perçans pénètrent tous les cœurs,
Et l'univers le reconnoît pour maître.

LIVRE ONZIÈME.

JOUTES, tournois, inventés par les preux,
Fils de l'adresse, images de la guerre,
Combats livrés sans dépeupler la terre,
Que ces plaisirs étoient de nobles jeux,
Et quel théâtre ils ouvroient au courage!
A l'art de Mars ils formoient nos ayeux,
Et des héros étoient l'apprentissage.
Le chevalier y montroit sa valeur,
Le Damoisel essayoit son adresse,
Et du tournoi vouloit avoir l'honneur,
Pour obtenir le cœur de sa maîtresse :
Triomphoit-il, ses généreux rivaux
S'empressoient tous à chanter sa victoire :
Recevoit-il le prix de ses travaux,
Sa modestie ajoutoit à sa gloire.
Voilà les jeux qui forment les héros,
Les Décius mourans pour leur patrie.
Ainsi les Grecs, aux plaines d'Olympie,

Se

Se préparoient à vaincre le grand roi ;
Et les Romains, qui donnèrent la loi
Des bords du Tage aux murs de Trébisonde,
Aux champs de Mars forgeoient les fers du monde.
Le roi David & l'Hector de carton,
Des jeux du cirque ont pris chez nous la place ;
L'antique arène est changée en sallon,
Et l'art honteux de tricher avec grace
Est aujourd'hui le plaisir du bon ton.
Que gagnons-nous à ces jeux sédentaires ?....
Des maux de nerfs inconnus de nos pères.

Au milieu d'une vaste forêt est un cirque formé par d'antiques platanes ; c'est le lieu du tournoi. Les routes qui conduisent au cirque, sont jonchées de fleurs & tapissées de verdure. Entouré d'un peuple immense, le roi est assis avec sa cour sur un amphithéâtre, couronné d'un arc de triomphe. En vain la magnificence & le goût ont présidé à la toilette des dames de la cour ; en vain même la nature les a-t-elle embellies de ses dons les plus rares, la princesse les éclipse toutes. Mais sa modestie lui fait pardonner sa beauté. Arthur & tous les autres amans de la prin-

tesse, sont à ses pieds. Tous ont l'aveu du monarque, Arthur seul a celui de son amante; son casque est orné d'une boucle de cheveux qu'Alzaïde portoit sur son sein, & qu'elle lui permit de couper.

Des chevaliers arrivent de toutes parts: Altamore est couvert d'une armure de feu; on lit sur son écu. " Rien ne peut l'éteindre. „ La belle Indatire dompta ce cœur rebelle à l'amour. L'amant de la jeune Alamire, Esclamar, offre un joug d'or sur son bouclier; ces mots y sont aussi: " pour toujours. „ Indavogare porte un soleil avec ces mots: " il brille & enrichit. „ L'armure d'un autre est noire; il pleure une nièce tendrement aimée: un squelette armé d'une faulx est sur ses armes : " La mort & non la victoire, „ est sa devise: cette devise est celle d'Asprandor oncle d'Astérie. On voit sur l'écu de Ladamour un cœur qui brûle, avec ces mots: " pour l'amour & pour la gloire. „ Douze pages le suivent : au milieu d'eux est Arlan. Omar porte sur ses armes un torrent qui renverse une digue, & pour devise: " rien ne lui résiste. „ Sur l'écu d'Olmonozor est un fleuve qui se fait un lit dans le roc;

au-dessous, “ tout cède à la constance. „ Un chevalier vient ensuite, il porte une aigle éployée sur son pavois; c'est la beauté d'Alcidiane que ce chevalier défend; cet amant, cet époux fidèle est Astramadan. Une chaîne sur laquelle un génie jette des fleurs, est son emblême. Ces mots “ l'amour embellit ce lien „ sont sa devise. Lindamore a sur son bouclier le nom d'Elixène, & pour devise : “ tous les cœurs le répètent. „ Aldopolassar un météore, avec ces mots : “ que je périsse, pourvu que je brille. „ Aldamas un aigle armé de foudres. On lit au-dessous : “ je porte la terreur & la mort. „ Ructal un coursier fougueux, & ce mot : “ indomptable. „ Araman un vaisseau qui entre à pleines voiles dans le port, & pour devise : “ tout le seconde. „

Un char superbe vient après, au milieu de ce char s'élève un trône, sur ce trône est un portrait qu'on prendroit pour celui d'une déesse, mais le nom d'Esclarmonde apprend au spectateur étonné que c'est celui d'une mortelle. A ses pieds sont ceux des beautés dont Oltradgiador a fait triompher Esclarmonde. Un amour armé de flèches soutient le

portrait, au bas duquel on lit : « tout cède à ses traits. » Après ce char il en paroît un plus magnifique encore, traîné par huit chevaux ornés de plumes, ce char porte les armes de Marcomir & des Gaules ; ce sont des fers de lance qu'on prendroit à leur forme & à leur couleur pour des fleurs de lys. Au-dessous on lit :

Ces fers de lance, emblêmes de valeur,
Changés en lys pour un peuple vainqueur,
A nos neveux feront un jour connoître
Que de beaux fruits de ces fleurs doivent naître.

L'étendard des Gaules flotte au haut du char. Au pied de cet étendard on voit sous un dais le portrait de l'amante d'Arthur, & ce portrait efface celui d'Esclarmonde.

Enfin paroît Athanaxare la visière haute. A son aspect, une clameur s'élève ; il a refusé dit-on l'hospitalité. Les juges du camp brisent ses armes, effacent le blason de sou écu, le font descendre de cheval, l'y font remonter la tête du côté de la croupe, & tenant la queue en guise de bride, dans cette posture

humiliante ils le chassent de la lice, & le peuple l'accable de huées.

A peine les chevaliers étrangers ont pris place, qu'un autre paroît dans la lice. A son aspect le peuple applaudit, les combattans tremblent, Alzaïde soupire. A ces traits, qui méconnoîtroit Arthur? Ebène fier du fardeau qu'il porte, foule l'arène, se ramasse, s'embellit sous la main qui le guide. Une housse bleue à franges d'or, contraste avec la couleur de son manteau, une armure azurée couvre le héros; elle eût orné tout autre, Arthur ajoute à sa beauté. Une colombe, symbole d'amour, sert de cimier à son casque, un panache le surmonte, flotte sur la tête du guerrier, & tel que ces gerbes d'eau qui embellissent les jardins, le panache retombe de tous côtés, son bouclier est à deux faces, on lit sur l'une: « amour & prouesse. » Sur l'autre « Alzaïde ou la mort. » Une lance est dans sa main, son épée brille à son côté, un baudrier la soutient; l'or, les perles, les pierreries y sont parsemées avec goût, & y tracent le chiffre des deux amans. Arthur s'approche du balcon de la princesse & la salue avec son

épée. Tous les yeux sont fixés sur lui, toutes les bouches le louent; tous les cœurs lui souhaitent la victoire & plus encore. . . . ils lui souhaitent Alzaïde.

Cent chevaliers couverts d'une armure azurée, montés sur des coursiers noirs comme Ebène, sont avec Arthur les tenans du tournoi. La plaine est couverte de tentes parées des devises des chevaliers, & surmontées de leurs bannières.

D'un air intrépide, Arthur se tourne vers ses rivaux, les appelle, les défie; alors au bruit des fanfares deux jeunes filles annoncent l'ouverture du tournoi, elles se placent d'abord au pied de l'amphithéâtre qu'occupent les dames, & leur chantent ces paroles:

On va commencer le tournois,
Belles, mettez-vous sous les armes;
Voyez à vos pieds tous ces rois,
On va commencer le tournois:
Soumettez leurs cœurs à vos lois,
A leurs yeux, étalez vos charmes:

On va commencer le tournois,
Belles, mettez-vous sous les armes !

Puis elles chantent aux Chevaliers :

Courez, volez au champ d'honneur,
Montrez une audace guerrière;
La lice s'ouvre à la valeur,
Courez, volez au champ d'honneur.
Voulez-vous obtenir le cœur
D'une beauté sauvage & fière,
Courez, volez au champ d'honneur,
Montrez une audace guerrière.

Enfin, s'adressant au peuple qui est debout derrière les barrières, & lui distribuant des fleurs & de lauriers destinés à couronner le vainqueur du tournoi :

Pour les rois & pour les vainqueurs,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles;
Les belles n'ont point de rigueurs
Pour les rois & pour les vainqueurs.
Couvrez de lauriers & de fleurs
Le vainqueur des preux & des belles,
Pour les rois & pour les vainqueurs,
Le tems & l'amour n'ont point d'aîles.

On voit ensuite douze mulets portant les lances pour le combat; ils secouent fièrement les grands panaches qui ombragent leurs têtes, & agitent leurs sonnettes à chaque pas. Les cors sonnent, les barrières s'ouvrent, les coursiers volent, & font en se jouant le tour de la plaine. Des ménestriers qui sont à la tête du cortège, chantent aux chevaliers la ballade suivante :

Servans d'amour ! adressez vos hommages
A la beauté qui vous tient sous sa loi ;
Que ses beaux yeux enflamment vos courages ;
Et vous vaincrez vos rivaux au tournoi.

Pour être preux, protéger l'innocence,
Forcer châteaux & vaincre chevaliers,
Dans les tournois, frapper grands coups de lance,
Au champ d'honneur se couvrir de lauriers,
Seroit trop peu, si plus douce victoire
Ne délassoit de tant d'exploits fameux,
Et si l'amour, heureux prix de la gloire,
Ne couronnoit les combats par les jeux.

Servans d'amour ! adressez vos hommages
A la beauté qui vous tient sous sa loi ;

Que ses beaux yeux enflamment vos courages,
Et vous vaincrez vos rivaux au tournoi.

La lance au poing, franchissez la barrière,
Faites bondir un superbe coursier;
D'un bras nerveux, jetez sur la poussière,
Cuissards, brassards, & cheval & guerrier:
Il faut encor, dans les fêtes nouvelles,
Qui, chaque jour, couronnent vos exploits,
Etre courtois, & tendre avec les belles,
Autant que brave & fier dans les tournois.

Servans d'amour! adressez vos hommages
A la beauté qui vous tient sous sa loi;
Que ses beaux yeux enflamment vos courages,
Et vous vaincrez vos rivaux au tournoi.

Beaux Damoisels, issus de haut parage,
Preux chevaliers, en qui l'on voit unis
La courtoisie & la grace au courage,
Force d'Alcide & beauté d'Adonis;
Dans le tournoi, si vous avez la gloire
De triompher de vos nombreux rivaux,
Dans un boudoir, plus touchante victoire,
Sera le prix de vos nobles travaux.

Servans d'amour ! adressez vos hommages
A la beauté qui vous tient sous sa loi ;
Que ses beaux yeux enflamment vos courages,
Et vous vaincrez vos rivaux au tournoi.

Au pied de l'amphithéâtre est un perron de marbre, Arthur & les tenans y placent le portrait d'Alzaïde, chaque assaillant y pose le portrait de sa dame. Pour être vainqueur des joutes, il faut désarçonner cinq chevaliers. Esclamar, Olmonozor, Altamore, d'autres encore désarçonnent un chevalier tenant : Asprandor, malgré son âge, fait vuider deux fois les étriers à son adversaire. Ladamour & Oltradgiador, plus jeunes, obtiennent une victoire de plus ; Astramadan plus adroit met à ses pieds quatre rivaux.

Arthur voit les succès des assaillans, il sort du milieu des tenans en caraccolant sur Ebène, s'avance jusqu'au milieu de la lice, & provoque à haute voix ses adversaires.

Le premier qui se présente c'est Oltradgiador, fier de sa triple victoire : Arthur n'est que foiblement ébranlé par la lance d'Oltradgiador & sans briser la sienne, il le jette sur la poussière.

Ladamour remplace Oltradgiador. Arthur qui connoît la passion de ce chevalier pour Astérie, suspend le portrait d'Astérie au milieu de son bouclier. Ladamour interdit n'ose se servir de sa lance, Arthur au passer enlève Ladamour d'un bras nerveux, & le tenant sur le cou du cheval, il volte & va le poser à côté d'Oltragiador, au pied de l'amphithéâtre.

Cette nouvelle manière de jouter n'en impose point à Ructal, qui sent que sa taille gigantesque & la masse énorme de son corps, opposeront une toute autre résistance au prince Arthur, que la taille déliée de Ladamour ; mais Arthur s'appercevant que Ructal, sans garder l'a-plomb de la selle, le corps panché, s'avance avec une impétuosité imprudente, présente obliquement son bouclier, la lance ne fait que glisser, & le géant va mesurer la terre. Arthur descend de cheval, & conduit Ructal auprès des deux chevaliers vaincus.

Asprandor lui succède : Arthur reconnoissant son oncle, détourne sa lance, reçoit sur son écu celle d'Asprandor, saute en croupe derrière lui, & lui serrant la main : " Cher

Asprandor, lui dit-il, c'est pour Alzaïde que votre Arthur vous fait prisonnier. „

Enfin paroît Astramadan. Arthur reçoit sa lance qui se brise jusqu'à la poignée, & feignant d'avoir manqué l'atteinte, il laisse tomber sa lance au passer entre les jambes du cheval d'Astramadan ; le coursier tombe, Arthur saute légérement à terre, présente la main au chevalier, le relève, & s'entend proclamer vainqueur.

La *Castille* succède aux joutes : on élève au milieu de l'arène un château, au sommet duquel on plante l'étendard des Gaules. On y met aussi le portrait d'Alzaïde. Arthur & les tenans du tournoi défendent le château. Astramadan à la tête des assaillans l'attaque ; mais en vain cherche-t-il à s'emparer du château, en vain veut-il substituer le portrait d'Alcidiane à celui d'Alzaïde, & la bannière de l'Armorique à l'étendard des Gaules. Forcé de renoncer à son entreprise, il cède une econde fois la victoire au prince Arthur.

Le *Pas-d'armes* qui remplace la castille, offre un nouvel espoir aux assaillans. Le pas-d'armes est un défilé formé par deux rochers au

centre de l'arène. Ce défilé est défendu comme le château par Arthur & par tous les tenans du tournoi. Les assaillans cherchent à le forcer, ayant à leur tête Astramadan, & dirigés comme dans l'attaque du château par Asprandor qui conduit l'attaque. Mais repoussés du défilé par la valeur d'Arthur, ils le proclament vainqueur pour la troisième fois.

On passe au *Combat-à-la-foule*. Les chevaliers divisés en deux troupes, tenans & assaillans, s'attaquent sur un large front au bruit des clairons & des trompettes. Arthur, après avoir fait plusieurs prisonniers, entouré lui-même, est sur le point d'être pris. Alzaïde! quel moment! votre cœur flotte entre la joie d'avoir entendu proclamer Arthur trois fois vainqueur, & la crainte de le voir succomber dans ce combat décisif; la crainte l'emporte, vos yeux se troublent, les forces vous manquent: mais le peuple criant victoire au chevalier bleu, vous tire de votre défaillance, & vos yeux qui se rouvrent à la lumière, voient votre amant à vos pieds, vous présenter les chevaliers assaillans qu'il a fait prisonniers. Vos mains tremblantes ceignent le front d'Arthur d'une

couronné de lauriers, & passent autour de son col cette chaine, prix de sa victoire, emblême de celle qu'il portera toujours.

Preux & valeureux Arthur, tu mets tes lauriers aux pieds de ta maîtresse, tu te vois couronné par la gloire & l'amour, un regard de ton amante t'a valu la victoire; l'idée que tu combattois devant elle & pour elle, t'a fait triompher de tes rivaux : rien n'est impossible au mortel qui combat avec l'amour & pour l'amour.

Quand couronné, par la beauté qu'il aime,
L'heureux Arthur, vainqueur de ses rivaux,
Sur ses lauriers va goûter le repos,
Allons, lecteur, nous reposer nous-même.

LIVRE DOUZIÈME.

O Toi qui fais, & poëte & héros,
Dieu que je sers, idole que j'encense,
Toi mon soutien, ma seule récompense,
Amour, amour, quitte pour moi Paphos;
Pour mes bosquets, laisse ceux d'Idalie,
A mes lecteurs, apporte ton bandeau,
Inspire-moi, toi l'ame de ma vie:
Amour! toujours à ton divin flambeau,
L'homme alluma le flambeau du génie!
Pour l'amour seul, toi qui paroissois né,
En témoignage aujourd'hui je t'appelle,
Toi qui, semblable à l'amant de Daphné,
Comme Apollon, courant après ta belle,
Comme Apollon, embrassas des lauriers.
Rome te vit monter au capitole;
Et t'élevant au rang de ses guerriers,
De tous les arts cette immortelle école,
Entre César, Emile & Scipion,

Rome, ô Pétrarque, inscrivit ton grand nom!
En vain tes chants peignent Laure cruelle,
Pour n'aimer point, ta Laure étoit trop belle,
Tu n'as voulu que tromper tes jaloux.
Ruisseau charmant, près de ton onde pure,
Combien de fois ont-ils, ainsi que vous,
Suivi tous deux, dans leurs ébats si doux,
Le doux penchant qu'inspire la nature?
Combien de fois?.... Ah! depuis ce beau jour,
Ce clair ruisseau, la source de Vaucluse,
Est la fontaine où l'on puise l'amour.
Pétrarque y prit sa maîtresse pour muse,
En vers heureux célébra ce séjour,
Idolâtra, chanta Vaucluse & Laure,
Apprit leurs noms aux échos d'alentour,
Et les échos les répètent encore.
Vers ce ruisseau, je veux aller un jour,
Accompagné de l'objet que j'adore,
Sacrifier aux autels de l'amour.

Arthur! Alzaïde! le sort de Pétrarque & de Laure sera le vôtre.

Déjà la trompette sonne pour annoncer la levée du tournoi; déjà du haut des balcons, les dames jettent des fleurs sur la tête d'Arthur,

thur, & l'on déploie sur sa tente l'étendard des Gaules ; déjà Arthur à la tête de ses rivaux fait le tour des lices, & les portraits des dames dont les chevaliers ont été vaincus, sont portés en triomphe à la suite de celui d'Alzaïde, lorsqu'on voit paroître un bel enfant, un bandeau est sur ses yeux ; une guirlande de roses est entrelacée dans sa blonde chevelure ; sur ses épaules est un arc, un carquois ; dans sa main est un flambeau, mais ce flambeau est éteint. Chacun admire ce bel enfant, chacun s'intéresse à lui, chacun s'étonne de le voir servir d'écuyer à un héros qui joint la fierté de Mars aux graces d'Adonis. Le corps du guerrier est couvert d'une armure blanche, symbole de son ame, couleur de l'innocence, couleur favorite d'Astérie. L'or, les pierreries décorent cette armure. Un phénix s'élève sur son casque, un panache blanc le surmonte ; & tel que ces arbrisseaux qui suivent l'impulsion de l'air, il cède mollement aux vents qui l'agitent. Ces plumes retombent de tous côtés, comme le dais qui couvre le trône d'un monarque. Sur son pavois le myrte s'unit au laurier, & la palme à la rose. Ces mots y

sont aussi : « Astérie & la gloire. » Mais un voile dérobe au spectateur curieux le nom de la beauté qne sert Albéris. Son palefroi est blanc comme son armure, une housse brodée en pierreries, ornée de franges de perles, pend jusqu'à terre. Fier de son harnois & du cavalier qu'il porte, Albâtre des pieds de devant ne touche pas terre, sa bouche est couverte d'écume, ses yeux étincellent, sa crinière se hérisse, ondoye comme la moisson agitée par les vents ; sa queue tantôt balaye la terre, tantôt s'élève jusques sur les épaules du guerrier.

Arthur reconnoît Albéris, il va s'élancer dans ses bras, lorsque le chevalier aux armes jaunes entre dans la lice. Sur son écu est un fruit de la plus belle apparence, & pour devise : « un ver le ronge. » Ce chevalier apperçoit Albéris, court à lui, la lance en arrêt ; Albéris baisse la sienne jusqu'à terre. Après avoir salué la roi, la reine, la princesse, les juges du camp, son adversaire, il volte & enfonçant ses éperons dans les flancs d'Albâtre, il le force à courir sur le chevalier aux armes jaunes. Tandis que celui-ci s'affermit sur ses

étriers pour résister au choc, l'autre abandonna les siens pour déployer sa vigueur. Les lances se brisent, les tronçons volent; les chevaliers restent immobiles comme deux tours battues en vain par l'orage.

Ils tirent leurs épées; un silence morne règne dans l'assemblée: le spectateur attentif, penché, retient son haleine, attend avec impatience l'issue du combat. La pâleur est sur tous les visages, la crainte glace tous les cœurs. Le chevalier aux armes jaunes porte un coup à Albéris; le coup tombe sur le bouclier, qu'il effleure à peine; mais le héros lève à deux mains flamboyante, la décharge sur le chevalier aux armes jaunes; le casque tombe; Albéris voit.... ciel! quel objet pour un amant! Astérie expirante!.... du moins il le croit ainsi: mais le coup n'a fait que l'étourdir; Albâtre a reconnu la belle Astérie, qui venoit tous les jours à Vindisilore lui donner à manger de sa propre main, & sautant à quartier, il a esquivé une partie du coup, & a sauvé la vie à la princesse.

Astérie revenue à elle-même & reconnoissant que son bras a trompé son courage,

court se jetter aux pieds de Marcomir. « Grand
„ roi ! lui dit-elle, protecteur de la foiblesse
„ & de l'innocence, vous voyez devant vous
„ une malheureuse princesse, une amante ou-
„ tragée qui implore le secours de votre bras,
„ pour la venger d'un chevalier félon & per-
„ fide. „ Marcomir lui accorde sa demande,
la relève avec bonté, la fait asseoir sur l'am-
phithéâtre entre la reine & la princesse des
Gaules ; puis il se couvre d'une armure, monte
sur un suberbe coursier, & après avoir salué
la belle Astérie, il court sur le chevalier aux
armes blanches : celui-ci désespéré d'avoir
perdu le cœur de son amante, ne veut plus
vivre : dans cette idée, il a confirmé par son
silence l'accusation d'Astérie, & lorsqu'il re-
connoît son père dans le chevalier de la prin-
cesse, ce fils tendre & recpectueux, loin de
se défendre, tombe aux genoux de Marco-
mir & les arrose de ses larmes. Cependant la
ceinture qui sert d'écharpe à Albéris, & le
nom d'Astérie découvert par le seul coup que
Marcomir ait porté au chevalier, apprend à
la princesse qu'elle est aimée. Que devient-
elle lorsqu'elle voit Albéris à ses genoux lui

présenter l'anneau, prix de sa victoire sur Alaor; elle ne se possède plus, elle s'élance du balcon, & se jette dans les bras de son amant. Albéris qui voit dans ses bras Astérie, honteuse des excès où sa jalousie l'a portée; voit dans ses excès la force de son amour, & l'excuse aisément.

Alors un Troubadour, témoin de l'ivresse avec laquelle Albéris a retrouvé son amante, s'écrie :

Ah ! le mortel qui, des maux de l'absence,
N'a point payé le tribut à l'amour,
Ne peut jamais goûter la jouissance
Des douces pleurs qu'on répand au retour.

Que je te plains, toi, qu'un ordre barbare
Vient arracher à l'objet de tes vœux !
De ta maîtresse, à peine on te sépare,
Et je te vois déjà suivre des yeux
L'heureux séjour d'une belle adorée,
Et le chemin qui conduit à ces lieux
Où tu laissas ton amante éplorée,
De ton départ accusant tous les dieux.
Le voyageur qui court sur cette route,

Est, à tes yeux, un fortuné rival;
Avec douleur, tu calcules sans doute
Tous les instans de ton exil fatal;
Dans les ennuis tu consumes ta vie,
Et tes regrets croissent à chaque pas;
Mais que ton sort sera digne d'envie!
Le jour heureux où tu la reverras!
Lorsque de loin tu pourras reconnoître
Son parc, son toit, le balcon, la fenêtre,
Où, l'ame émue, & le sein palpitant,
Les yeux fixés sur ton char qui s'avance,
Les bras ouverts, ta maîtresse t'attend:
De tes coursiers mesure la distance,
Hâte leurs pas, soupire après l'instant
Qui doit payer les rigueurs de l'absence.
Dieux! quel moment! il comble leurs désirs;
S'il duroit trop, ils en perdroient la vie:
De ses ennuis, l'ame à peine guérie,
Succomberoit dans le sein des plaisirs.

Ah! le mortel qui, des maux de l'absence,
N'a point payé le tribut à l'amour,
Ne peut goûter la douce jouissance
Des tendres pleurs qu'on répand au retour.

Alzaïde embrasse tendrement son frère, Arthur vole dans les bras de son ami; Albéris se jette aux pieds de Marcomir & d'Eliane: " Mon fils, dit Eliane en le relevant, c'est „ donc vous qui êtes cet Albéris, illustre par „ tant d'exploits. Ah! que de pleurs j'ai „ versé depuis le jour que l'amour joint à „ une loi sage & cruelle pour le cœur d'une „ mère, vous éloigna de nous; mais je vous „ retrouve & mes pleurs sont taris. „ — Marcomir adressant la parole à son fils: " Quittez, lui dit-il, le nom d'Albéris que vous „ avez rendu si fameux, reprenez celui de „ Marcoméris; je suis vieux, mon fils, régnez „ à votre tour sur cette nation généreuse, à „ qui j'ai donné quarante ans des lois, & „ n'oubliez jamais que le respect qu'on porte „ à la couronne, n'est qu'une suite des gran„ des obligations qu'elle impose. „ En achevant ces mots, Marcomir met sur la tête de son fils la couronne des Gaules; la garde du roi élève Marcoméris sur ses boucliers, & le peuple applaudit.

Le prince des Gaules, saisi de respect & de tendresse pour les auteurs de ses jours,

se prosterne à leurs pieds; puis, il se jette aux genoux d'Astérie: " Ce n'est plus Albé-
„ ris que vous voyez à vos pieds, lui dit-il,
„ c'est un mortel digne de vous par sa nais-
„ sance, le roi des Gaules, Marcoméris. „ —
" Non, dit Astérie éperdue de joie, c'est
„ Albéris que j'aimois, & que j'aimerai toute
„ ma vie. „ Cependant elle soupire : " Parlez,
„ lui dit Albéris, que manque-t-il à votre
„ bonheur? „ — " Hélas! lui dit-elle, vous
„ êtes au milieu des vôtres, & moi.... „ Elle n'a pas le tems d'achever. Elle apperçoit un char sur lequel est Adelinde & une autre femme : cette tendre mère désespérée du départ de sa fille a suivi de près ses traces. Arrivée à la cour d'Alcidiane, elle a engagé l'aimable reine de l'Armorique à la suivre. Astérie se jette aux pieds de sa mère, qui lui pardonne toutes les inquiétudes causées par son départ, & Alcidiane tombe dans les bras de la princesse, qui ne se rappelle qu'elle a été l'objet de son injuste jalousie, que pour lui accorder son amitié : Alcidiane passe des bras d'Astérie, dans ceux de son cher Astramadan.

C'est peu que le désespoir où est Ladamour

en voyant Albéris & Astérie réunis, les venge de sa perfidie, instruits de sa déloyauté, les chevaliers & les dames de la cour de Marcomir, rassemblés sur le gazon & formés en cour d'amour, jugent ce chevalier félon, & du haut de leur tribunal lui prononcent l'arrêt suivant;

Nous, juges, présidens & conseillers d'amour,
Et nous, jeunes beautés, l'ornement de sa cour,
Sur le gazon, en ce beau jour,
Convoqués, rassemblés, suivant l'antique usage;
Du haut d'un trône, orné de fleurs & de feuillage,
Disons & déclarons déloyal Ladamour,
Et du livre des preux le rayons sans retour,
Pour avoir, par sa perfidie,
Trompé son rival & sa mie.
Cet arrêt flétrissant, inscrit dans nos décrets,
Doit apprendre à tous nos sujets,
Qu'en un boudoir, comme au champ de la gloire,
Un preux, sans trahison, remporte la victoire.

Arlan, page de Ladamour, reconnoissant Albéris, se prosterne à ses genoux, ainsi qu'à ceux d'Astérie. Une femme est à ses côtés;

c'est la sienne, c'est reinette, d'autant plus coupable qu'elle abusa de la confiance d'Astérie, pour faire croire à Albéris sa maîtresse infidelle, & pour la perdre elle - même. Pardonnez-nous, s'écrient-ils tous deux, pardonnez-nous, quoique notre crime soit inexcusable, nous l'avons expié par les remords qui ont troublé notre union, & empoisonné chaque jour de notre vie. — Je vous pardonne de bon cœur, leur dit Astérie, instruite enfin par eux de cette trahison, dont elle ignoroit les auteurs. Je vous la pardonne, elle n'a servi qu'à ma gloire, mon amant ayant eu plus de confiance à ma vertu qu'au témoignage de ses yeux. Mais n'oubliez jamais, ajoute Albéris, que le crime porte avec lui sa punition, & que le remords du coupable est le vengeur de l'innocence outragée.

Quel plaisir le guerrier aux armes noires, le chevalier de la mort, le sensible Asprandor, l'oncle d'Astérie n'a-t-il point de retrouver une nièce qu'il crut perdue ! Il vole dans ses bras, & ne les quitte que pour passer dans ceux d'Arthur.

Tandis que Marcoméris est aux pieds d'As-

térie & qu'Asprandor partage leur joie, un nuage obscurcit le soleil. Il s'ouvre & laisse voir la fée protectrice d'Arthur. Morgane s'adressant à lui : " voilà ta ceinture, lui dit-elle, Alzaïde la portera désormais pour fixer ton cœur volage. " — " Ah! dit Arthur à la fée, je ne suis plus l'inconstant Nigaor, Alzaïde a pour toujours mon cœur : regardez-là Morgane, & jugez si je puis être infidèle. " — Adieu donc, tendres amans, dit Morgane. " — A ces mots elle s'envole dans son char, Marcomeris se retourne vers l'enfant qui lui servit d'écuyer : le bel enfant rallume aussitôt son flambeau, il s'envole & l'on reconnoît en lui le plus petit, mais le plus puissant des dieux, l'*amour*.

Arrêtons-nous, j'ai fourni ma carrière,
Pour quelque tems, il me faut enrayer;
Mais, c'est trop peu, la critique sévère,
Me dit tout bas : " il te faut dételer. "

FIN.

REMARQUES.

Marcomeris ou le beau Troubadour.

Les Troubadours ou Trouvères, ainsi nommés de trouver, inventer, fleurirent au douzième siècle, & sortirent de la Provence, d'où ils se répandirent bientôt dans le reste de la France & en Italie. C'est à eux à qui l'on doit d'avoir conservé quelques vestiges des beaux arts, dans les siècles de la barbarie; mais leur plus grande gloire est d'avoir fait naître le chantre de Laure, Pétrarque. Outre les Troubadours ou Trouvères, il y avoit des jongleurs ou menestriers, qui ne faisoient que chanter les vers composés par les Troubadours. Parmi ces Troubadours, on compte des princes & des rois, entr'autres ce malheureux Richard, surnommé Cœur-de-Lion pour sa bravoure, devenu prisonnier de l'empereur Henri VI & de Léopold, duc d'Autriche. A son retour de la Palestine, où il s'étoit croisé

avec Philippe-Auguste, & où il avoit eu une querelle avec Léopold, pour un drapeau de ce duc, arraché par Richard des murs de la ville d'Acre. Renfermé, à son retour, dans une tour obscure, il y auroit péri, peut-être, sans le zèle du jongleur ou menestrier Blondel qui, le cherchant par toute l'Allemagne, & apprenant qu'il y avoit un prisonnier de marque dans un château d'Autriche, y vole; & arrivé au pied de la tour, chante une romance de Richard. A peine a-t-il achevé le premier couplet, que Richard lui répond par le second, & se fait ainsi connoître. C'est dans cette tour que le brave & malheureux Richard composa le *sirvente* suivant :

« Prisonnier, je ne puis parler de mon sort,
» sans avoir la mort dans l'ame. Mais pour char-
» mer mes peines, je puis du moins faire une
» chanson. En vain ai-je des amis, quels secours
» en reçois-je? Ne doivent-ils pas rougir de
» me laisser, faute de rançon, près de deux
» ans dans les fers?

» Apprenez, vous tous mes barons, Anglois,
» Normands, Gascons, Poitevins, que je n'eus

» si misérable compagnon d'armes dont je ne » voulusse payer la délivrance. Je ne prétends » pas vous faire de reproche, mais je suis encore » prisonnier.

» Il est trop vrai qu'homme mort n'a ni amis ni » parens, puisque l'on me délaisse plutôt que » de payer ma rançon. Ah ! j'ai beau souffrir de » mes malheurs, je souffre encore plus de l'ingra- » titude de mes sujets. Quels reproches n'auront- » ils point à se faire, si je meurs dans cette » longue captivité !

» Mon chagrin, cependant, ne m'abat point. » Philippe-Auguste, je le sais, Philippe, mal- » gré ses sermens, porte le ravage dans mes » terres ; mais une chose me console, c'est que » je ne tarderai pas à briser mes chaînes.

» Troubadours, mes amis, Chail & Pensavin, » vous que j'ai tant aimés, & que j'aime tant » encore, dites & répétez dans vos chants, que » je n'ai point montré un cœur faux & perfide » à mes ennemis, & qu'ils se couvriront d'in- » famie s'ils m'attaquent & me font la guerre » tandis que je suis en prison.

» Adieu, comtesse que j'adore ; qu'amour veille

» sur vos belles destinées, & jette un regard de
» pitié sur le malheureux prisonnier Richard ! »

Pour donner une idée plus exacte des Troubadours, j'ajouterai à ce sirvente le récit d'une aventure arrivée au plus ancien de ces poëtes, à Guillaume IX, comte de Poitou & duc d'Aquitaine, né en 1071.

« En allant du Limousin dans l'Auvergne,
» Guillaume rencontre deux dames qui faisoient
» la même route, il les acoste ; & contrefaisant
» le muet, il leur adresse des sons bisarres &
» mal articulés, pour leur faire croire qu'il l'est
» effectivement. *Oh ! pour le coup*, dit l'une,
» *voici un homme à qui l'on pourroit se fier !*
» *l'occasion ne s'offre pas tous les jours : que n'en*
» *profitons-nous ? Il faudroit l'emmener au logis.*
» L'autre dame approuve & consent. Guillaume
» accepte la proposition par un signe. On arrive
» au gîte. Bon feu, bon souper. On fait bien
» manger le prétendu muet, & il boit à l'avenant.
» On le fait mettre au lit. Mais les dames avoient
» encore quelque inquiétude. *S'il n'étoit pas aussi*
» *muet qu'il semble, où en serions-nous ? Comment*
» *s'assurer de la vérité ?* Elles se regardoient en
rêvant.

» rêvant. Enfin, elles imaginent de prendre leur » chat, & de le glisser dans le lit du muet. » Le chat joue des griffes, le faux muet sou» tient cette épreuve en héros, & jette seu» lement quelques cris confus, propres à dis» siper leurs soupçons. Alors les dames concluent » qu'elles peuvent se fier à lui. »

Le poëte termine ce conte par un envoi, dans lequel il prie ces dames d'exterminer ce maudit chat.

Ajoutons à ces deux pièces une troisième d'un genre tout différent. C'est une chanson composée par Sordel, chevalier & Troubadour Mantouan, sur l'amour, sujet presque unique de tous les vers de ces poëtes.

« *Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils*, puis» qu'ils ne voient pas celle que je désire? En vain » la saison se renouvelle & la nature se pare » de fleurs. Je suis triste. Mais la reine des » grâces souhaite que j'oublie mes peines pour » chanter, elle m'y invite; je chanterai donc en » mourant d'amour. J'aime tant & de si bonne » foi! & cependant je vois si peu celle que » j'adore. » *Hélas! à quoi mes yeux me servent-ils?*

» Quelqu'amour qui me tourmente, je n'en » murmure point; car je meurs pour la plus » belle des dames. Je prends en bien tout le mal » que j'endure, pourvu qu'elle le sache & l'agrée, » pourvu que je puisse espérer en sa merci. » Quelqu'ennui qui m'accable, elle n'entendra » de moi, en mourant, aucune autre plainte que » de ne la pas voir. *Hélas! à quoi mes yeux me* » *servent-ils?*

» Pourquoi donc, ma douce amie, voudroit- » elle ma mort? Quand je ne serai plus, elle » reconnoîtra sa cruauté, & s'en repentira; pour » moi, j'aime mieux mourir que de vivre éloigné » d'elle. Il vaut cent fois mieux n'être plus, que » de végéter loin de ce qu'on aime. *Hélas! à* » *quoi mes yeux me servent-ils?* »

On peut juger par les trois pièces ci-dessus, & de la manière des Troubadours, & des mœurs de leur tems.

Le grand Alfred fut aimé pour lui-même.

Alfred, roi d'Angleterre, en 871, mérita le nom de *grand*, moins encore par ses victoires sur les Danois, qui avoient envahi son royaume, que par les lois sages qu'il donna à ses sujets, & la protection distinguée qu'il accorda aux lettres qu'il cultiva lui-même. C'est à lui que l'Angleterre doit l'institution des jurés. Son exactitude à punir les criminels, & à maintenir la police, fut telle, qu'on dit que, sous son règne, l'on pouvoit laisser, pendant des mois entiers, des colliers & autres bijoux d'or suspendus à des arbres sur les grandes routes, sans craindre de les voir enlever par des voleurs. Haller a chanté le grand Alfred dans un de ces mille & un romans héroïques, foibles imitations de l'inimitable Télémaque.

Les Calédoniens.

Reste pur & sans mélange des anciens Celtes, les habitans du Lokabir & des Hébrides, les

Calédoniens différoient, par leurs mœurs, de tous les autres peuples de la terre, & par leurs antiques vertus, rappeloient le souvenir des tems fabuleux de l'âge d'or.

Soumises au gouvernement patriarchal, les tribus calédoniennes n'étoient ni des associations de guerriers réunis pour faire des conquêtes, ni des confrairies de citoyens occupés du même métier, ni des hordes errantes, livrées à la piraterie ou au pillage : c'étoient des sociétés de parens obéissans au chef de la famille, sortis du même sang & portant le même nom que lui.

Le château du chef étoit, dans les jours de fêtes, le rendez-vous de tous les habitans de la tribu. En paix, ils étoient les compagnons de ses plaisirs, comme en guerre de ses travaux.

Ainsi le dernier d'entr'eux, loin de porter envie à la fortune de son chef, révéroit en lui son père, & le chef accordoit à tous, comme à ses propres enfans, sa protection fondée sur le double lien de la reconnoissance & de l'intérêt. Ainsi le Calédonien, de tout rang, joignoit la délicatesse des sentimens, qui n'est ailleurs que le partage des grands, à la vigueur du corps

qui semble être le lot exclusif du peuple. Ainsi ses mœurs offroient la politesse des cours, sans en avoir les vices, & la sensibilité du point d'honneur, sans donner dans ses travers.

Livrés par leur goût & par la nature, à la vie pastorale, ces montagnards ne cultivoient la terre que pour leurs besoins, & ne connoissoient ni le luxe de l'habitant des capitales, ni la stupidité du sauvage. Portés par leur vie champêtre aux plaisirs de la conversation, & à la contemplation de la nature, ils sentoient leur imagination exaltée par la grandeur des objets qui les entouroient, par l'aspect des mers, des lacs, des torrens, des cataractes, des forêts, des rochers, des montagnes de leur patrie, & leur esprit dont le tour naturellement romanesque étoit encore renforcé par les points de vue romantiques de leur pays, leur esprit, dis-je, loin de se traîner tristement comme celui du citadin dans les routes battues, concevoit des idées vastes & originales.

C'est peu que leurs troupeaux les nourrissent de leur lait, ils les couvroient aussi de leur laine. Chaque berger ne portoit d'autres vêtemens que

ceux tissus par sa bergère; & soit qu'ils ne connussent point encore l'art de la teinture, soit par reconnoissance pour le troupeau dont la toison les couvroit, habillés de la même couleur, & le berger & ses moutons portoient également les livrées de la nature.

De beaux vallons situés au bord des lacs & des rivières, étoient leur demeure. Là, chaque Calédonien autour de son toît champêtre, avoit son champ, son jardin, sa prairie, & aucun mur mitoyen, servant de pomme à la discorde, ne donnoit entrée aux procès dans sa maison, ni à la corruption dans sa famille.

Pour juges, ces heureux bergers avoient le chef de la tribu, pour lois, des mœurs, & pour médecin, la nature. L'été, vivans en plein air, le jour ils jouissoient du beau spectacle du soleil & de la campagne. La nuit, ils dormoient au milieu des montagnes & des forêts. L'hiver, ils chassoient ou pêchoient tant que l'astre du jour étoit sur l'horison; & dès qu'il le quittoit & faisoit place à la nuit sombre, rassemblés au coin du feu, les vieillards trompoient par des contes la lenteur des heures, tandis que la jeunesse dansoit au son du chalumeau.

Nés musiciens, tous les Calédoniens cultivoient cet heureux don de la nature, pour adoucir leurs mœurs & pour enflammer leur courage. Tendre &, plaintive leur musique vocale peignoit l'amour & l'amitié; l'instrumentale, vive & bruyante, invitoit à la danse & aux combats.

Amateurs de l'histoire & de la poësie, ils avoient, dans chaque famille, un historien & un barde, qui chantoient & racontoient les exploits de leurs aïeux, & les prouesses de leurs braves. Le chantre de Fingal, l'émule & non l'imitateur d'Homère, dont il ignoroit l'existence, Ossian, aveugle comme le chantre d'Achille, se distingua de tous les bardes Calédoniens, comme l'autre, de tous les rapsodes de la Grèce, en substituant dans ses poëmes la sublimité du génie & la délicatesse du goût, à la grossière simplicité des poëtes ses devanciers.

Le Calédonien s'estimoit sans dépriser les autres peuples; & s'il visitoit par curiosité les pays étrangers, il revenoit avec plus de plaisir encore dans sa patrie. Séparé du Continent par la mer, éloigné de la scène du monde & des intrigues des cours, dépourvu d'hôtelleries & de grandes

routes, le Calédonien ne craignoit pas qu'un essaim de coupables voyageurs altérassent la simplicité de ses mœurs, par l'exemple de leur faste, ou lui inspirassent, par intérêt, le goût d'une foule de jouissances nouvelles & difficiles à satisfaire : mais hospitalier par principes & par caractère, il recevoit sans embarras & sans cérémonie le petit nombre de sages qui venoient visiter sa patrie.

Joignant, comme tous les montagnards, les vertus publiques aux privées, les Calédoniens, par une suite naturelle de leurs institutions & de leur climat, aimoient la liberté & cultivoient les arts & les exercices qui enseignent à la défendre : braves & modestes, contens de peu, souffrans sans se plaindre, ils ne savoient faire une insulte ni la souffrir ; & comme ils vivoient sans remords, ils mouroient sans regrets pour leur patrie. Comme ils étoient tous parens, la tribu entière vengeoit l'insulte faite à l'un d'eux ; de-là leurs fréquentes guerres ; mais cette fréquence en adoucissoit la férocité. Aussi pansoient-ils, après le combat, les blessures de leurs prisonniers avant les leurs, & leur ennemi captif devenoit leur hôte & leur ami.

GENÈVE.

On sent assez que tout ce que je raconte ici sur la belle Genève & le valeureux Léman n'est qu'une fable.

Comme presque toutes les nations de l'Europe qui ont la ridicule prétention de descendre des héros de Troye, Genève se vante d'avoir eu pour fondateur Léman fils de Paris, qui après le fameux siège chanté par Homère, vint, dit-on, sur les rives du beau lac qui porte son nom, comme Enée & Anténor cherchèrent un asyle en d'autres climats, & sur une colline qui termine le Léman, non loin du confluent de l'Arve & du Rhône, bâtit une ville à laquelle il donna le nom de Genève à cause des genévriers qui abondoient sur ce côteau. Mais sans nous arrêter à cette origine fabuleuse qui n'est fondée sur aucun titre historique, nous dirons que Genève n'appartient à l'histoire qu'au tems de César. Cet illustre Romain qui mania la plume comme l'épée, est le premier historien qui fasse mention de Genève : il est vrai qu'il en parle dans ses commentaires comme d'une ville ancienne & puis-

sante, servant de place-d'armes à l'Empire. C'est-là qu'il vint lui-même pour s'opposer aux excursions des Helvétiens, qui vouloient entrer dans les Gaules par le pays des Allobroges. C'est-là qu'il reçut leurs ambassadeurs qui lui demandoient passage en promettant de respecter les provinces Romaines. C'est non loin de-là que ce grand homme, aussi bon négociateur que grand guerrier, tandis qu'il prenoit du tems pour délibérer sur leur demande, fit élever par son armée un retranchement de dix-neuf mille pas de longueur & de seize pas de hauteur, avec un fossé de même étendue qui joignoient le lac au mont du Wache vers l'extrêmité du Jura & défendoient le passage du Rhône. Ce rempart une fois construit, César leva le masque, rompit toute communication avec ce peuple barbare, qui n'ayant pu forcer ce passage, en chercha un chez les Séquanois ; mais César à la tête de quelques légions poursuivit & repoussa ces quatre cent mille Helvétiens, & de retour à Genève réédifia les ponts du Rhône, qu'il avoit coupés pour s'opposer au passage des Helvétiens, & bâtit une tour dans l'isle que forme ce fleuve pour en défendre désormais le passage.

Théâtre & témoin des grands exploits de César, Genève qui jouissoit des privilèges de colonie romaine, Genève resta fidelle aux successeurs du grand César, ainsi que diverses inscriptions en rendent encore aujourd'hui témoignage; & malgré le peu d'étendue de son territoire & de sa population, elle devint, graces à l'empire des lettres & des arts, une ville importante dans le systême de l'Europe, & qui, si elle ne mit pas un grand poids dans la balance générale, influa du moins puissamment sur l'opinion de ses habitans, tantôt rivalisant avec Rome par sa croyance, tantôt tenant en échec les forces de la maison de Saxoye, tantôt enfin propageant en Europe les idées politiques qui occupent aujourd'hui toutes les têtes.

CALVIN.

CALVIN, Chauvin ou Cauvin ne nâquit point à Genève, mais à Noyon en Picardie. Passant, en 1536, par Genève, pour se rendre à Bâle ou à Strasbourg, il fut retenu par le réformateur Farel, qui le connoissoit de réputation : il céda aux

instances de Farel; mais ayant refusé de se conformer à l'usage adopté par Berne pour la communion, & ayant prêché contre les magistrats, il fut banni par le sénat & le peuple, & se retira à Strasbourg. Rappelé en 1541, il se fixa dans Genève, où, par son savoir, ses vertus, peut-être aussi ses intrigues, il devint tout-puissant, & fut, jusqu'à sa mort, le vrai pape des réformés.

Genève lui doit le collège & ses *règlemens*, l'académie dont il fut un des principaux ornemens, les ordonnances ecclésiastiques, & le consistoire, tribunal de mœurs où il fit comparoître la femme du capitaine-général Perrin, & l'excommunia pour avoir dansé à une fête, ainsi que son frère, pour avoir joué un rôle de comédie; tribunal qui défendit les danses, les fêtes, les chansons, les plaisirs, & qui, pour établir son empire sur les esprits, vouloit métamorphoser Genève en un couvent, & tous ses habitans en moines.

Infatigable, Calvin prêchoit de deux jours l'un, donnoit des leçons de théologie, présidoit à la compagnie des ministres & au consistoire; & au

milieu de tant d'occupations, trouvoit encore le tems de composer de nombreux ouvrages, & de soutenir une immense correspondance sur des questions de controverse.

Petit, maigre, pâle, foible, maladif, la barbe longue & pointue, suivant l'usage de ce siècle; sobre, désintéressé, laborieux, austère dans ses mœurs, simple dans ses manières, l'esprit vif, la mémoire heureuse, doux dans la conversation, clair dans ses sermons, profond dans ses leçons de théologie, poli dans ses lettres, éloquent dans ses ouvrages, tel fut Calvin, qui, malgré ses nombreuses infirmités, poussa sa carrière jusqu'à l'âge de 55 ans. Il mourut en 1564, & fut enterré, comme il l'avoit ordonné par son testament, sans faste, sans monument, sans épitaphe, dans le cimetière commun. Mais la ville entière lui servit de cortège, & l'histoire le place à côté de Luther, dont il n'eut point le courage, mais qu'il surpassa en savoir & en éloquence.

Son cœur ne valoit pas son esprit : intolérant, vindicatif, orgueilleux, il fit une nouvelle scission dans l'église en se séparant de Luther par

amour-propre, comme Luther par esprit de vengeance s'étoit séparé du pontife Romain. Il abusa de son crédit pour traîner à l'échafaud Gruet, Perrin, Servet; Castalion & Bolsec furent exilés pour avoir contredit ses opinions; Gentilis & le conseiller Ameaux firent amende-honorable la torche à la main pour s'être élevés contre sa doctrine.

Si l'on veut connoître quel sentiment dicta ces persécutions à Calvin, qu'on lise ce qu'il écrivoit à un ami. « Ne faites faute de défaire » le pays de ces zélés faquins qui excitent le » peuple à se bander contre nous : pareils mons» tres doivent être étouffés, comme j'ai fait de » Michel Servet, Espagnol. » Et voilà l'homme qui commenta le livre de Sénèque sur la clémence !

Veut-on se faire une idée de la politesse de Calvin dans ses sermons, il y traita de chien & de goinfre ce Gruet qu'il fit ensuite monter à l'échafaud. Voilà comment le dévôt Calvin pardonnoit les injures ! Mais disons aussi, pour sa justification, que cette grossiéreté & cette intolérance étoient les vices de son siècle plus encore que les siens propres.

L'Ossuaire de Morat.

Ceci rappelle les guerres des Suisses & des Bourguignons : voici quelle en fut la cause. L'archiduc d'Autriche Sigismond forcé à conclure avec les Suisses une paix honteuse en 1468, au lieu de leur livrer, comme il s'y étoit engagé, le Brisgau, le comté de Ferrette, le Sundgau, l'Alsace & les quatre villes forestières, les abandonna en 1469 pour 100,000 florins au duc Charles de Bourgogne. Celui-ci envoya dans ces provinces Hagenbeck homme violent, dont les procédés furent si durs & si iniques, qu'il fut mis à mort juridiquement.

Cependant, Sigismond se repentant d'avoir engagé ses domaines, Louis XI, roi de France & ennemi du duc de Bourgogne, lui offrit de l'argent pour les racheter. Charles refusa de s'en désaisir. Ce fut alors que les villes vexées conclurent avec les Suisses *la grande & éternelle ligue des hautes Allemagnes* ; & Louis qui trouvoit dans Charles un rival puissant & un obstacle à ses projets, gagna les Suisses & les engagea à faire la guerre à Charles.

Charles passa le Jura près de Pignerol. 50,000

hommes formoient son armée. Il entra dans la baronnie de Grandson, qui appartenoit alors à la maison d'Orange, & défila entre Vaumarcu & Grandson. Là se donna la bataille. La valeur des Suisses, leur persévérance leur valut la victoire. Une terreur panique s'empara des Bourguignons, qui prirent la fuite. Les Suisses, qui manquoient de cavalerie, ne purent les poursuivre que jusqu'à Montagny; mais l'artillerie, le camp, les richesses des Bourguignons, tout tomba entre les mains des Suisses. L'honneur de cette journée fut dû à Diesbach & à d'Halwill qui avoient commandé en chef. Le duc dans son malheur reçut des secours de tout côté; il lui en vint de Milan, de Venise, le pape même lui envoya des soldats. Charles, renforcé par ces secours, mit le siége devant Morat que défendoit d'Affry. Ce fut sous les murs de cette ville que se livra la fameuse bataille qui en porte le nom. D'Halwill, vieux guerrier, qui avoit appris le grand art de la guerre en combattant contre les Hussites & contre le Sultan Mahomet II, commandoit l'avant-garde. René, duc de Lorraine, & 300 chevaliers étoient dans l'armée suisse. La victoire, en se déclarant encore pour eux,

mit

mit au désespoir le duc, qui se sauva à Morges. Dès cet instant, dit Philippe de Commines, Charles ne reprit plus sa raison. Les fuyards couvroient le Pays-de-Vaud; il en vint jusqu'à Genève, qui leur ferma ses portes, & qui précipita du haut des ponts du Rhône 200 Lombards, sujets de Charles, qui se trouvoient dans ses murs. Les Suisses élevèrent sur le champ de bataille de Morat une chapelle remplie des os des Bourguignons & y gravèrent cette inscription modeste & sublime :

Carolus hoc sui monumentum reliquit.

Il n'est presque point d'année où l'on ne trouve encore quelques armes des Bourguignons au fond du lac de Morat : l'on a trouvé même un squelette dans le creux d'un arbre, qui est sans doute celui d'un fuyard qui, pour se dérober à la poursuite de l'ennemi, se cacha dans un arbre creux, dont il ne put sortir ensuite.

Le dernier Souverain de l'Helvétie.

Albert, empereur & duc d'Autriche, étoit protecteur & non souverain de l'Helvétie; mais un roman n'est pas une histoire.

Lorsqu'Albert fut sur le trône de l'Empire, les Suisses lui envoyèrent demander la confirmation de leurs franchises; Albert, pour toute réponse, leur fit proposer de se mettre sous la protection de sa maison plutôt que sous celle de l'Empire. Ils répondirent qu'ils auroient toujours du respect & de l'amitié pour la maison d'Habsbourg, mais qu'ils demeureroient fidèles à l'Empire. Je vous écouterai donc, leur dit Albert, comme vous m'avez écouté, & refusant de confirmer leurs privilèges, il envoya deux préfets en Suisse, non plus comme autrefois, pour juger les crimes & veiller aux franchises, mais pour vexer les Suisses, les révolter & les punir. Ces deux hommes, Gessler & Landemberg, renchérissent sur leurs ordres, rien n'est respecté par eux; mais cet état de contrainte & de violence n'étoit pas fait pour durer long-tems.

Il est un pré solitaire sur les bords du lac de Lucerne; c'est là que trois hommes libres, avec trente de leurs amis, jurèrent dans le silence de la nuit *de résister à la tyrannie de l'Autriche & de rester constamment fidèles au St. Empire romain, de remplir leurs devoirs même envers leurs ennemis; de*

payer, comme ils l'avoient toujours fait, ce qu'ils devoient aux couvens, aux seigneurs & à tous ceux à qui ils devoient des redevances.

Bientôt l'un des préfets est conduit hors des limites du pays, l'autre est tué par Guillaume Tell (1er. Janvier 1308). Les châteaux qu'occupoient les Autrichiens sont détruits; mais on leur donna des dédommagemens dont ils furent contens ; car alors, ni depuis, la maison d'Autriche n'a point prétendu que les trois cantons qui ont servi de berceau à la confédération helvétique leur appartinssent.

L'assassinat d'Albert par son neveu Jean de Souabe, arrivé peu après, fit différer la vengeance. Envain le parti des meurtriers d'Albert, puissant dans les environs des trois cantons, & redoutable s'il en eût été appuyé, fit représenter aux Suisses la nécessité de s'allier ensemble, pour repousser en commun une vengeance commune. Les Suisses refusèrent une alliance utile, mais honteuse.

Le fils d'Albert, Léopold, ce rival des empereurs, ne fut point touché de tant de vertus. Il assembla à Bade ses chevaliers, sa noblesse, ses

lances, son infanterie, une armée de ving mille hommes, pour aller conquérir trois petits pays, dont la population atteignoit à peine alors au tiers du pays de Vaud. Le comte de Toggenbourg, ami des Suisses, supplia l'empereur de lui permettre de prévenir la perte de ces braves gens, & de leur aller représenter leur ruine inévitable. Il alla les prier d'appaiser par une prompte soumission la colère de Léopold. Les Suisses lui répondirent: *Comte, ce que vous nous dites est à bonne intention, car vous êtes notre ami; mais nous n'avons fait de mal à personne, & si le duc nous nous attaque, nous combattrons avec l'aide de Dieu.*

Aux bords du lac Ægueri, sur les limites de Zwitz & de Zug, est une route étroite que prend Léopold avec son armée. Celle des Helvétiens n'étoit que de mille trois cent cinquante hommes; mais cinquante exilés de Zwitz, maîtres d'un poste élevé, achetèrent leur pardon, & donnèrent aux Suisses la victoire par des prodiges d'héroïsme. Léopold parvenu à Morgarten, la bataille se livra, les cinquante exilés du haut de leur poste faisant rouler des rochers sur l'armée ennemie, commencèrent la déroute, bientôt

chaque Autrichien chercha son salut dans la fuite, & Léopold à demi-mort de frayeur, pâle & défiguré s'enfuit à Winterthur, ainsi que l'affirme dans ses chroniques Jean de Winterthur témoin oculaire. Les Suisses ne firent aucune conquête; mais restèrent fièrement dans le repos du lion sans sortir de leur foyers. Trois ans après, la paix se fit. Les vainqueurs restèrent ce qu'ils avoient été avant la victoire, & les revenus même des fiefs de la maison d'Autriche, ceux que les seigneurs & les couvens avoient dans leur pays leur furent conservés. Depuis lors, l'Autriche a renoncé à tous ses droits sur la Suisse, soit dans l'union héréditaire de 1476, soit en 1648, par le traité de Westphalie, où les Suisses furent déclarés indépendans & détachés de l'Empire.

Ainsi, au commencement des monumens historiques, une confédération pour la liberté s'est formée dans les montagnes de l'Helvétie. Les peuplades qui la formèrent la maintinrent contre de puissans ennemis, la fortifièrent par des associations, l'aggrandirent par des conquêtes. La force de son principe la fit triompher des révolutions des Etats & des passions. La fierté espa-

gnole, la liberté des Francs, les climats heureux de l'antique Italie, la valeur germanique, les puissantes nations Esclavonnes, & l'indomptable Nord ont peu-à-peu succombé au pouvoir arbitraire. Nous vivons dans notre antique liberté; les lois d'un seul, le despotisme militaire, & le nom même des impôts nous sont inconnus. Nos gouvernemens n'ont de puissance que par l'amour du peuple, & celui-ci ne s'acquiert que par les vertus & les mœurs de ceux qui le gouvernent. Nous sommes environnés des nations de l'Europe les plus redoutables; notre pays est le rempart & la clef de l'Italie, de la France & de l'Autriche; il contient de vaillans soldats, on s'imagine qu'il est bon: mais si les oppresseurs du genre humain l'attaquoient, peut-être y trouveroient-ils un Léonidas & des Thermopyles.

Plut à Dieu que nous conservassions les mœurs & les vertus de nos ancêtres, ces vertus, la source de la liberté helvétique, ces vertus qui ont été son gardien, & dont l'abandon causera tôt ou tard sa perte. Plût à Dieu que les Suisses comparant leur gouvernement à celui de toutes

les autres nations de la terre, sentissent tout leur bonheur.

O fortunatos nimium sua si bona norint.

FERNEY.

FERNEY, séjour de Voltaire, a pris & conservé, en mémoire de lui, le nom de Ferney-Voltaire. Lorsqu'on y bâtit un théâtre, les habitans de Ferney firent peindre sur le rideau, par allégorie à Voltaire, un soleil avec ces mots pour devise : *Lucet & ditat*, (il brille & enrichit). Sous le ministère de Turgot, Voltaire obtint que les bureaux des fermes fussent portés au-delà des limites de la province de Gex, dans les gorges des Alpes, barrière naturelle de la France, du côté de Genève, & devint ainsi le bienfaiteur de la province où il avoit fixé son domicile.

Chacun connoît l'anecdote des ambassadeurs envoyés à Ferney par l'impératrice de Russie, & qui repartirent pour Pétersbourg, après avoir remis à Voltaire les lettres de créance & les présens de Catherine, entre lesquels étoit le projet de lois qu'elle alloit donner à ses peuples : mais ce

qui est moins connu, c'est qu'après la mort de ce grand homme, son secrétaire fut appelé par l'impératrice à Pétersbourg; il y rangea la *bibliothèque* de Voltaire dans le même ordre où elle étoit à Ferney. Quand cela fut fait, Catherine s'y rendit; elle fit, en entrant, une profonde révérence au buste du philosophe, & dit : « Voilà » celui à qui je dois tout ce que je sais & tout » ce que je suis ».

Le roi de Prusse envoya à Voltaire, à Ferney, un superbe service de porcelaine, avec le buste du philosophe, au pied duquel il mit, *viro immortali*, (à l'homme immortel). Des étrangers à qui Voltaire le montroit, alloient faire chorus, avec Frédéric, sur les louanges de Voltaire, lorque celui-ci les interrompant, leur dit : « Et voilà la devise de celui qui l'envoie ». Chacun connoît l'arrestation de Voltaire & de sa *nièce*, madame Denys, à Francfort, par le résident prussien Freytag, sur l'ordre du roi de *Prusse*, & sous prétexte de revendiquer un livre de poësies de Frédéric, que Voltaire n'avoit pas. Mais ce qu'on sait moins, c'est que Voltaire, oubliant tout ce qu'il y avoit de personnel pour lui dans cet

outrage, désiroit seulement que Frédéric lui écrivît un mot honnête sur le compte de madame Denys, & qu'il ne put jamais l'obtenir. Aussi, dans les derniers jours de sa vie, disoit-il, dans un moment d'humeur, à quelqu'un de qui je le tiens : « Mon ami, j'ai beau avoir à me plaindre » d'elle, il ne faut jamais briser l'idole auquel » on a sacrifié, & d'ailleurs je dois toujours » me rappeler ce qu'elle a souffert pour moi à » Francfort ».

Voltaire fut bienfaisant toute sa vie, mais Ferney fut sur-tout le théâtre de sa bienfaisance. C'est-là qu'il adopta & maria la petite nièce du grand Corneille, à qui il procura, pour dot, quatre-vingt mille livres par son commentaire sur Corneille. Il ne s'en tint pas-là; & un jour qu'il étoit allé la visiter pendant ses couches, il laissa, dans son buffet, un grand vase d'argent, avec un billet de douze mille livres dedans. Voltaire étoit non-seulement généreux, il avoit encore l'art de donner. Son ami Thiriot, qui n'étoit pas riche, étant venu le voir à Ferney, trouva, à son retour à Paris, un rouleau de cinquante louis dans sa malle. On sait que Voltaire offrit quinze mille

livres à Lekain, pour le dissuader de quitter son métier d'orfèvre, pour prendre celui de comédien. C'est pendant son séjour à Ferney, que Voltaire devint sur-tout le protecteur de tous les opprimés. C'est-là qu'il donna retraite à M. Delisle, poursuivi pour la Philosophie de la Nature. C'est de-là qu'il défendit Marmontel, inquiété pour Belisaire; l'amiral Bing, injustement pendu, pour trahison, à la vergue de son vaisseau; le comte de Morangiés, poursuivi par des usuriers. Il fit réhabiliter la mémoire des Syrvens, des Calas, des Martin & de Montbailly; sauva de l'échafaud la femme de ce dernier; éleva fortement la voix pour Lally, pour Labarre, & pour les serfs du Jura. Il donna mille écus à un laboureur injustement dépouillé, & qui ne lui demandoit que la révision de son procès, & sauva enfin de la rapacité des Jésuites, le patrimoine de six orphelins, en payant lui-même tous leurs créanciers.

Jusqu'à la fin de sa carrière, sa conversation fut pleine des plus plaisantes saillies. Voltaire voulant faire sentir à un comédien qui jouoit une pièce de Racine qu'il débitoit trop vîte : « Eh !

» monsieur, lui dit-il, comment peut-on quitter
» si vîte de si beaux vers? »

Un jour qu'on parloit à Ferney de la sublime découverte de Newton, sur la gravitation des corps célestes, Voltaire, dans un élan d'enthousiasme, s'écria : « Ah! sans doute qu'il étoit
» du conseil des dieux le jour qu'il fit cette décou-
» verte ».

Le fils du célèbre Buffon étant chez lui, l'on vantoit le cabinet de son père. Voltaire me conduit vers une croisée du sallon qui donnoit sur son potager, & me dit en riant : « Voilà mon cabinet d'histoire naturelle. » C'est dans ce même esprit qu'il disoit un jour, en parlant de chymie : « C'est encore un excellent
» chymiste qu'un bon cuisinier. »

L'abbé Pernetti, homme de lettres, mais qui avoit peu de monde, étant arrivé à Ferney pendant que Voltaire étoit à table : « Avancez un
» fauteuil à monsieur, dit Voltaire ; — non,
» non, monsieur, une chaise suffit, dit le mo-
» deste abbé. » Voltaire d'insister, l'abbé de refuser : « Eh! monsieur, lui dit Voltaire impa-
» tienté, pourquoi vous obstinez-vous à deman-

» der du bouilli à gens qui n'ont que du rôti » à vous offrir »? Et chacun de rire, & l'abbé d'être déconcerté.

Un inconnu demande un jour à voir Voltaire : « Dites que je n'y suis pas. — Je l'entends, dit » l'étranger. — Dites que je suis malade. — Je » lui tâterai le pouls, je suis du métier. — Dites » que je suis mort. — Je l'enterrerai, ce ne sera » pas le premier, je suis médecin. — Voilà un » mortel bien opiniâtre, qu'il entre. Vous me » prenez donc, lui dit Voltaire, pour une bête » curieuse. — Oui, pour le phénix. — Eh bien ! » sachez qu'il en coûte douze sous pour me » voir. — En voilà vingt-quatre, dit l'étranger, » je reviendrai demain ». Voltaire rit de la répartie, se met de belle humeur, & le comble de politesses.

Chacun connoît le quatrain que Guibert laissa en partant de Ferney, où il avoit séjourné huit jours, sans parvenir à voir le patron du lieu.

Je croyois voir ici le vrai dieu du génie,
L'entendre, lui parler, l'admirer en tout point ;
Mais il est comme dieu dans son eucharistie,
On le mange, on le boit, & l'on ne le voit point.

Ce qu'on ne connoît point, ce sont les vers suivans déposés par l'auteur sur le tombeau de Voltaire à Ferney.

Des Français, le Sophocle, & l'Horace & l'Homère,
Cher à plus d'un Mécène, aimé des plus grands rois,
Successeur de Chaulieu, de Ninon légataire,
Vécut en philosophe à l'ombre de ces bois.
Oracle de son siècle, il éclaira la terre,
Des Syrven, des Calas, il rétablit les droits;
Pour le sang de Corneille il eut un cœur de père,
Contre la servitude il éleva sa voix,
Et du foible opprimé fut l'ange tutélaire.
Critique, historien, moraliste, orateur,
Créateur de Ferney, conquérant littéraire,
Disciple de Newton, & négociateur,
Nos neveux penseront qu'il fut plus d'un Voltaire.

FIN DES REMARQUES.

CONTES

EN VERS.

A MES

A MES AMIS.

DÉJÀ l'hiver allonge les soirées,
Et le soleil plus rapide en son cours,
En s'éloignant de nos tristes contrées,
Ajoute aux nuits ce qu'il retranche aux jours.
Au coin du feu, sous mon toît solitaire,
O mes amis ! je veux dans ma gaîté,
Par quelque conte à plaisir inventé,
De vos ennuis chercher à vous distraire.

Où

USBECK

Conte Persan.

COMME dans Ilion, l'on vit en vain Cassandre,
De l'obscur avenir dévoiler les secrets :
La voix de la raison a beau se faire entendre,
On traite avec mépris ses conseils indiscrets.
A ce sujet, amis, écoutez une histoire,
Où vous verrez que les plus beaux projets
De sagesse & de gloire,
Si le cœur les combat, ont bien peu de succès.

Aux portes d'Ecbatane étoit une campagne,
Où le Persan Usbeck faisoit quelque séjour :
Là, seul, sur le gazon, ce faux sage, un beau jour,
Se disoit, en rêvant au choix d'une compagne :
Je veux plus de vertus en elle, que d'attraits;
La beauté, trop souvent, met la sagesse en fuite,
Le mari n'en fait rien, l'amant seul en profite.
Mais à défaut d'aimables traits,

(*) Ce conte n'est qu'une imitation en vers, du conte en prose de Voltaire, intitulé Memnon.

Elle est pauvre, elle est malheureuse,
Offrons-lui mon cœur & ma main.
Quoi! si belle! Eh! qu'importe! elle est si vertueuse!
En achevant cet à-parté,
Usbeck l'offre, il est accepté,
Avec la nymphe il se marie,
En Perse, l'hymen autrefois,
Sans témoins, sans cérémonie,
Rangeoit deux amans sous ses loix;
Et d'ailleurs, au milieu du bois,
Il n'étoit notaire ni prêtre,
L'amour parloit a haute voix,
Et l'amour est un si grand maître!
Vous qui blâmez Usbeck, autant que lui, peut-être,
On vous en verra faire un jour.
Ces époux passent au village
Les premiers jours du mariage
A filer le parfait amour.
L'épouse enfin s'ennuie en ce triste séjour,
L'époux, amoureux & docile,
Ramène sa femme à la ville.
Là, des roués elle a la cour.
On appeloit roués, des coureurs de ruelles,
De petits scélérats, au regard séducteur,
Corrupteurs par principe, & par ton infidèles,

Dignes d'être roués, & pourtant gens d'honneur.
L'un d'eux plaît à la belle,
Et se vante par-tout qu'elle n'est pas cruelle :
Un mari n'est jamais le dernier qui l'apprend,
Tant on est charitable & son sort intéresse.
Jaloux, il les guette & surprend;
Mais tout prêt d'immoler l'amant & la maîtresse,
Il tombe; & le galant, profitant du malheur,
Sur son épée, avec prestesse,
Saute, attaque Usbeck, le presse
Et le poursuit avec fureur,
Suivant l'usage si louable,
Qui demande que le coupable
Egorge l'innocent pour recouvrer l'honneur.
L'adresse ou le hasard l'emporte.
Usbeck dupé, cocu, blessé mortellement,
Tombe aux pieds de sa femme, & son heureux amant
Gagne en riant la porte.

L'air cependant est frappé d'un grand bruit;
C'est la cloche qui, de la nuit,
Troublant le paisible silence,
Annonce le jour qui commence,
Et sonne l'heure du réveil.
Usbeck sort des bras du sommeil;

Et riant des erreurs où cet état nous plonge,
Pour moi, dit-il, quelle félicité
De vivre & de n'être qu'en songe,
Ce que tant de maris sont en réalité !

ALOUC-BABOUC.

CONTE.

Les héros & les rois, si prônés dans l'histoire,
Les trônes, les lauriers, le pouvoir & la gloire,
Tout cède à la fortune, & tout change à sa voix.
Car sans parler de Picrochole,
De prince devenu bourgeois,
Les neveux d'Alexandre, au pied du Capitole,
Eurent recours, pour vivre, au travail de leurs doigts;
Et Denys à Corinthe, alla tenir école,
Après qu'à Syracuse il eut donné des lois.
L'aveugle déïté ne respecta pas même
Des Babours l'ancien diadême;
Ils furent détrônés par un usurpateur,
Et chez le peuple Oulong trouvèrent un asyle.
Mais comme on ne vit point d'encens & de grandeur,
Et que leur souvenir est un honneur stérile,

Roi, sans états, Alouc se fit tailleur.
Il habilloit & la cour & la ville :
L'affaire n'étoit pas facile ;
Une pièce auroit pu former leur vêtement,
Au lieu d'une ils en avoient cent :
La mode le vouloit, la mode leur idole,
Qui tenoit dans ses fers tout ce peuple frivole.
Chez les Oulogus on portoit un chapeau
Lorsque l'on alloit en conquête ;
Mais pour mieux esquiver, & le froid & le chaud,
On l'avoit sous le bras, & non point sur la tête.
Leur jambe presque nue, & des filets pour bas,
Ce qui, pour les cousins, est vraiment charitable,
Montroit assez jusqu'où ce peuple aimable
Poussoit la bienfaisance & les soins délicats.
Vous pensez qu'ils se faisoient faire
Des souliers pour leurs pieds ;
Vous vous trompez : tout au contraire
Ils faisoient leurs pieds aux souliers ;
Et pour achever leur toilette,
Les élégans mettoient une broche au côté,
Qui, de mainte & mainte beauté,
Assuroit la prompte défaite.
En vain, croyez-vous, cher lecteur,
Qu'à cet instrument de cuisine,

Pendoit perdrix ou bécassine ?
Abjurez cette folle erreur,
Ce n'est point à la gourmandise
Qu'ils devoient ce bel instrument;
La cour portoit cet ornement,
Et la ville avoit la sottise
De l'imiter aveuglément.
Au fond de son nouvel asyle,
Alouc-Babouc vivoit tranquille,
Quand la guerre civile,
Ce fléau des humains,
Qui, de leurs passions, est le fatal ouvrage,
Sur les Oulougs, fondant comme un orage,
De ce peuple & d'Alouc, troubla les jours sereins.
Pendant que la tempête gronde,
Faisons, dit-il, le tour de la machine ronde,
Des habitans du monde
J'observerai l'habit divers.
Affranchis, désormais, du joug coûteux des modes,
Les Oulougs & tout l'univers
Porteront, par mes soins, des habits plus commodes.
Après avoir passé les mers,
Alouc-Babouc vient en Espagne :
Une mante, un pourpoint, des canons, un chapeau,
Formoient le vêtement de ville & de campagne:

Alouc le trouva simple & beau :
D'Espagne il passe en France.
Henri faisoit régner le goût & l'élégance,
L'amour & Gabrielle embellissoient sa cour.
Un juste-au-corps, une ceinture,
Un haut-de-chausse, un manteau court,
Ornés de franges, de dorure,
Formoient l'habit français du jour.
De Babouc il fit la conquête,
Hors la fraise, à longs plis, d'où ressortoit la tête,
Comme du bassin d'un barbier :
Mais la rosette du soulier
Lui parut, sur-tout, fort commode.
Laissons, dit-il, pour cette mode,
Nos grandes boucles de harnois ;
Imitons en tout les Français.
Ce vêtement, lui dit un sage,
A beau vous paroître élégant,
Le peuple français est volage,
Je vous prédis un changement.
Notre tailleur n'en veut rien croire,
Le sage l'envoie à Merlin ;
De cet enchanteur, le grimoire
Etoit le livre du destin.
Merlin, ô surprenant miracle !

Consulté par Alouc, rend ce bisarre oracle :
Quoique l'habit français soit en tout point charmant,
Avant peu, ce peuple volage
Portera des Oulougs le mesquin vêtement.
Alouc jugea cet oracle illusoire;
Aussi, loin d'en rien croire,
Il partit en habit de cour.
Dans la Turquie il fit quelque séjour :
Logé chez Raisonnouf, son ami, son confrère,
Et des Turcs, tailleur ordinaire,
Leur robe à longs replis,
Large & sans ligature,
Lui parut préférable à nos plus beaux habits,
Etre celui de la nature.
Chercher mieux, dit Alouc, seroit chercher en vain,
L'habit turc est un don à faire au genre humain.
Alouc, la guerre étant finie,
Rejoint, en habit turc, sa nouvelle patrie:
En vain, pensez-vous, cher lecteur,
Que d'un vêtement aussi sage,
Chez les Oulougs, notre tailleur
Introduisit l'heureux usage.
Aucun d'eux ne quitta le ridicule habit,
Où le corps étoit à la gêne,
Ainsi qu'un couteau dans sa gaine,
Et de Babouc chacun se rit.

LES TROIS GENRES.

NOUVELLE GRECQUE.

LAS de régler au club, & l'état, & ses lois,
Les droits des nations, & les devoirs des rois,
A la littérature, amis, j'aime à descendre.
Je vais vous raconter, si vous daignez m'entendre,
Un conte d'autrefois.
La scène est chez les Grecs, le sujet, le théâtre,
Vous savez que la Grèce en étoit idolâtre;
Sophocle embellissoit les fêtes de ses dieux,
Et Ménandre égayoit ses jeux.
Mais elle dédaigna ce genre trop facile,
Dans lequel Diderot a brillé de nos jours.
Que l'indulgence, amis, préside à mes discours,
L'esprit n'est pas bien difficile
En amitié comme en amours.

Un philosophe grec, qu'on nommoit Héraclite,
Des rois infortunés parloit à tout propos,
Et la tristesse étoit son humeur favorite.
Monté sur des tréteaux,

Et chaussé d'un cothurne, ainsi que les héros,
Dans la place publique
Ce philosophe, aux Grecs, peignoit d'un air tragique
Les passions des rois & leurs folles erreurs :
Le peuple, en l'écoutant, oublioit ses malheurs,
Et sentoit alléger le fardeau de ses chaînes,
En voyant que le trône a bien aussi ses peines.
Héraclite inspiroit la pitié, la terreur,
L'amour pour la vertu, la haine pour le crime.
En écoutant son langage sublime,
Au sort du puissant oppresseur,
On préféroit le sort du foible qu'on opprime;
On devenoit, du moins on se croyoit meilleur.
A ses touchants récits, on répandoit des larmes,
Et les pleurs qu'on versoit avoient encor leurs charmes.
Il consoloit le peuple, il instruisoit les rois :
Faut-il donc s'étonner qu'une foule idolâtre,
Accourant à sa voix,
Se pressât, pour l'entendre, autour de son théâtre?
Bientôt la Grèce eut un autre orateur.
A chaque larme d'Héraclite,
On voyoit rire Démocrite,
Dont les yeux vifs, & l'air moqueur,
Le regard fin, le rire sardonique,
Les discours pleins de sel attique,

Faisoient oublier la laideur.
Le socle formoit sa chaussure,
C'étoit le soulier du bourgeois,
Le cothurne celui des rois,
Le talon rouge d'autrefois.
Démocrite changeoit d'habit & de coëffure;
Tantôt ses longs cheveux flottans,
Annonçoient un fringant & léger Sybarite,
Et tantôt ses crins grisonnans
Un sévère Aréopagite.
Un jour on lui voyoit les lambeaux d'Harpagon,
L'autre, l'habit doré du prodigue Cléon.
Souvent on le prenoit pour un franc petit-maître,
Coqueluche du sexe & fléau des maris.
Et quelquefois son front, aux yeux des Grecs surpris,
Trahissoit un mari, peu satisfait de l'être.
Toujours badin dans ses propos,
Faisant au ridicule une éternelle guerre,
Il plaisantoit les Grecs, glosoit sur leurs défauts,
Et même en corrigeant il avoit l'art de plaire.
Ses discours étoient un miroir;
Et quoiqu'ils n'eussent point le magique pouvoir
De remuer les cœurs comme ceux d'Héraclite,
Ils avoient aussi leur mérite.
Le Grec las de pleurer sur les malheurs des rois,

Avec notre rieur dissipoit sa tristesse,
Et le soir sous son toit rapportoit l'allégresse.
Tels étoient autrefois
Les plaisirs de la Grèce,
Quand Parménide aux Grecs, amis des nouveautés,
Offrit de nouveaux jeux pour lui plaire inventés.
Figure, vètement, langage,
Tout étoit sans éclat chez lui;
Mais les curieux par ennui
Accoururent; c'étoit l'usage
Au tems jadis, comme aujourd'hui,
Le monde, en vieillissant, ne devient pas plus sage.
Loin de citer devant son tribunal
Les princes malheureux, les bourgeois ridicules,
Parmenide évitoit de suivre ses émules,
Et pour broyer du noir il étoit sans égal.
De la vie ordinaire
Il tiroit ses tableaux,
Et parmi le vulgaire
Choisissoit ses héros.
A ce titre il croyoit, plus que ses deux rivaux,
Intéresser & plaire.
Par malheur un badaud, qui bâilloit au parterre,
S'écrie: il a ma foi raison,
Il me rappelle mon ménage.

Je rentre donc dans ma maison;
Je suis transi, le feu me paroît de saison.
Parmenide en effet n'avoit point en partage
La chaleur d'Héraclite & ses nobles accens :
Fronder le ridicule, armé du persifflage,
Surpassoit encor ses talens.
Lorsqu'il se voit quitter par ce peuple volage :
Messieurs, dit-il, d'où vient cet abandon ?
D'un philosophe aussi, moi, n'ai-je pas le ton ?
Ne sais-je pas comme eux vous instruire & vous plaire?
Ne parlé-je pas purement ? —
Cette corde à toucher, lui répond le plaisant,
L'ami, ne te sied guère. —
Mais quoi ! poursuit le harangueur,
D'un nouveau genre créateur
Ne suis-je pas aussi peintre de la nature ? —
Apprens, dit le railleur,
Apprens mon aventure,
Je me croyois un grand sculpteur.
L'amour - propre est pour l'homme un dangereux flatteur :
Un jour, par une idée étrange,
Je mêlai des métaux, épars dans l'atteliet,
Une Vénus sortit de ce mêlange :
Quel prix, dis-je, peut la payer ?

Au rang des Phidias cette Vénus me place.
Aussi, sans la polir, je lui donnai l'essor,
Mais chaque connoisseur glose sur mon audace :
Ami, me dit l'un d'eux, ta Vénus n'est pas d'or.
Ni d'argent, dit un autre ;
Un troisième, elle est brute encor. —
Messieurs, cet usage est le nôtre,
Et c'est un mérite de plus.
Dans la mine qui les enserre,
Cet métaux, enfans de la terre,
Sont bruts, & mêlangés comme dans ma Vénus. —
Ami, dit le railleur, reconnois ton délire,
C'est la belle nature, & non pas ses écarts
Qui sert de modèle aux beaux arts.
Le public éclatte de rire,
Siffle mon homme & disparoît ;
Les foux courent à Démocrite,
Les sages cherchent Héraclite ;
Parmenide honteux peste & fuit comme un trait.

LES DEUX LIONS.

NOUVELLE ÉGYPTIENNE.

L'OPINION est la reine du monde,
La diriger est le lot des auteurs,
Grace à leur plume & brûlante & féconde,
Ils sont nos rois, ils maîtrisent nos cœurs.
Le fanatisme est tombé sous Voltaire ,
Jean-Jaque à l'homme a fait sentir ses droits,
Les préjugés, ces faux dieux du vulgaire,
Ont disparu comme un souffle à leur voix.
Il en est un , de la chevalierie,
Usage affreux, reste absurde & cruel.
Vous n'êtes plus aimable rêverie,
Aurions-nous dû conserver le duel !

Quand les bêtes parloient (j'entens les quadrupèdes
On ne les comprend plus, c'est un mal sans remèdes)
Sur les rives du Nil, deux monarques des bois,
Deux lions courtisoient une même maîtresse.
Des forêts cette fière hôtesse,
Aux animaux de son espèce

Méritoit de donner des lois.
Elle jouoit si bien son personnage,
Que sans rivaux & sans partage,
Ces deux amans croyoient jouir seuls de leurs droits;
Mais dans un tendre tête-à-tête,
Par l'un des deux elle est surprise un jour;
On s'oublie aisément dans les bras de l'amour.
L'amant trompé jure, éclate, tempête,
Honteux de ses transports tout-à-coup s'arrête,
Et dit à demi-voix à son rival heureux:
Auprès du tombeau d'Osymandre (*)
Ce soir, quand le soleil verra pâlir ses feux,
Je t'attens sur le pré, sois exact à t'y rendre. —
Un lion au combat ne se fait point attendre,
Lui répond son rival. Notre nouveau venu
En allant au lieu convenu,
Se disoit cependant, quelle absurde folie!
J'exposerois mes jours, ma réputation,
Pour punir une perfidie;
Mais on m'accuseroit de crainte, moi lion!
Perdons plutôt cent fois la vie.

(*) Osymandre fut roi d'Égypte. Son tombeau étoit orné d'un cercle d'or de 365 coudées qui marquoit les mois de l'année & les heures du jour.

Il court au rendez-vous, y trouve son rival;
Tout s'apprête au combat fatal,
Lorsqu'un bruit suspend leur furie.
Quatre hommes arrivoient du côté de Memphis,
Leur air noble & leur port trahissoient leur naissance,
C'étoit des courtisans du grand roi Sesostris.
Vers les lions le quatuor s'avance,
On cherche un lieu commode, on met bas ses habits,
On tire du fourreau d'énormes cimeterres,
On s'en salue, & les lions surpris,
Ne sont point oubliés des polis adversaires.
Déjà le combat est en train,
Et l'on a mesuré ses armes,
Lorsqu'un voyageur en allarmes,
Un trouble fête accourt, & l'épée à la main,
A ce duel va mettre fin :
Mais une double égratignure,
De ce mortel officieux
Excite à bon droit le murmure.
Ils jettent tous sur lui les yeux,
C'est Asarot, l'appui du trône,
C'est Asarot du sang des rois.
Ils tombent à ses pieds; levez-vous, je l'ordonne;
Ils tremblent tous quatre à sa voix.
Ne craignez rien, dit-il, je vous pardonne,

Vous êtes gens d'honneur, & j'en connois les loix,
Du combat seulement apprenez-moi la cause.
L'un d'eux en ces termes l'expose:
Prince, vous savez qu'Azarès
Aux autels de l'hymen conduisit Amavie,
De cette Egyptienne on connoît les attraits:
Avant qu'à cet époux la belle fût unie,
Pemphos avoit su la charmer.
Ce qu'on aime une fois, cesse-t-on de l'aimer?
L'époux les a surpris, l'aventure est publique,
Il est déshonoré, tel est l'usage antique.
Jugez si mon ami dut défier Pamphos.
Pour moi, monseigneur, dit Zoros,
Je ne suis pour rien dans l'affaire,
Mais Azarès m'a choisi pour second,
Et pour le sien Pemphos a pris Gliphon.
Voilà — continuez un combat nécessaire.
Il recommence avec acharnement,
Enferrés mutuellement
Les deux seconds tombent sans mouvement,
Et bientôt Azarès les suit au monument.
Je porte envie à votre gloire,
Et l'on ne va parler que de vous dans Memphis,
Dit le prince à Pemphos, daignez pourtant m'en croire,
Rendez-vous à ma terre, aux bords du lac Moëris,

Moi je vais à la cour du sage Sesostris
Demander votre grace. —
Prince, je vous dois tout. — vous ne me devez rien :
Quelque sottise que l'on fasse,
On est homme d'honneur lorsqu'on se bat si bien.
A l'aspect des records, suppôts de la justice,
Le duelliste fuit pour n'être pas pendu.
Bientôt son pardon obtenu,
Il baise la main protectrice
Du roi qui l'a nommé successeur d'Azarès
Et satrape de la Nubie,
Et Pemphos console Amazie
Du trépas d'un époux qu'elle n'aima jamais,
Et qui pour elle perd la vie.

Le roi des animaux n'est pas moins penseur :
Nos lions voyant donc, malgré le ciel vengeur
Témoin de la querelle,
L'honnête homme offensé tomber sous l'agresseur,
Et son épouse criminelle
Dans les bras de son séducteur.
Nos lions font choisir leur maîtresse infidelle,
Au lieu de combattre pour elle,
Et pour qu'à s'égorger on ne mît plus l'honneur,
A jour nommé, par lettre circulaire,

Dans le lieu du combat nos sages lionceaux
Rassemblent tous les animaux,
Leur content cette étrange affaire:
A l'instant ils jurèrent tous
D'avoir pour leurs pareils l'amitié la plus tendre;
Mais hélas! à ce rendez-vous
L'homme seul manqua de se rendre.

CABOUL.

CONTE ORIENTAL.

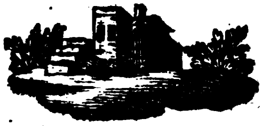
Lorsque la cour des rois servoit d'asyle aux sages,
Chez le tyran Denys Platon fit maints voyages;
On vit encore alors le Bramine Pilpais,
Ami d'un grand monarque habiter son palais,
Et jusqu'en ce séjour, ce philosophe aimable
Instruire l'Indien, sans faste & sans apprêt,
Et cacher ses leçons sous le voile discret
Du conte ou de la fable
La vérité déplaît
Lorsqu'elle est toute nue,
Mais est-elle gazée, on supporte sa vue.

Un jour que de Pilpais, disciple favori

Dabschelim, à l'autel conduisoit son amante,
Le sage qui craignoit son humeur inconstante,
Adressa ce discours au fortuné mari :
Il est un empire en Asie,
Qui, connu de maint voyageur,
Aux cartes de géographie
Manque sans doute par erreur ;
Son nom est la Sévarambie.
Dans ce pays lorsqu'un amant,
Se résigne à porter les chaînes conjugales,
Le grand prêtre l'instruit des vertus maritales,
Le conduit à l'autel & reçoit son serment.
Amant aimé Caboul de ses feux n'est plus maître,
Déjà son Idamé voit en lui son époux :
Avez-vous, cher Caboul, consulté le grand prêtre?—
Pardon, belle Idamé, je n'ai pensé qu'à vous :
Mon cœur m'eût rappellé sans cesse
Qu'on doit à son épouse, autant qu'à sa maîtresse,
De soins & de tendresse.
J'aurois lu dans vos yeux mes devoirs & vos droits,
Mais vous le souhaitez, vos desirs sont mes lois,
Dès que le sage Imof voit Caboul qui s'avance :
Jeune homme, dit le prêtre, écoutez en silence.
De mes conseils dépend le bonheur de vos jours
Et la paix de votre ménage.

Il n'en est pas du mariage
Comme des volages amours.
Ne mettez point votre femme à l'épreuve.
L'entreprise est trop périlleuse;
Croyez à sa vertu sans jamais l'exposer,
Frapper sur un crystal, c'est vouloir le briser.
Fuyez, sur-tout, fuyez la jalousie;
C'est l'enfer de l'hymen, c'est une phrénésie,
Redoutez ses transports, & craignez ses poisons,
Elle porte une femme fidelle
A justifier les soupçons
Qu'un époux ombrageux avoît conçu contr'elle.
Un sage a dit qu'il n'existoit
Qu'une femme, une seule à la fois chaste & belle,
Mais qu'à chaque homme il conseilloit
De croire que c'étoit la sienne.
Une femme aime à voir, loin de blâmer ses goûts,
Qu'un mari les prévienne.
Soyez le même en public, & chez vous
Soyez égal, doux, facile, agréable:
Trop souvent dans le monde on voit un jeune fou,
Pour la femme d'autrui se montrer très-aimable,
Pour la sienne être un loup-garou.
Le vieux pontife encore en eût dit davantage,
Il aimoit à jaser, c'est le foible de l'âge:

Un geste impatient de notre jeune époux
    Met fin aux leçons du grand prêtre.
Caboul court à sa belle, il tombe à ses genoux,
La conduit à l'autel, est heureux ou croit l'être.
Fidèle à ses sermens dans des momens si doux,
    Bientôt parjure il les néglige;
    D'abord sa femme s'en afflige,
    Elle finit par s'en venger.
    Idamé lui fait partager
    Des maris le sort ordinaire:
Chacun d'eux dans Caboul reconnoît son confrère.



LE SONGE
OU
LE COQ ET LE SAVETIER.

CONTE DIALOGUÉ.

MALGRÉ la Mothe & Fontenelles,
Avec les Dacier je conviens
Que dans les beaux-arts les anciens
Sont nos maîtres & nos modèles.
J'aime entr'eux Esope & Lucien,
Sur nos défauts chacun d'eux glose,
Et sous leur plume un mot, un rien
S'étend & devient quelque chose.
Mais de l'esclave Phrygien,
Laissant les heureux apologues,
Imitons un des dialogues
De l'ingénieux Syrien.

LE SAVETIER.

Que le diable, à ma voix, emporte
Le sot coq qui chante à ma porte

Et m'a réveillé si matin,
A l'instant où l'erreur d'un songe,
Par le plus séduisant mensonge,
Donnoit le change à mon chagrin;
Et lorsqu'au sein de l'abondance
J'oubliois dans l'insouciance
Que je n'ai bientôt plus de pain;
Maudit coq pour ta récompense,
Je te tordrai le col demain.

LE COQ.

Mon cher maître, j'ai cru bien faire
En te mettant, dès le matin,
Savate & pantoufle à la main:
Déformais je saurai me taire,
Quand tu devrois mourir de faim.

LE SAVETIER.

O ciel! mon coq parle & raisonne!

LE COQ.

Pauvre hère cela t'étonne!
Tant d'autres bêtes à deux pieds
D'oisons, ou sans plumes ou plumés,
Prétendent bien à l'éloquence!

LE SAVETIER.

Mon coq, trêve à la médisance.

LE COQ.

Eh bien donc jasons d'amitié,
Et si tu ne l'as oublié,
Maître, raconte-moi ton songe.

LE SAVETIER.

Je rêvois, ô heureux mensonge !
Je rêvois que de savetier
J'étois devenu financier,
Fermier-général, maltôtier,
Banquier, agioteur, usurier,
Que sais-je ! au sein de l'opulence
Je nageois comme mon voisin,
Comme lui je faisois bombance,
Et traitois dans un graud festin
Et mes amis & ma maîtresse.
Quand chacun le verre à la main,
Dans le délire & l'allégresse,
Chantoit, buvoit à ma santé,
Du vin ou de Chypre ou de Grèce.
Ton cri dissipant mon ivresse,
Adieu festin, amis, maîtresse,

Tout a fui... hors ma pauvreté ;
Et tu prétens que sans tristesse,
Je perde ma félicité !

LE COQ.

Eh quoi ! vieux fou, dans la richesse,
Tu fais consister le bonheur,
Entens la voix de la sagesse,
Ouvre les yeux sur ton erreur.
Graces à la métempsychose,
Avant d'être coq j'étois roi ;
Par une autre métamorphose
De roi je devins mandiant,
Prêtre, courtisanne, éléphant
Puce, agneau, loup, esclave & maître
J'ai tout vu, j'ai tout su connoître :
Sur ce qui rend heureux notre être
Tu peux donc te fier à moi.
Quand chez le riche un bruit de guerre
Porte la tristesse & l'effroi,
Ce bruit que pourroit-il sur toi,
Qui n'as trésors, palais, ni terre ?
Tu pars, ton bagage en saultoir,
Au premier son de la trompette,
Et sans perte & sans désespoir,

Tu vas chercher une retraite.
Veux-tu rester dans tes foyers,
A partir qui peut te contraindre,
Et n'ayant rien que peux-tu craindre,
Et de la guerre & des guerriers ?
Au lieu que du haut des murailles,
Le riche voit en enrageant
L'ennemi moissonner son champ,
Boire le vin de ses futailles.
Pour tenter le sort des batailles,
L'Etat a-t-il besoin d'argent,
C'est au riche seul qu'il s'adresse :
Si la ville est prise ou se rend,
Le riche est encore en détresse,
Et pour qu'il livre son trésor,
On le moleste, on le houspille :
Pour toi l'on te laisse tranquille,
On sait bien que tu n'as pas d'or.
En paix, on te fait des caresses;
Pour parvenir aux dignités ;
Du pauvre par mille largesses
Les suffrages sont achetés;
Ce riche, qui cherche à te plaire,
Pour s'élever au plus haut rang,
Craint une émeute populaire,

Craint

Craint les menaces d'un tyran;
Pour son palais craint l'incendie
Et l'orage pour ses moissons,
Est en butte à la calomnie,
Aux voleurs, au glaive, aux poisons.
Toi, gagnes-tu ; maître Grégoire,
Cinq ou six dragmes dans le jour,
Au cabaret tu cours les boire
En chantant Bacchus & l'amour.
N'ayant nuls soucis qui te rongent,
Ne faisant aucun des excès,
Qui souvent au tombeau le plongent,
Tu ne deviens presque jamais
Malade ou souffrant : si tu l'es,
Ta gaîté, qui vient à ton aide,
Soutient tes esprits abattus,
Tandis que le triste Crésus
Travaillé, tourmenté, perclus,
Par le mal & par le remède,
A le médecin par dessus.
Meurs-tu, la mort est ton asyle,
De ton voyage elle est le port;
Et lui ne rend qu'avec effort
Sa triste dépouille à l'argile.

LE SAVETIER.

C'est fort bien dit, tu parles d'or;
Mais mon voisin & son trésor
M'èblouit & l'emporte encore.

LE COQ.

Eh bien. je veux, sotte pécore,
A la faveur du voile épais,
Qui pendant que la nuit est sombre,
Nous enveloppe de son ombre,
T'introduire dans son palais,
Afin que tu juges toi-même
De la félicité suprême
De l'avare Sisipharès.

LE SAVETIER.

Chez lui, comment aurois-je accès ?

LE COQ.

Cette plume rend invisible.
Prens-la, marchons, suis-moi de près.

LE SAVETIER.

Mon coq, seroit-il bien possible ?

LE COQ.

Prens-la, dis-je, marche & te tais.

LE SAVETIER.

D'où te vient ce don ?

LE COQ.

De Mercure.

Mais nous voici chez ton Crésus.
A l'aide de sa lampe obscure,
Vois cet esclave de Plutus
Calculant de ses doigts crochus
L'argent que lui rendra l'usure :
Il compte, il recompte, il mesure
Son or, l'objet de tes souhaits,
Au moindre bruit il tremble, il crie,
Il fait le guet dans son palais
Comme un chien dans la bergerie ;
Il veille quand tu dors en paix,
Et quand, pour appaiser leur flamme,
Sa fille & sa coupable femme
Sont dans ~~les bras de leurs valets~~,
Bien moins épris de leurs attraits
Que de l'espoir de leurs largesses.

LE SAVETIER.

C'en est assez : fi des richesses !
Je leur dis adieu pour jamais.

CONTES ÉPIGRAMMATIQUES.

LA BONNE MÈRE.

Un fils unique rendoit l'ame,
Sa mère poussoit des sanglots ;
Vous outragez le ciel, madame,
Lui dit le plus sot des cagots :
Quand il ordonne, il faut se taire.
Ne vous ai-je pas dit en chaire,
Qu'Abraham se vit obligé
D'immoler son fils ? — Ah ! mon père !
Dieu n'eût pas sans doute exigé
Ce sacrifice d'une mère.

CHACUN SON MÉTIER.

Jeanot Toupet, pauvre d'esprit,
Atteint de la métromanie,
Quitte le peigne, écrit, écrit,
Accouche d'une comédie,

Court chez Voltaire, a la folie
D'oser le prendre pour censeur:
Mais le vieillard, d'un air moqueur,
A Jeanot découvrant sa nuque:
Allez, dit-il, monsieur l'auteur,
Allez me faire une perruque.

LA BRAVOURE HELVÉTIQUE.

THUNDER aux buveurs, aux guerriers,
Servit quarante ans de modèle:
Tout bon Suisse, avec même zèle,
S'ennivre & cueille des lauriers.
Camarade, ta citadelle,
Contre l'ennemi tiendra-t-elle?
Ne la rendras-tu qu'à la mort? —
Au moins combattrai-je avec gloire
Tant qu'il restera dans mon fort
Un coup — à tirer? — non: à boire.

LE MARI INDULGENT.

PAR une loi galante & sage
Chaque semaine, un Musulman,
Pour avoir la paix en ménage,
Doit à l'hymen un tendre hommage.
Le bon livre que l'alcoran !
Mahmoud prit une riche épouse,
Mais laide.... laide à faire peur ;
Comme le drille en avoit douze,
Il lui tenoit souvent rigueur.
Un jour Fatime, en tête-à-tête,
Est surprise avec un vengeur :
L'époux, loin de troubler la fête,
Dit au galant embarrassé :
Voisin, vous êtes trop honnête,
Sans que vous y soyez forcé,
Faire ainsi ma cour au prophète !

LES DEUX ACTRICES.

Ai-je donc la barbe au menton,
Disoit une actrice en colère ? —
Eh ! pourquoi ? — les femmes, dit-on,
Ont cru que j'étois un garçon,
En me voyant jouer Valère. —
Appaise, crois-moi, ton courroux,
Lui dit sa rivale, entre nous,
Les hommes savent le contraire.

LE SUISSE AUX TUILLERIES.

Ne laisse point entrer par cette porte,
Fût-ce le roi; mais permet qu'on en sorte,
C'est ta consigne : — il suffit, caporal;
Si l'on entroit, je consens qu'on m'assomme.
En achevant, il voit venir un homme;
On n'entre point, dit-il, d'un ton brutal : —
Un officier ! — Fussiez-vous maréchal.
Lors le madré, changeant de batteries,
Je ne veux point entrer aux Tuilleries,
Mais seulement sortir du pont-royal. —
Ah ! vous sortez, passez, mon général.

LA FEMME GROSSE.

Chez la Fontaine, on voit toujours
Les maris dupés en amours :
Tournons aujourd'hui la médaille,
Et que les femmes aient leur tour.
Mais peut-on rien faire qui vaille,
Après la Fontaine & Grécour ?

Une femme jeune & jolie
Prend un mari vieux, riche & laid ;
La noce faite, elle l'oublie,
Et finit la cérémonie
Dans les bras d'un petit collet.
L'époux, en un mot, a son fait.
A peine la nuit est venue,
Que le cocu monte à l'assaut ;
Le pauvre homme en vain s'évertue,
La grace se trouve en défaut.
Le lendemain, le vieux Grégoire,
Par ses efforts mis aux abois,
Quitte Isabelle pour cinq mois :
Marchand, il court de foire en foire,

Et sa femme, encore une fois,
Au galant cède la victoire.
Notre veuve eut-elle raison
De mettre à profit cette absence?
Je le crois, l'hymen est, dit-on,
Un bénéfice à résidence.
Les femmes aiment la présence:
Ont-elles tort? On dit que non.
Il en est peu dont la constance
Soutienne un veuvage un peu long.
En vain on cite Pénélope,
Qui résista pendant dix ans;
On traite aujourd'hui les galans
Plus humainement en Europe.
Fidèle jusqu'à son trépas,
En vain Pénélope eut un temple;
La fable n'a pas d'autre exemple,
Et l'histoire n'en offre pas.
Ah! si devenu moins volage,
Dans les liens du mariage,
Je m'engage avec un tendron,
Je laisse là toute autre affaire,
Je ne quitte plus ma maison,
Et ne voyage qu'à Cythère.
Revenons à notre barbon:

Au retour de ce pauvre hère,
Dans ses bras la belle le serre,
Vingt fois l'appèle son mignon.
Par malheur, sa taille arrondie,
Donne des soupçons au mari:
Il suit l'infidelle, l'épie,
La trouve avec son favori.
Il ne dit mot : la jeune femme
Au lit agace le jaloux :
Vous êtes dans l'erreur, madame,
Et je ne suis que votre époux.
Réprimez cette fantaisie ;
Car votre désir, entre nous,
D'une femme grosse est l'envie.

LES CRUCHES.

Un ministre sot & pédant
Disoit, messieurs, il est plaisant
De voir un conseil en Guinée.
Dans un grand sallon d'assemblée
Sont trente cruches pleines d'eau.
Là, chaque conseiller, d'un saut,
Se tapit & dit sa pensée: —

Monsieur, lui dit un magistrat,
Un fait plus extraordinaire,
Dont je suis témoin oculaire,
C'est de voir au conseil d'état
Une cruche qui délibère.

LA MARQUISE & L'ABBÉ.

Quoi ! l'abbé, selon les savans,
La lune auroit des habitans.
J'apperçois deux nuages sombres,
Ils s'approchent, ce sont deux ombres :
L'amour va couronner leurs vœux ;
Ah ! ce sont deux amans heureux. —
Fi donc, madame la marquise,
Vous voyez deux clochers d'église.

Ce conte-ci n'est point menteur.
Prêtres, soldats, marchands, fillettes,
Chacun de nous a son erreur,
Nos passions sont nos lunettes.

LE GASCON.

En plein caffé, certain Gascon
Prônoit sa valeur, sa naissance:
Chacun connoissoit sa prudence,
Personne son extraction.
On sourit, mon brave se fâche,
Cadèbious, mè croit-on un lâche ?]
Jè donnè cent coups dè bâton,
Dit-il, au prèmier tèmèrairè. —
Le présent ne vous coûte guère,
Figeac, vous êtes bien en fond.

L'UTILITÉ DE LA PRÉDICATION.

Un usurier entend un capucin,
Grand orateur, & prêchant sur l'aumône;
Contre l'usure, il parle, il crie, il tonne,
Il la proscrit, la traite de larcin.
Frère Pacôme ayant fini son prône,
On voit sortir le dévôt usurier,
D'un air contrit, disant sa patenôtre,
Et s'aspergeant de l'eau du bénitier:
Le capucin a bien fait son métier,
Dit l'usurier, allons faire le nôtre.

LES DEUX MANDIANS.

UN gueux avoit une fille très-belle,
A ses attraits il joignoit une dot;
Un autre gueux jeta les yeux sur elle:
Ce fut en vain: vous n'êtes que manchot,
Et prétendez entrer dans ma famille!
Un cul-de-jatte obtiendra seul ma fille.

LE VOYAGEUR ANGLAIS.

D'OU venez-vous, sir Tom? — J'arrive de Calais: —
Vous avez visité l'Italie & la France? —
Oui. — Quel peuple, à vos yeux, obtient la préférence? —
Je ne sais, je n'ai vu par-tout que des Anglais.
Vous avez lu du moins Voltaire & l'Arioste? —
Non. — Qu'avez-vous donc fait? — mais j'ai couru la poste.

L'ENTERREMENT

un jour de bataille.

PORTÉ par quatre grenadiers,
La Terreur, sur une civière,
Couvert de sang & de lauriers,
Cherchoit sa demeure dernière.
C'est dire au lecteur, sans effort,
Qu'il alloit droit au cimetière.
Un officier plaignant son sort,
Fermoit la pompe funéraire:
Le vaillant La Terreur est mort,
Amis, mettez-le donc en terre. —
Non, palsambleu, je vis encor,
Dit-il, d'une voix de tonnerre. —
Ne le croyez pas, mon major,
Répond le grenadier La Ronde;
Car s'il est brave comme Hector,
C'est le plus grand menteur du monde.

LE LÉGATAIRE UNIVERSEL.

DAMIS est, de Cléon, l'unique légataire ;
On le chicane, il plaide, il gagne son procès ;
Mais le bien de Cléon suffit à peine aux frais,
La justice est son héritière.

LA RÉCOMPENSE DES TALENS.

VALÈRE, auteur comique, émule de Molière,
Dont le public goûtoit l'esprit original ;
Valère, des talens, a le prix ordinaire :
Couronné de lauriers, il meurt à l'hôpital.

LE TESTATEUR.

APPROCHEZ, monsieur le notaire,
Disoit un noble Bas-Normand ;
Je touche à mon heure dernière,
Et veux faire mon testament.
Trois enfans, voilà ma famille :
Je lègue à Susanne, ma fille,

De quoi se cloître saintement.
Mon fils aîné, pour son partage
Aura mon titre de baron,
Mes fiefs, & tout mon héritage. —
Et le cadet: — son apanage
Sera mon épée & mon nom.

LES TROIS BAMBINS.

La fille d'honneur d'une reine
Avoit mis au jour trois bambins,
Et les courtisans, gens malins,
Lui prêtoient la demi-douzaine.
Elle s'en plaint, la reine rit;
Cette calomnie est trop noire:
Ne sais-je pas qu'il ne faut croire
Que la moitié de ce qu'on dit?

LE VIEILLARD.

De jour en jour tout dépérit,
Et la nature dégénère,
Disoit un vieillard décrépit.
Les femmes n'ont plus l'art de plaire,
Les hommes manquent de vigueur,
Les fruits ont perdu leur saveur
Comme le soleil la lumière;
Les fleurs ont un parfum moins doux. —
Vieillard! rien n'a changé que vous.

LE REMÈDE

contre les tentations.

Qu'à dix-huit ans une fille a de peine,
Pour étouffer la voix des passions:
Quel feu nouveau me court de veine en veine,
Que de desirs, que de tentations!
Père Antonin, j'ai besoin de votre aide,
A chaque pas je suis prête à tomber. —
Rassurez-vous, j'y sais un sûr remède. —
Eh! quel est-il? — C'est, — Quoi! — d'y succomber.

LE DERVICHE.

Un vieux moine mahométan,
Voyageant dans la Tartarie,
Arrive au palais du Sultan,
Se croit dans une hôtellerie :
Sans façon se livre au sommeil
Dans une riche gallerie.
Le roi survient à son réveil,
Voit son erreur, se met à rire.
Le derviche alors lui dit : Sire,
Jugez si j'ai tort ou raison ;
Je sais bien que cette maison,
De vos aïeux le noble ouvrage,
Est aujourd'hui votre séjour,
Et que de vous, par héritage,
Vos enfans la tiendront un jour,
Comme vous-même, à votre tour,
Vous la tenez de vos ancêtres.
Quoi ! pour un caravenserais,
Ai-je eu tort de prendre un palais
Qui change chaque jour de maîtres ?

Ne pensons qu'à nous rendre heureux ;
Puisque la vie est un passage ;
N'imitons point l'ambitieux ,
Etre content , c'est être sage.

NAIVETÉ.

Deux pélerins à Rome se rendoient :
Las de traverser tant de villes ,
A tous venans ils demandoient :
« Que nous reste-t-il ? — Trente milles. —
» Que trente milles ! Bon , dit l'un ,
» Ce n'est que quinze pour chacun. »

SAILLIE DE VOLTAIRE.

Un ex-charpentier, chez Voltaire,
Se présentoit pour secrétaire.
As-tu servi quelqu'un ? — Vraiment.
Un auteur. — Qui ? — Monsieur Clément. —
Tu m'as bien l'air, maître Varlope ,
D'avoir charpenté sa Mérope.

LA CHAISE À PORTEURS.

DAMES sottise & vanité,
Marchent toujours de compagnie.

Des-Mazure, au bal invité,
Alloit, dit-on, un jour de pluie:
De sa chaise sort le baron,
Tout fier de sa nouvelle allure;
Mais la chaise est sans toit, sans fond,
Jugez l'état de Des-Mazure.
Vous êtes bien crotté, seigneur; —
J'arrive cependant en chaise:
A pied, ma foi, n'étoit l'honneur,
J'aurois été plus à mon aise.

MIDAS & APOLLON.

UN monarque riche & puissant,
Midas eut la mélomanie;
Tout mortel apporte, en naissant,
Quelques grelots de la folie:
Un prince n'en est pas exempt.
Les grands sont faits comme la foule,

Dame nature n'a qu'un moule.
Midas se crut le dieu du chant;
Il étoit roi, ce n'est merveille
Qu'il eût des flatteurs à sa cour:
Roi qui chante, dans ce séjour,
Ne manque de voix ni d'oreille.
Apollon, pour le visiter,
Du ciel descendit en Phrygie:
Contre le dieu de l'harmonie,
Le téméraire ose jouter.
D'une voix rauque & discordante,
Il frédonne, il prélude, il chante,
Et confond dièze & bémol:
Mais ses oreilles sur son col,
Tombent comme celles d'un âne.

Hélas! pourquoi tant de Midas?
D'ânes à deux pieds n'ont-ils pas
Le destin de ce mélomane?

BOUTADE D'UN HISTRION.

Je suis si las, si las de mon métier,
Disoit Grammon, sifflé par le parterre,
Que je voudrois n'être qu'un officier
Avec la croix, retiré dans ma terre.

L'AMI-SUR.

TIMON perd à-la-fois, ses amis & son bien;
Un seul reste fidèle. — Eh! quel est-il? — son chien.

L'ORMEAU.

VOYEZ cet orme altier, au tronc miné par l'âge,
Il n'a plus que l'écorce, & brave encor les cieux.
Ainsi, par vos dehors, vous fascinez nos yeux,
Orgueilleux gens de cour, cet orme est votre image!

LE FAUX SAVANT.

MONDOR habite en sa bibliothèque,
La mettre en ordre est là tout son travail;
Quelqu'un survient, lui voit en main Sénèque,
Le croit savant. C'est l'eunuque au serrail.

LES ÉTRENNES.

MON oncle le millionnaire,
Est un prodigue sans pareil;
Pour mes étrennes, le corsaire,
Vient de me donner des conseils.

LA BÉGUEULE.

NOTRE béguenle Arsène a changé de système ;
Elle abjure, dit-on, la farouche fierté
Qui gâtoit son esprit, nuisoit à sa beauté.
On la dit amoureuse. — Eh ! de qui ? — d'elle-même.

L'AUTEUR ANONYME.

DEPUIS que le Parnasse est peuplé de seigneurs,
De maints titres pompeux chacun fait étalage,
Mais cache prudemment son nom à ses lecteurs :
Tout gagne à ce mystère, auteur, noblesse, ouvrage.

LA FORTUNE.

LES trésors de Plutus sont le prix des bassesses ;
Les talens à sa cour, ne trouvent plus d'accès,
Et l'aveugle fortune imite ces princesses,
Dont la lubricité les livre à leurs valets.

LA COURTISANNE CONSCIENTIEUSE.

Monder entretenoit Constance.
Il meurt. Rends tout, dit l'héritier,
Tout gain est vol dans ton métier. —
Je ne le puis, en conscience;
Ton oncle étoit si dégoutant,
Que j'ai bien gagné mon argent.

L'INCENDIE.

FABLE.

Voulons-nous extirper le mal,
Attaquons-le dès sa naissance :
Au physique comme au moral,
Convient cette sage ordonnance.

Un jour dans certaine cité,
Par le fait d'un incendiaire,
Monstre affreux que, dans sa colère,
Vomit le Tartare irrité,
Sous des lambris dorés éclate un incendie :
Quelques sceaux d'eau versés d'abord
Auroient arrêté sa furie,

Et l'auroient même éteint sans peine & sans effort:
    Mais chaque voisin sur sa porte,
    Les bras croisés, disoit, qu'importe!
    De mon voisin je plains le sort,
    Mais sa maison n'est pas la mienne,
    Et la mienne est intacte encor.
Cependant l'Aquilon fait sentir son haleine,
Souffle sur l'incendie, & lui donne l'essor:
Alors chaque voisin, d'une main incertaine,
Saisit enfin sa hache, abat une cloison,
Moins dans la crainte encor de perdre sa maison,
Que dans l'espoir honteux d'abattre la voisine,
Et d'augmenter ainsi sa vue & ses entours.
Mais c'est trop tard, & bientôt sous ses tours,
La ville entière tombe & s'écroule en ruine.

LE NUAGE.

FABLE.

Au tems où le soleil va dorer les moissons,
Un jour que dans le ciel les vents étoient en guerre,
Un nuage de neige, abattu sur la terre,
Blanchit, en un instant, & côteaux & vallons.
    « Nous avons changé les saisons,

„ Disoit le nuage superbe ;
„ On ne voit plus la terre, on n'apperçoit plus
„ d'herbe,
„ Tout est couvert de nos flocons. „
Tout changement subit ne peut être durable,
Le soleil darde ses rayons,
La neige disparoît, la terre est habitable.

L'intrigant rit en vain du sage qu'il accable ;
Il ne lui peut ôter nos cœurs & ses vertus :
Le ciel parle, tout change à sa voix formidable,
L'honnête homme triomphe, & le méchant n'est plus.

L'AIGLON.

FABLE.

Un aiglon, niché dans un bois,
Ouvroit, pour la première fois,
Ses tendres yeux à la lumière :
Il apperçoit, malgré la nuit,
Un ver-luisant qui l'éblouit.
Cet aiglon ne se doutoit guère
Qu'en peu de mois, devenu grand,
Il regarderoit fixement
L'astre brillant qui nous éclaire.

Quoi ! des progrès de ses enfans,
Parens, faut-il qu'on désespère ?
Laissez, laissez agir le tems,
Vous verrez ce qu'il saura faire.

REPARTIE.

CERTAIN Français, à la cour de Savoye,
Se pavanoit du titre de marquis.
Mauvais plaisant comme un autre Bridoye,
Le duc lui dit : Marquis, dans quel pays
Est situé votre marquisat d'Ypre ? —
Sire, chez vous, dans vos états de Chypre.

LE SECRET POUR S'ENRICHIR.

APPRENDS-moi donc, ami, par quelle route
A la fortune on parvient aujourd'hui ?
J'ai tout tenté, tout bravé, peine, ennui :.... —
Imite-moi. — Comment ? — fais banqueroute.

LA NAISSANCE & LE MÉRITE.

DEUX prélats, l'un de haut parage,
Mais sot, bête à manger du foin,
Et l'autre, homme nouveau mais sage,

Se disputoient sur certain point.
C'est bien à vous mon petit sire,
A vous des pourceaux le gardeur,
Faquin, d'oser me contredire. —
Ah! de vous à moi, monseigneur,
Je connois bien la différence:
Je fus berger dans mon enfance,
Et depuis lors j'ai pris l'essor:
Mais vous, monsieur le dignitaire,
Si vous étiez fils de mon père,
Vous garderiez les porcs encor.

CHACUN A SON FOIBLE.

On dinoit chez un grand: au milieu du festin,
Une femme à vapeurs voit une sauterelle:
Elle jette un cri, sort, s'enfuit dans le jardin,
Y voit une autre femme, accourant auprès d'*elle*,
Tomber sur le gazon pleine du même effroi.
Ah! vous me rassurez! j'ai craint d'être impolie. —
Qui pourroit y tenir, madame, je vous prie?
Elle est horrible,— affreuse,— & voloit près de moi.
Quoi! cette sauterelle! — Oh! la bonne folie!
Craindre une sauterelle. Ah! de bon cœur j'en ris!
Il en est tous les jours de moins folles qu'on lie.
J'ai cru, moi, que c'étoit une chauve-souris.

LE MAITRE DE DANSE.

DANS un palais, le fameux Des-beaux-bras,
Vantoit son art comme le plus sublime.
Qu'enseignez-vous ? — Je préviens les faux pas
Dont le beau sexe est souvent la victime :
Je forme un homme, & sur-tout un seigneur. —
Je vous entends, lui dit le gouverneur.
L'art de Socrate est sans doute le vôtre :
Aux passions, monsieur, dicte la loi ! —
Fi ! le bel art ! j'enseigne à passer, moi,
Sans trébucher, un pied par dessus l'autre. —
Quel prix, par mois, mettez-vous à vos soins ? —
Quatre louis. — Pour un maître de danse
C'est trop. — Quoi ! trop ! votre discours m'offense !
Un précepteur ne gagne guères moins.

L'APPRENTI-ROUÉ.

J'AI des jockeis, des wiskis, bonne table,
Nul postillon ne jure mieux que moi ;
Je mange, bois, & me bats comme un diable,
A vos leçons c'est faire honneur, je croi. —
De nos roués illustrés, la cohue,

Fuyez l'amour, mais courez au b ; . . . . .
Ecrasez-moi les piétons dans la rue,
Et vous serez. — Quoi ! — l'homme universel.

LE POETE & SON VALET.

SOUVENT l'esprit fait tort à la raison.

Le feu, mon maître, a pris à la maison. —
Paix, je compose. — Eh ! laissez-là l'ouvrage :
Fuyez, monsieur. — La peste du faquin ;
Il m'a fait perdre une rime, j'enrage. —
Mais le feu gagne. — Eteignez-le, Pasquin ;
Je n'entends rien aux détails du ménage.

LES DEUX NEZ.

DEUX Gascons, d'ailleurs très-bien nés,
Figeac & Pontac ont deux nez,
Dont l'un camus, commence à peine ;
L'autre, aquilin, ne finit pas.
L'un, à son voisin, dit tout bas :
Rangez-moi ce nez qui me gêne ;
Cadédis, lui répond Figeac,
Votre nez en veut bien au nôtre ;
Croyez-vous, monsieur de Pontac,
Qu'on l'ait fait aux dépens du vôtre ?

ÉPILOGUE

AU LECTEUR.

LE CONNOISSEUR.

Les gens d'esprit sont indulgens:
Le sot, en amour-propre, abonde;
En vain il croit tromper les gens,
Et s'érige en censeur du monde,
Le monde rit à ses dépens.

Un Bergamasque croyant être,
En tous genres, grand connoisseur,
De Mahomet fronde l'auteur.
La pièce est, dit-il, d'un bon maître;
Mais le sujet en est mesquin. —
Qu'y manque-t-il? — un arlequin.

IDYLLES.

IDYLLES.

A MES AMIS.

C'EST trop parler conte & chevalerie,
Du bon vieux tems c'est trop s'entretenir,
Au coin du feu, c'est trop vous retenir;
Déjà zéphyr reverdit la prairie,
O mes amis! avant de vous quitter,
Nouveau Tyrcis, prenant de Deshoullière,
Houlette, agneaux, musette & panetière,
Dans mes bosquets, je veux vous transporter.

IDYLLES.

LES FAUVETTES.

SUR cet arbre, mon fils, où je te vois perché
Pourquoi veux-tu dénicher ces fauvettes ?
Pourquoi troubles-tu leurs retraites,
De leurs cris n'es-tu point touché ?
Quoi ! tu prétens les mettre en cage
Dans un lieu plus commode & des vents abrité :
Ah ! le plus superbe esclavage
Vaut-il donc l'humble liberté ?
Tu veux, dis-tu, leur donner leur pâture
Et largement pourvoir à leurs besoins ;
Crois, mon fils, crois que la nature,
Bien mieux encor que toi, s'acquitte de ces soins.
Tes soins & tes soupçons sont pour elle une injure,
De ses biens les plus précieux
Elle les comble sans mesure,
Et tout ce qui vit sous les cieux,

viture ;

AUX.

, vous nous faites envie,
avez jamais trop courte votre vie ;
trop long chacun de vos jours.
Vous ne suivez, dans vos amours,
Qu'un sentiment de préférence ;
Vos compagnes sans résistance,
Cèdent à vos brûlans desirs ;
Et sans perdre leur innocence,
Elles partagent vos plaisirs.
Ni les caprices d'une mère,
Ni la loi d'un tuteur sévère,
N'opposent d'obstacle à vos goûts ;
D'un vain rang, par orgueil, vous n'êtes point esclaves,
Et jamais, non jamais à vos vœux les plus doux,
On ne vit la fortune opposer des entraves.

SEAU.

ort

...upant l'un &

... cruelle ...

... nature en travail ...

Et bien loin d'éloigner, comm...

Ceux qu'à votre secours amène ...

Votre courage excite leur pitié.

Aveuglés par l'orgueil nous nous disons vos maî...

Et ne sommes que vos bourreaux.

Nous croyons que pour nous Dieu créa tous les êtres,

Eh! qui sommes nous donc ? de foibles animaux.

Nous, vos maîtres, hélas ! vous êtes nos modèles,

C'est vous qui nous donnez l'exemple des vertus.

L'amour s'apprend avec les tourterelles,

Le chien nous rend à l'amitié fidèles;

L'abeille nous présente un état sans abus.

A la douceur le mouton nous invite,

Au travail l'araignée excite,

Trouve son vêtement, son lit, sa nourriture ;
Vois enfin voler sur tes pas
Leur tendre & malheureuse mère,
Et dis-toi, toi-même tout bas :
Hélas ! que deviendroit mon père,
Si l'on m'arrachoit de ses bras ?

LES ANIMAUX.

PAISIBLES animaux, vous nous faites envie,
Vous ne trouvez jamais trop courte votre vie ;
Ni trop long chacun de vos jours.
Vous ne suivez, dans vos amours,
Qu'un sentiment de préférence ;
Vos compagnes sans résistance,
Cèdent à vos brûlans desirs ;
Et sans perdre leur innocence,
Elles partagent vos plaisirs.
Ni les caprices d'une mère,
Ni la loi d'un tuteur sévère,
N'opposent d'obstacle à vos goûts ;
D'un vain rang, par orgueil, vous n'êtes point esclaves,
Et jamais, non jamais à vos vœux les plus doux,
On ne vit la fortune opposer des entraves.

Votre instinct vaut notre raison :
Changeant le printems en automne,
Avant le tems l'Homme moissonne.
Vous ne cueillez de fruits que ceux de la saison,
De fleurs qu'épanouïes ;
Et dans vos maladies,
Nul souci, nul chagrin,
Ne hâte votre fin.
De la cruelle mort vous ignorez les craintes ;
La nature en travail est votre médecin ;
Et bien loin d'éloigner, comme nous, pas vos plaintes,
Ceux qu'à votre secours amène l'amitié,
Votre courage excite leur pitié.

Aveuglés par l'orgueil nous nous disons vos maîtres,
Et ne sommes que vos bourreaux.
Nous croyons que pour nous Dieu créa tous les êtres,
Eh ! qui sommes nous donc ? de foibles animaux.
Nous, vos maîtres, hélas ! vous êtes nos modèles,
C'est vous qui nous donnez l'exemple des vertus.
L'amour s'apprend avec les tourterelles,
Le chien nous rend à l'amitié fidèles ;
L'abeille nous présente un état sans abus.
A la douceur le mouton nous invite,
Au travail l'araignée excite,

Le Castor nous instruit à vivre sous des lois,
Et la fourmi remplit ses magasins d'avance,
Pour offrir aux humains des leçons de prudence,
Ainsi que le lion, pour l'exemple des rois,
Défend ses lionceaux errans parmi les bois.
Enfin, sans recourir au lait des mercenaires,
On voit vos compagnes toujours
Nourrir les fruits de leurs amours,
Et mériter ainsi le beau titre de mères,
Trop dédaigné des femmes de nos jours.

Innocens animaux, enfans de la nature,
Vous suivez ses lois sans murmure,
Nous abusons de tout, vous seuls savez jouir,
Sans art, sans apprêt, sans culture,
On vous voit & vivre & mourir,
Et nous ignorons l'un & l'autre.
Vous êtes plus heureux que nous,
De notre sort ne soyez pas jaloux,
C'est à nous d'envier le vôtre.

LE VERMISSEAU.

VERMISSEAU que notre sort
Me paroît conforme au votre !
Nés tous deux dans la fange, en rampant l'un & l'autre,
Nous nous traînons jusqu'à la mort.
Et cependant lorsque sous l'herbe,
Vous vous cachez à tous les yeux,
Nous élevons, d'un air superbe,
Notre front altier vers les cieux.
Vous que d'un œil si fier l'homme trop vain contemple,
Quand de l'humilité vous nous donnez l'exemple,
Nous convient-il d'être orgueilleux ?
Hélas ! ainsi que nous, enfant de la poussière,
Le ver au moins naît avec sa tarière,
Il trouve au sein d'un fruit l'aliment de ses jours,
Et ne doit qu'à lui seul sa demeure dernière,
La toile où de sa vie il achève le cours.
Bientôt mouche brillante, il revoit la lumière,
Et dans sa nouvelle carrière,
Des amours, des plaisirs il suit la douce loi,
Et l'héritier d'un roi

Naît tout nud dans les larmes,
N'a que ses bras pour armes :
Sur le trône est-il affermi ?
Vainement à sa voix tout plie & tout s'abaisse,
Du dernier des humains il a besoin sans cesse,
Et trouve dans son cœur son plus grand ennemi,
Si l'homme meurt, ce n'est point pour renaître.
Comme le ver, au sortir du tombeau,
On ne le vit jamais reprendre un nouvel être
Et former un homme nouveau.
S'il meurt, il rentre dans la poudre,
Il perd l'esprit qui l'anime,
Et le néant qui le forma,
Le néant le voit se dissoudre.
Des vers que nous foulons aux pieds,
Morts, nous devenons la pâture.
Ah! pour les rois de la nature,
Est-ce être assez humiliés ?

LE PAPILLON DE NUIT.

Je vous plains, insecte volage,
Qui séduit par l'éclat d'un trop brillant flambeau,
Dans ce corps embrâsé, l'objet de votre hommage,
Trouvez votre tombeau !

Je vous plains, jeune téméraire,
Imprudent enfant de la nuit,
Vous qu'on voit d'une aile légère
Voleter, sans peur & sans bruit,
Autour d'un brillant luminaire,
Jusqu'à-ce, insensé papillon,
Que vous ayez perdu la vie
Au sein de l'ardent tourbillon,
Qui fait l'objet de votre envie.
Je vous plains, papillon. — Mais quoi!
Suis-je donc moins à plaindre, moi,
Moi, qui d'une maîtresse altière,
Porte le joug impérieux,
Moi qui suis les pas en tous lieux
D'une beauté cruelle & fière,
Dont j'adore en secret les attraits séducteurs.
Moi qui péris par ses rigueurs,
Comme ce papillon autour de la lumière?
Ne vous plaignez donc plus d'un sort trop rigoureux,
Ni d'une fin que je déplore,
Celle d'un amant malheureux,
Est plus cruelle encor.

❦

LE ROSSIGNOL.

Je te salue, ô chantre du printems !
Toi qui, lorsque la terre a repris sa parure,
Par tes sons éclatans,
Célèbres la nature !
Je te salue, ô chantre de l'amour,
Tendre & plaintive Philomèle,
Toi dont la voix confie aux échos d'alentour,
L'outrage d'un amant & ta douleur mortelle !
Je te salue, aimable rossignol,
Chantre ailé des montagnes,
Toi dont le silence est un vol,
Un deuil pour les campagnes !
Tes chants ramènent les beaux jours,
Tes chants invitent aux amours,
Et les bergers & tes compagnes.
Ah ! par tes sons harmonieux,
Sois toujours l'honneur du bocage.
Mais libre comme l'air, voltige sous les cieux,
Et n'entre jamais dans la cage.
Que l'homme en sa férocité,
L'homme sanguinaire & sauvage,

L'homme, cet être trop vanté,
Qui n'a d'humain que le langage,
Dans sa monstrueuse gaîté,
Eclate en des chants de carnage,
Et perde enfin sa liberté,
Dont il fait un si triste usage,
Il ne l'a que trop mérité.
Mais toi qui n'as jamais chanté
Que la nature & la beauté,
Toi dont le tendre & doux ramage
Fait les délices de nos bois,
Charmant oiseau, fuis l'esclavage,
Et conserve à jamais ta voix !

LES BERGERS

DES HAUTES ALPES.

HEUREUX bergers, dont l'innocente vie
Rend les plaisirs si purs, & les devoirs si doux,
Que j'aime votre sort, que je vous porte envie,
Que je me plairois parmi vous !
Que je voudrois vivre dans vos montagnes,
Et comme vous, la houlette à la main,
Loin de l'agneau bêlant dans les campagnes,

Écartez le loup inhumain!
Votre empire est borné, mais dans votre domaine
Tout est soumis, tout reconnoît vos lois.
Votre troupeau, docile à votre voix,
Vous suit par-tout, vous obéit sans peine.
Gardez-vous donc, bergers, d'être jaloux des rois;
On voit, hélas! ces pasteurs quelquefois,
Déchirés par leur troupeau même.
N'enviez point leur diadême,
Il leur coûte trop de soupirs.
Leur sceptre vaut-il la houlette,
Et leurs pénibles soins, vos amusans loisirs?
Chez vous habitent les plaisirs,
Et chez eux règne l'étiquette.
La paix fuit leurs lambris pour vos rustiques toits.
Que l'astre au front d'argent, qui divise les mois,
Ou l'astre qui des ans nous montre la barrière,
Et répand à flots d'or des torrens de lumière,
Commencent leur carrière,
Ou finissent leurs cours,
Ils vous trouvent en paix, vous y laissent toujours.
Jamais la trompette guerrière,
Par ses sons belliqueux n'a fait trembler vos bois.
Jamais les querelles des rois

Ne vous ont fait quitter votre heureuse chaumière,
Pour défendre leurs droits.
Le luxe, la mode & l'usage,
Ces despotes altiers qui maîtrisent nos goûts,
Ces tyrans du grand monde, & qui, dans l'esclavage,
Tiennent les sages & les fous,
N'ont aucun accès parmi vous.
L'ambition, l'orgueil, l'envie & l'imposture,
Ces fléaux des mortels,
Sont proscrits de ces lieux où règne la nature,
Où l'art est sans autels.
Des passions vous ignorez l'empire;
Vous ne connoissez point tant de vices honteux,
Tant de besoins nouveaux pour lesquels on soupire,
Et tout est pur chez vous comme l'air qu'on respire.
Pour être peu savans, êtes-vous moins heureux,
Êtes-vous moins honnêtes?
Si des sages du jour, les écrits fastueux
Ne sont point gravés dans vos têtes,
Gardez-vous d'en rougir, bergers trop vertueux,
S'ils parlent mieux que vous, vous agissez mieux qu'eux;
Et leur docte arrogance
Ne vaut pas votre humble ignorance.

O fortunés bergers ! loin de l'ennui des cours
Et du fracas des villes,
Heureux qui, dans vos bois, se fixant pour toujours,
Goûteroit vos plaisirs tranquilles !

LE PRINTEMS.

QUE sont devenus ces beaux jours,
Ces jours si chers à mon ame attendrie,
Où, dans un bois touffu, d'aubépine fleurie,
Philomèle aux échos confioit ses amours.
Déjà l'hiver a flétri la verdure :
Je vois des monts glacés les sommets sourcilleux :
Du dieu du jour, le disque nébuleux,
Porte à mes yeux le deuil de la nature.
Charmans oiseaux, dont les tendres *accords*,
A nos bosquets sembloient donner la *vie*,
Chassés par les fils d'Orithie,
Vous vous taisez, ou cherchez d'autres bords.
Et toi ruisseau, toi dont l'onde lympide,
De ma bergère étoit l'heureux miroir;
Ruisseau qui lui disois, ce que mon œil timide,
Sur ses attraits lui laissoit entrevoir;
Loin d'applaudir à mon tendre murmure,

D'encourager

D'encourager un berger amoureux,
Cruel ruisseau, glacé par la froidure,
Tu prétends éteindre mes feux.
Ah ! c'en est fait, je quitte ces contrées
Que les autans ont trop déshonorées;
Je ne veux point du trône des frimats,
Et vais chercher, chaloureuse hyrondelle,
Sous de plus doux climats,
Une terre nouvelle......
Où la trouver?... J'entends mugir les mers;
Les élémens se déclarent la guerre,
Les ouragans rugissent dans les airs :
L'astre du jour n'éclaire plus la terre,
Dans le néant va rentrer l'univers....
Non, non, déjà les beaux jours vont renaître,
L'hiver s'enfuit à l'aspect du printems,
L'astre du jour commence à reparoître,
Et le zéphyre à chasser les autans.
Tout rajeunit, tout prend un nouvel être,
Tout paroît oublier les outrages du tems.
Nous seuls, hélas! les rois de la nature,
Nous seuls mortels, par quelle injure
Et par quelle loi du destin,
Lorsqu'à nos yeux éteins la lumière est ravie,
Ne nous rend-il point à la vie,

Et notre hiver n'a-t-il donc point de fin ?
Encor, encor, si les glaces de l'âge,
Des passions arrêtoient le ravage
Et supendoient le cours de ce torrent.
Mais non, le trépas nous suprend,
Et l'homme voit sa dernière journée,
Que la sagesse est encore ajournée.
Déjà le front glacé par les hivers,
L'ambitieux, à force de bassesses,
Mandie encor quelqu'illustre revers.
Le vieillard amoureux, court après des maîtresses,
L'avare, en expirant, augmente ses richesses,
Moi-même, hélas ! je fais encor des vers.
Chacun de nous meurt avec ses foiblesses,
Chacun emporte au tombeau ses travers.

LE ROSIER.

CHARMANT rosier, l'honneur de mon parterre,
Quel doux nectar s'exhâle de ton sein,
Lorsqu'à mes yeux, la fille du matin,
Verse des pleurs pour embellir la terre!
Que j'aime à contempler, de tes boutons naissans,
La couleur virginale;
A suivre tes progrès, dès l'aube matinale,
Comme on suit la beauté qui maîtrise nos sens!
Ah! comme elle, rose chérie,
Tu sembles naître pour l'amour,
Et comme elle, au milieu du jour,
Les baisers des zéphirs t'auront déjà flétrie.
Mais zéphyre adroit & léger,
Caresse, en badinant, la fleur à peine éclose,
Et parmi nous plus d'un berger
Cueille l'épine avec la rose.
Charmant rosier, garde avec soin ta fleur,
Si tu ne veux perdre aussitôt ta gloire:
Chez toi, comme chez nous, on voit l'amant vainqueur
Voler de victoire en victoire.

L'ENFANCE.

Age heureux de l'enfance, âge aimable & frivole,
Vous êtes le symbole
De l'innocence & du bonheur !
Vos jeux, petits enfans, sont votre unique affaire,
Rien ne sauroit vous en distraire,
Et vous vous y livrez sans regrets, sans terreur.
L'étiquette & la médisance
N'en altèrent point la douceur.
Vous ne connoissez point la triste prévoyance,
Qui, par mille soucis divers,
Empoisonne notre existence.
Trop heureux, en jouant, d'oublier l'univers!
L'amour, l'ambition, l'avarice & l'envie,
Redoutables fléaux,
Bourreaux de notre vie,
Ne troublent point votre repos;
Et dans vos ames toujours pures,
Vous ne conservez point le fâcheux souvenir
Des soins cuisans & des injures.
Sans penser au passé, non plus qu'à l'avenir,
Tout entiers au présent, seuls vous savez jouir.

Tous vos biens sont réels, tous vos plaisirs solides;
Et bien loin d'avoir comme nous,
De cruels ennemis, ou des amis perfides,
Des envieux ou des jaloux;
Chacun, à vos destins, par pitié s'intéresse,
Et protège votre foiblesse.
Si notre volonté règle vos actions,
Ne vous en plaignez point, c'est le lot de votre âge:
Et courbés sous le joug des folles passions,
Sommes-nous, moins que vous, dans un triste esclavage?
Ah! sur nos sens tumultueux,
Sur nos desirs ambitieux,
Un rang, un titre, & deux beaux yeux,
Bien plus que la raison exercent leur empire.
Ces beaux yeux pour lesquels à tout âge on soupire,
Et qui, pour nous, ont tant d'attraits,
Cet amour par lequel le sage déraisonne,
Seroit à tort l'objet de vos regrets.
Hélas! il vend bien cher les plaisirs qu'il nous donne!
De notre sort, enfans, cessez d'être jaloux;
Cessez ce coupable murmure,
A grandir, que gagnerez-vous?
Vrais favoris de la nature,
Vous êtes les objets de ses soins les plus doux.

L'ADOLESCENCE.

LE nocher, sur les mers, ne craint plus les tempêtes,
L'hyrondelle revient habiter sous nos toîts,
Le rossignol heureux fait retentir nos bois,
L'astre du jour paroît et brille sur nos têtes.
Que la nature est belle au sortir des *hivers* !
Qu'elle plonge mon cœur dans une douce ivresse !
Ah ! ces prés émaillés, & ces feuillages verds,
Tout me rappèle, hélas ! les jours de ma jeunesse,
Ces jours tissus par les plaisirs,
Ces jours, présens des dieux, dont la main bienfaisante,
Versoit tous leurs trésors dans mon ame contente,
Et qui, par mille jeux, enchantoient mes loisirs.
En vain d'un maître dur, la férule pesante,
M'arrachoit quelquefois des pleurs,
Ainsi que ses plaisirs, tout âge a ses malheurs.
Quand les flots d'un torrent cèdent trop à leur pente,
Par une digue on retarde leur cours.
Il faut de même un instant nous contraindre,
Pour nous rendre libres toujours,
Et nous aurions tort de nous plaindre
D'un malheur passager qui rend heureux nos jours.
L'homme, dans son enfance,

Au plaisir du moment borne son existence.
Le vieillard vit de souvenir ;
Mais goûter le présent, & vivre en l'avenir,
Est le lot de l'adolescence.
L'espoir du lendemain embellit chaque jour.
Ainsi, dans ce verger, le trône de Pomône,
Et de Flore l'heureux séjour,
On voit de l'espoir de l'automne,
On voit le printems s'enrichir.
Espérer vaut mieux que jouir,
Jouir n'est qu'un bien monotône.
Chaque jour, à cet âge embelli par les dieux,
De quelque nouveau sens on fait la découverte,
Et la nature, à nos regards ouverte,
Aggrandit chaque jour l'univers à nos yeux.
O dieux! si vous pouviez encore,
De mes jours ramenant l'aurore,
Rallentir la course du tems ;
Si le printems de la nature
Me rendoit encor mon printems :
Mais ce souhait, pour vous, ô dieux! est une injure;
Et si j'ai changé de plaisir,
Malgré l'hiver & sa froidure,
Je n'ai rien perdu pour vieillir.

L'AGE MUR.

DÉJA l'astre du jour, au milieu de sa course,
En flots d'or a changé l'azur de nos guérets,
Et ses rayons brûlans, du midi jusqu'à l'ourse,
Font chercher aux troupeaux l'ombrage des forêts.
Les trésors de Cérès, & les dons de Pomône,
De Flore ont remplacé les aimables présens :
L'été majestueux, & l'opulente automne,
    Me font oublier le printems.
    Pourquoi le printems de ma vie,
    Lorsque je suis dans mon été,
  Seroit-il donc l'objet de mon envie,
  Et des regrets de mon cœur attristé ?
    A la fraicheur de la jeunesse,
    A cette aimable enchanteresse,
    Qui nous séduit par sa gaîté,
    Et dans nos sens porte l'ivresse,
    Au vain éclat de la beauté,
    A la paisible insouciance,
    J'ai vu succéder la prudence,
    La raison, la maturité :
La force a remplacé les graces du bel âge,
Comme dans un verger, les plus brillantes fleurs,

De fruits plus précieux, & d'un tout autre usage,
Ne sont que les avant-coureurs.
Ne nous plaignons donc point d'un si noble partage;
D'un triste gouverneur j'ai rompu l'esclavage;
Je jouis des plaisirs que je rêvois alors;
Et devenu mon mentor & mon maître,
J'augmente chaque jour mes facultés, mon être,
Et je vois les beaux-arts m'ouvrir tous leurs trésors.
Si je gravis une montagne,
Et parviens au sommet, après bien des efforts,
Avec ravissement contemplant la campagne,
Je n'ai d'autres regrets que de quitter ces lieux,
Et je querellerois l'auteur de la nature,
Lorsqu'il me comble, sans mesure,
De ses dons les plus précieux.
Ah! s'il est injuste & peu sage
Qu'un favori se plaigne de son roi,
Homme fait, est-ce donc à toi
D'envier le sort d'un autre âge?

LA VIEILLESSE.

QUE ces brillans glaçons, suspendus sur nos têtes,
Ces arbres couronnés de givre & de frimats,
Ces torrens enchaînés à la voix des tempêtes,
Donnent, pendant l'hiver, de lustre à nos climats !
C'est en vain que Flore & Pomône,
De leurs dons les plus chers,
Aux dépens des hivers,
Ont orné le printems, ont embelli l'automne :
Chaque saison, chaque âge, ont leurs attraits divers,
Et la nature, en créant l'univers,
Dota tous ses enfans d'un utile apanage,
Les orna de quelque beauté :
Aucun, par cette mère sage,
Aucun ne fut déshérité.
Vieillard ! d'où vient donc ce murmure ?
Que manque-t-il à ton bonheur ?
Ingrat, ta plainte est une injure,
C'est un outrage à la nature,
C'est un reproche à son auteur.
Tu n'as plus à ta suite, & les ris & les graces,
Les jeux, les plaisirs, les amours,
T'ont quitté, dis-tu, pour toujours,

Et ne marchent plus sur tes traces.
Mais comptes-tu pour rien un si doux souvenir ?
Tu vis dans le passé, l'enfant dans l'avenir ;
Et s'il n'est de mortels heureux dans cette vie,
Que ceux qui du présent font leur unique objet,
A peu d'entr'eux tu dois porter envie.
A tant de passions, l'homme fait est sujet,
Qu'il ne voit le moment d'en rompre les entraves ;
Vieillissons donc pour cesser d'être esclaves
De l'amour & de l'intérêt.
Vieillissons pour avoir la sagesse en partage,
Elle tient lieu de tout, elle nous dédommage
Des jeux & des plaisirs, compagnons du bel âge,
Mais que suit trop souvent la honte & le regret.
Heureux le vieillard respectable,
Qui, de cheveux blancs couronné,
Au sein d'une famille aimable,
Dans ses bras se voit enchaîné !
Si la mort, à ses yeux, ne paroît qu'un passage ;
Si, sans infirmités,
Du tems qui détruit tout, loin de sentir l'outrage,
Il conserve ses facultés :
Sans prôner le passé, par humeur ou caprice,
Au temps présent, s'il sait rendre justice,
Si la jeunesse en lui, loin d'avoir un censeur,

Ne voit qu'un protecteur,
Pourroit-il souhaiter des destins plus prospères,
Ou du sort craindre le retour ?
La mort pour lui, la mort est le soir d'un beau jour:
C'est un sommeil qui l'unit à ses pères.

ÉLÉGIE.

FUREUR de rimailler, tyrannique manie,
Je t'ai sacrifié le bonheur de ma vie.
Damon dut m'enrichir de mille biens divers,
Et me déshérita, pour avoir fait des vers.
J'aimois, j'idolâtrois une beauté touchante;
Elle étoit à cet âge, où tout plaît, tout enchante,
Où, sans traits, on est belle, on est fraîche sans fard,
On charme sans esprit, & l'on séduit sans art.
Qu'elle avoit peu besoin des graces de son âge,
Pour voir les cœurs épris voler sur son passage!
Sa beauté n'étoit point cette fleur du printems,
Qui se fanne en un jour & tombe avant le tems:
Et ses traits, de son ame, interprètes fidèles,
Au tems, comme à l'amour, sembloient couper les ailes.
Les graces qu'on préfère encore à la beauté,
Les talens & les arts, ces dieux dont la beauté
Couvre de quelques fleurs les ronces de la vie,

Eternisoient son règne, embellissoient Sophie :
Mais pour la posséder, il falloit à l'autel
Abjurer l'art des vers par un vœu solemnel :
Si le serment sacré d'une amour éternelle,
Avoit pu, sans hymen, contenter cette belle,
Ma bouche, avec ardeur, l'eût fait à ses genoux :
Mais le nom de poëte & le titre d'époux
Sembloient, dans mon esprit, se combattre & s'ex-
clure.
De mcn cœur amoureux, j'étouffai le murmure ;
Et lorsque des neuf sœurs j'accompagnois les pas,
Ma Sophie, à mes yeux, passa dans d'autres bras.
Dévoré de regrets, mourant de jalousie,
J'appris alors, j'appris combien j'aimois Sophie,
Que d'elle dépendoit le bonheur de mes jours,
Et qu'il vaut mieux aimer que chanter les amours.
Je sentis, mais trop tard, le néant de la gloire ;
J'encensai vainement les filles de mémoire ;
Vainement à leurs pieds, mandiant leurs faveurs,
Au Parnasse étonné je cueillis quelques fleurs.
Ces fleurs à mon amour rappèlent cette rose,
Qui croissoit pour moi seul, pour moi sembloit éclose,
Cette rose qu'un autre à mes yeux a cueilli :
Aussi par mes regrets, changé, cassé, vieilli,
Au printems de mes jours je vois finir ma vie,
Et mon dernier soupir sera pour ma Sophie.

FIN DU VOLUME.

TABLE.

LIVRE Ier. Marcomeris déguisé en Troubadour arrive à la cour de Vindisilore : ses amours avec Astérie. . Pag. 9
LIVRE II. Marcomeris est créé chevalier sous le nom d'Albéris ; jaloux il quitte Vindisilore ; il rencontre Arthur, il en fait son frère d'armes ; ils se séparent. 21
LIVRE III. Arthur chez la fée Morgane ; naufrage d'Albéris. 31
LIVRE IV. Albéris à la cour du roi de l'Armorique ; jeux célébrés à cette cour pour la succession à la couronne. 45
LIVRE V. Amours d'Arthur et d'une bergère. 58
LIVRE VI. Autres aventures d'Arthur. . . . 74
LIVRE VII. Combat du chant entre un Barde & un Troubadour ; aventure tragique à la cour de Vindisilore. . 86
LIVRE VIII. Albéris aux bords du Léman. . . 101
LIVRE IX. Albéris chez le vieillard de Fernex. 118
LIVRE X. Malheurs d'Albéris causés par la ruse d'un de ses rivaux, et par la jalousie d'Astérie. 131
LIVRE XI. Tournoi à la cour de Marcomir. . 144
LIVRE XII. Combats d'Albéris contre sa maîtresse et son père ; Albéris épouse Astérie et Marcomir lui cède la couronne des Gaules. 148
Remarques . . . . Pages 173 à 205

CONTES EN VERS.

A mes amis. . . . . Pag. 209
Usbeck, conte persan. 211

Alouc-Babouc, conte. . . . . page. 216
Les trois genres, nouvelle grecque. 221
Les deux lions, nouvelle égyptienne. . . . 227
Caboul, conte oriental. 232
Le songe ou le coq et le savetier, conte dialogué. 236

++++++++++++++++++++++

Contes Epigrammatiques.

La bonne mère. 244
Chacun son métier. . . . . ibid
La bravoure helvétique. 245
Le mari indulgent. 246
Les deux actrices. 247
Le Suisse aux thuilleries. . . . . ibid
La femme grosse. 248
Les cruches. 250
La marquise et l'abbé. 251
Le gascon. 252
L'uitilité de la prédication. . . . . ibid
Les deux mandians. 253
Le voyageur anglois. . . . . ibid
L'enterrement un jour de bataille. 254
Le légataire universel. 255
La récompense des talens. . . . . ibid
Le testateur. . . . . ibid
Les trois bambins. 256
Le vieillard. 257
Le remède contre les tentations. . . . . . ibid
Le derviche. 258
Naïveté. 259
Saillie de Voltaire. . . . . ibid
La chaise à porteurs. 260
Midas et Apollon. . . . . ibid
Boutade d'un histrion. 261
L'ami sûr. 262
L'ormeau. . . . . ibid
Le faux savant. . . . . ibid
Les étrennes. . . . . ibid
La bégueule. 263

L'auteur anonyme. . . . . Page 263
La fortune. . . . . ibid
La courtisanne conscientieuse. 264
L'incendie, fable. . . . . ibid
Le nuage, fable. 265
L'aiglon, fable. 266
Repartie. 267
Le secret pour s'enrichir. . . . . ibid
La naissance et le mérite. . . . . ibid
Chacun a son foible. 268
Le maître de danse. 269
L'apprenti-roué. . . . . ibid
Le poëte et son valet. 270
Les deux nez. . . . . ibid
Le connoisseur épilogue. 271

IDYLLES.

A mes amis. 275
Les fauvettes. 277
Les animaux. 278
Le vermisseau. 281
Le papillon de nuit. 283
Le rossignol. 284
Les bergers des hautes-Alpes. 285
Le printems. 288
Le rosier. 291
L'enfance. 292
L'adolescence. 294
L'âge mûr. 296
La vieillesse. 298
Elégie. 300

Fin de la Table.

5859157